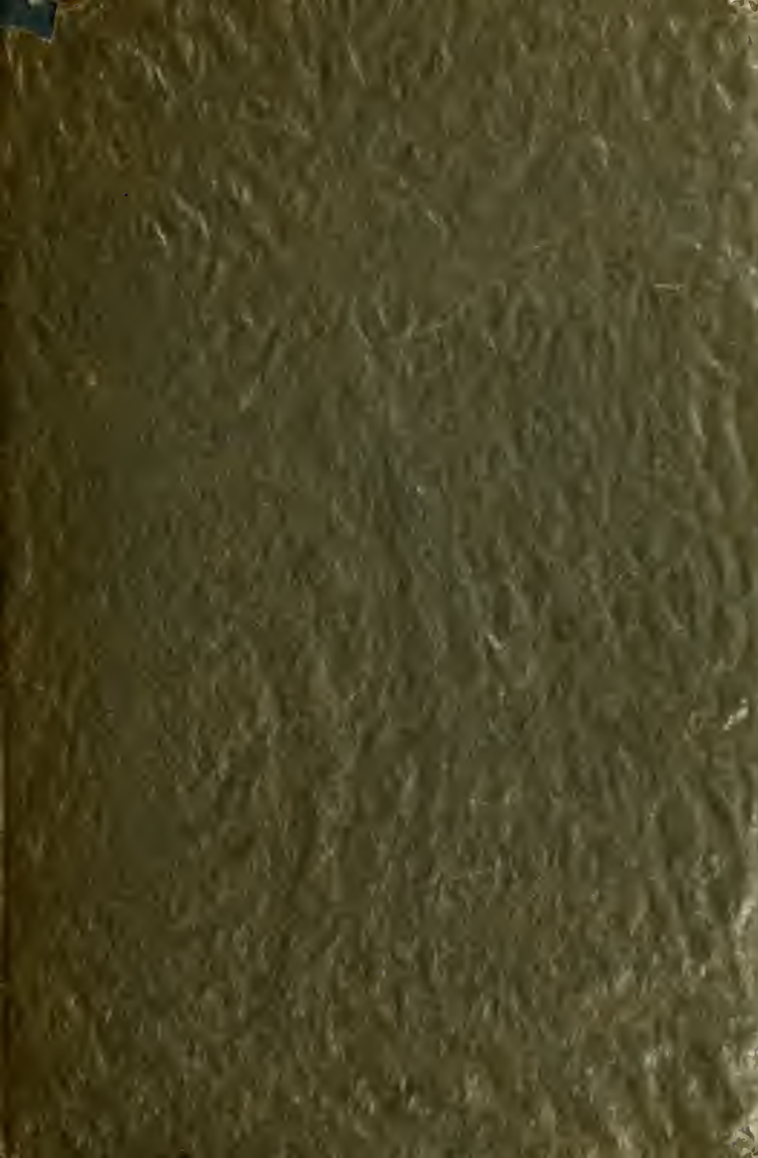


[illegible]

J. Janin: Mme de Genlis
pp. 12-23

LE

TALISMAN.

IMPRIMERIE DE AUGUSTE AUFFRAY,
PASSAGE DU CAIRE, N° 54.

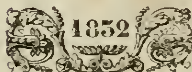
LE

TALISMAN,

Morceaux Choisis,

INÉDITS,

DE LITTÉRATURE CONTEMPORAINE.



Paris.

A. LEVAVASSEUR ET F. ASTOIN, ÉDITEURS,

AU PALAIS-ROYAL.

GIRALDON-BOVINET, RUE DE SEINE, 11.

AVIS DES ÉDITEURS.



Nous devons à ceux qui favorisent habituellement nos publications une excuse sur la métamorphose du titre de ce Recueil. L'année précédente nous intitulâmes notre premier volume *Keepsake américain*, parce que nos gravures venaient de New-York. Cette fois-ci, nous avons fouillé dans le porte-feuille des artistes de Londres, et notre intention était de nous en tenir au titre

de *Keepsake*. Deux faits importans pour nous seuls ont modifié cette résolution. Un Keepsake que l'année 1831 n'a pas épuisé reparaît à la faveur du millésime de 1832, puis un autre éditeur s'est emparé d'inspiration du titre de *Keepsake Français*, que possédait un recueil en faveur depuis deux ans, en y ajoutant toutefois l'épithète de *Nouveau*. Comme on voit, le mot de Keepsake luit aujourd'hui pour tout le monde. Il ne nous restait plus à prendre que le titre de *Véritable Keepsake* ou celui de *Keepsake des Keepsakes;* quelque piquantes que nous aient paru ces dénominations, nous n'avons pas cru devoir nous en servir; nous ne voulons point, d'ailleurs, réussir de compte à demi sur les entreprises de nos voisins. Les Anglais, auxquels nous avons emprunté le mot de *Keepsake,* qui ne se traduit pas, nous en ont rendu un autre qui appartient à notre langue, et qu'ils appliquent également à ces ouvrages annuels, mélange de gravures et de fragmens littéraires. *Le*

Talisman ne nous a semblé ni moins élégant ni d'une prononciation moins facile. Nous avons mieux aimé adopter ce nouveau titre, et créer ainsi un nouveau débouché à l'industrie des imitateurs futurs, que de singer nos copistes ; sauf à nous réfugier sous une dénomination nouvelle si nous sommes encore débusqués dans celle-ci.



LISTE

Des Vignettes.

Pages

1° Le Départ pour la Messe, d'après Tony Johannot, gravé par Porthury. 3

2° Allegra, d'après Chalon, gravé par Ensom. 33

3° La Saint-Juan d'Alcazaras, d'après A. Devéria, gravé par Sangster. 61

4° Oberwesel, d'après Roberts, gravé par Goodall. 92

5° La Tarentella, d'après Montvoisin, gravé par Greatbatch. 126

6° Jeanne Grey, d'après Northcote, gravé par Mitchell. 134

7° La Marquise de Salisbury, d'après Lawrence, gravé par Ensom. 181

Pages

8° Le Soir, d'après Baxall, gravé par Watt. 200

9° La Tour de Londres, d'après Turner, gravé par Miller. 238

10° Le Souper, d'après Southard, gravé par Engleheard. 289



TABLE

Des Pièces contenues dans ce Recueil.

Abrantès (la duchesse d'). Pages
La Maniote. 169

Anglemont (Édouard d').
Le Cimetière de Breteuil. 323

Aubert (Mme Constance).
Pensée. 29

Barbier (Auguste).
Chanson villonienne. 58

Barthélemy.
Réponse à mon ami Méry. 267

Belmontet.
Tristesse. 149

Pages

Berthoud (H.)

Le Front sanglant. 85

Boitel (Léon).

Le Passé. 279

Brizeux (A.).

Les Vers et les Fleurs. 33

Brucker (Raymond).

La Tour de Londres. 238

Buquet (Léon).

Le Souper. 289

Chateaubriand (le vicomte de).

Promenade dans Rome. 298

Cosnard (A.).

Vers écrits sur l'Album de Mme E. D***. 49

Custines (le marquis de).

Saint François d'Assise. 102

Delacroix (Eugène).

Lawrence. 181

Deschamps (Émile).

Les deux Hivers. 81

Drouineau (Gustave).

Le Départ pour la Messe. 3

A Mme N***. 269

Ducrest (Georgette).

Derniers Momeus d'uue Amie. 142

DUMAS (Alexandre). Pages
Le Mancenillier. 203
ÉMILE DE GIRARDIN (Mme) = (Delphine GAY).
Corinne aimée. 194
ÉPINAY (Mme Marie de L').
Une Histoire. 35
FONTANEY (A.).
Sonnet à Miss ***. 322
Sérénade. 330
FORGES (A. DE).
La Rencontre. 74
FOUCHER (Paul).
A une jeune artiste. 271
GAY (Mme Sophie).
Fragment d'une Comédie. 56
GOZLAN (Léon).
La Traite des Noirs. 65
HUGO (Victor).
Le Glacier du Rhône. 178
A un Voyageur. 326
JANIN (J.).
Madame de Genlis. 12
LACROIX (Paul.)
Exécution de Léonore Galigay. 252
LAMARQUE (Nestor de).
L'Ange des dernières Amours. 301

LAMARTINE (Alphonse de). Pages
A Mademoiselle Delphine Gay. 188
LATOUCHE (H. de).
Le Soir. 200
Élégie. 320
LUCHET (Auguste).
Allegra. 35
MASSON (A. Michel).
Oberwesel et ses environs. 92
MENESSIER (Mme Marie Nodier).
Reproches. + Musique 1
Solitude. 282
MÉRY.
A mon ami Barthélemy. 265
MICHAUD.
Jérusalem. 207
MONTROL.
Jeanne Grey. 154
MOREAU (Louis).
Pensée d'un Mort. 165
MUSSET (Paul de).
Albert-le-Grand. 108
NODIER (Ch.).
Le Vieux Marinier. 119
PAULIN.
A une Dame. 294

Pichot (Amédée). Pages
Lucretia Davidson. 215

Régnier (Destourbet).
La Saint-Juan d'Alcazaras. 61

Rességuier (Le comte Jules de).
La femme à la Mode. 24

Royer (Alphonse).
L'Indifférence du Sultan. 159
A Fanny Essler. 295

Saint-Félix (Jules de).
Délire. 9

Saint-Valry.
Abri contre la tempête. 285

Soumet (Alexandre).
Fragment d'un Poëme mystique. 27

Sue (Eugène).
Le Combat. 303

Tastu (Mme Amable).
Chant. 234

Valmore (Marceline Desbordes).
Laisse-moi t'aimer. 89
A Lucretia Davidson. 210

Villemarest (Max. de).
La Torre delle Sette Pani. 126

WALDOR (Mme Mélanie). Pages
Le Bal. 116
WALTER-SCOTT.
Le Vieux Duncan. 274

FIN DE LA TABLE.

REPROCHES.

Pour la première fois vous avez fui mon cœur,
Ce cœur où vous pleuriez, où vous versiez votre ame,
Vous avez un secret qu'en vain moi je réclame;
Moi, que vous aimiez tant, mon regard vous fait peur,
Pour la première fois vous avez fui mon cœur.

Vous avez oublié qu'il est doux de pleurer,
Quand on a bien long-temps voulu cacher ses larmes;
Contez-moi vos chagrins, vos secrètes alarmes,
Tout ce qui vous fait craindre ou vous laisse espérer;
Vous avez oublié qu'il est doux de pleurer.

Oh! pleurez avec moi votre bonheur perdu,
Et nos rêves d'enfans trop fragile chimère;
Pleurez pour que vos yeux retrouvent leur lumière,
Et pour que le repos au moins vous soit rendu.
Oh! pleurez avec moi votre bonheur perdu.

De votre lourd secret donnez-moi la moitié;
Soulagez votre cœur de ce poids qui l'oppresse;
Cachez entre mes bras un aveu qui vous blesse,
Je vous conjure, enfant, de vous ayez pitié!
De votre lourd secret donnez-moi la moitié.

Mon ame est à la vôtre attachée à toujours,
Malgré le ciel contraire, et malgré vous peut-être;
Ainsi qu'une ombre amie elle doit apparaître
Dans votre vie amère et dans vos heureux jours.
Mon ame est à la vôtre attachée à toujours.

Hélas! si vous vouliez un peu vous souvenir
De ce temps où mon cœur réfléchissait le vôtre,
Où nous marchions ensemble en pensant l'une à l'autre,
Vous verriez le passé plus beau que l'avenir,
Hélas! si vous vouliez un peu vous souvenir.

Le printemps est fini, n'effeuillons pas les fleurs
Qu'il a laissé tomber de sa fraîche couronne,
Car l'hiver vient si vite et sa main les moissonne,
Et nos pleurs les suivront, mais que lui font nos pleurs?..,
Le printemps est fini, n'effeuillons pas les fleurs.

Marie Nodier-Mennessier.



Le Départ pour la Messe.

Je l'ai connue, cette jeune Marie! Oui, c'est elle! Voilà bien cette pureté toute virginale que j'aurais crue insaisissable avec toutes ses nuances! Simple cornette, cheveux blonds, lisses, partagés sur le front, et dont le chignon se cache sous la baptiste; peau blanche et légèrement brunie aux joues et sur le cou demi-nu; corsage ravissant et dont la chute est harmonieuse; une ignorance piquante et des saillies naturelles; un cœur qui commence à s'agiter, et qui la fait rêver quand les pigeons roucoulent et s'ébattent devant elle; le dimanche, des bas blancs, des souliers fins et petits.... Oh! que c'est bien elle! Est-ce ma jolie villageoise que vous avez peinte, M. Johannot? ou votre imagination, douée de la seconde vue, va-t-elle de salons en salons, des villes aux villages, saisissant les beautés originales

et vraies qu'elle reproduit incessamment. Je ne sais ; toujours est-il que votre Marie et la mienne se ressemblent beaucoup, et que, si vous avez eu l'honneur de la créer en vivifiant des souvenirs, j'ai eu, moi, le plaisir de la voir.

Elle habitait et habite encore sans doute un village auprès de Paris. Elle n'avait ni père ni mère ; et, si sa grand'maman n'eût dit l'avoir vue toute petite et dormeuse en un berceau, on aurait pu s'imaginer qu'elle était une de ces poésies vivantes qui aiment, souffrent, consolent et passent sur cette terre pour nous l'embellir. S'ils ne nous apparaissaient pas, ces êtres angéliques, ces femmes qui semblent à peine participer de notre misérable vie ; s'ils ne venaient pas vers nous comme de charmans fantômes, comme ces fées, ces *Titanias*, sorties de l'imagination de Shakspeare, il faudrait prendre en dédain ce monde fangeux, et n'avoir d'amour que pour ce qui n'est pas. Mais ces jeunes filles, ces femmes, idéalités palpables, rapprochent notre réel de notre espérance, et la terre du ciel où elles sont placées comme des intermédiaires.

Ma jeune orpheline vivait du travail de ses aiguilles et du lait de deux vaches, seul revenu de cette pauvre famille ; elle cousait et faisait les robes des filles du village. On l'appelait même au château de la comtesse de C*** pour réparer le linge : son adresse y était vantée. La comtesse désirait vivement la prendre à son ser-

vice ; une jolie femme de chambre est un meuble nécessaire pour un appartement de noble dame, comme une causeuse et de riches écrans sur la cheminée : mais il était quelqu'un qui le désirait plus encore, et c'était son fils, le jeune comte de C***, un de ces fashionnables que vous avez pu rencontrer au balcon des Bouffes, et dans le bois de Boulogne où ils se plaisent à lancer leurs chevaux ; un de ces foux brillans qui s'imaginent que les chevaux et les femmes ont été créés pour l'amusement et les plaisirs des élégans privilégiés tels qu'eux. Il épiait le passage de Marie, l'arrêtait par quelques causeries tendres et gaies, tandis que la pauvre fille, toute rouge, tournait entre ses jolis petits doigts un coin de son tablier ; il la pressait de venir demeurer au château... mais il était presque toujours interrompu par l'arrivée soudaine d'un jeune jardinier qui rôdait obstinément autour d'eux en ces momens-là.

Le jeune jardinier avait un cœur tout aussi bien que M. le comte ; et il aimait mieux ; il offrait, le dimanche, son bras à la ravissante fille, à la fois laitière et couturière du village ; dansait avec elle après vêpres, et l'accompagnait chez sa grand'mère, ce qui lui attirait bien des envieux. Un jour que Marie sortait du château avec un paquet de linge, le comte la suivit, et, la pressant de se rendre aux instances de sa mère, la pria d'accepter une bague où étincelait un diamant..... Embarras de la jeune fille, refus timide ; mais le jardinier parut,

et malgré les ordres du séducteur, il ne voulut pas s'éloigner : le soir même il fut chassé.

Le dimanche suivant, la cloche tintait, les paysans se rendaient à cette modeste église, où leurs genoux se pliaient devant un autel paré des vertus évangéliques de leur bon curé. La messe sonne encore, mais d'un son plus vif et plus affaibli; Marie sort de sa cabane avec sa vieille grand'mère ; à la porte, elle rencontre la petite Jeannette, sa sœur, qui n'a que cinq ans, et promet d'être belle aussi ; c'est dans le sang!... Elle joint ses petites mains élevées, et dit : « Marie, je veux, moi aussi, aller à la messe ; grand'maman, emmène-moi. » La vieille sourit en secouant la tête : « — Promets-tu d'être bien sage ? — Oh ! oui. » Et elles cheminent lentement toutes les trois, l'enfance qui s'ignore, la jeunesse qui espère, la vieillesse qui s'éteint.

Marie était toute soucieuse, et la bouderie sur ses lèvres était un charme de plus : mais elle pensait au jeune jardinier qui s'était fait chasser pour elle ; il possédait quelques arpens de terre, et il était rangé économe, beau garçon..... — Le comte brillait, riche et séduisant !.... Il parlait de Paris, d'équipages, d'un somptueux appartement !... Marie était toute soucieuse.

Quand elle entra dans l'église, elle répondit à peine aux saluts des garçons et aux signes de ses bonnes amies, elle se mit à genoux dans une allée ; sa grand'mère et

la petite Jeannette à côté d'elle.... Quelle fut sa surprise en voyant, bientôt après, le jeune comte de l'autre côté!.... Marie était agenouillée devant sa chaise où elle avait jeté son blanc mouchoir; elle priait..... Pendant l'élévation, quand tous les fronts s'inclinent, vers le pavé de l'église, le jeune homme montra la bague à Marie, et la glissa vivement dans les plis du mouchoir.

La charmante fille, toute émue, entendit bientôt après un soupir étouffé; c'était le pauvre jardinier, à genoux derrière Jeannette; il frémissait, et regardait le comte d'un œil menaçant. La sainte lithurgie se poursuivait; le bon prêtre, se retournant vers ses humbles paroissiens, leur disait : « — Allez, la messe est dite; que le Seigneur soit avec vous. » — Le jeune jardinier montra, d'une main tremblante, à la petite Jeannette *une image* à mettre dans un livre pieux : elle représentait la cérémonie du mariage..... Son regard suppliant interrogeait celui de Marie, et semblait dire : « — Prenez, car je n'ose vous l'offrir. »

Elle ouvrit alors son livre d'Heures à la messe du mariage, et y plaça la gravure; puis, saisissant un des coins de son mouchoir, elle le secoua dédaigneusement, et la bague alla rouler aux pieds du comte.

Un mois après, Marie était la femme du jardinier, et le comte n'allait plus au château.

Voilà tout ce que je sais de Marie; sans doute si je la voyais aujourd'hui qu'elle est mère de trois enfans,

m'apparaîtrait-elle moins poétique, moins svelte, moins idéalisée ! N'importe, le souvenir m'en est resté, et je vous l'ai conté. Lisez-le comme une page écrite au coin du feu, un matin, en se souvenant d'une jeune et jolie femme.

Gustave Drouineau.



DÉLIRE.

A M. Emile Deschamps.

Ami, qui nous dira ce qu'est la poésie,
A nous qui l'adorons jusqu'à la frénésie
Comme un prêtre son Dieu, sa flamme et son autel?
Qui nous l'expliquera le mot sacramentel,
Poésie? — Oui, souvent, dans la nuit inquiète,
Je me suis écrié : bienheureux le poète!
Il parle face à face à l'esprit inconnu
Qui, docile à sa voix, des hauts lieux est venu;
Heureux, car il peut voir la glorieuse tête
De cet oiseau divin. Bienheureux le poète!

Je me suis dit cela, moi mortel, prosterné
Devant l'ange de Dieu que j'avais deviné.

Poésie! à nos cœurs quelquefois elle arrive
Comme le vent du soir sur une ardente rive...

Émile, dans la vie il est de ces momens
Où l'on se damnerait par d'infernaux sermens,
Où l'ame est convulsive et se tord dans son rêve,
Telle que le serpent écrasé sur la grève.
Alors on hait; alors on dit à son ami :
« Va-t'en; car je pourrais te tuer endormi. »
On brûle; on porte au cœur une double pensée,
Et notre tête, alors, tourne, tourne, insensée.

Tel j'étais une nuit; par une nuit d'été,
Quand la campagne est verte et le fleuve argenté.

Je m'en allais fatal, me disant en moi-même :
« Pourquoi marcher ainsi courbé sous l'anathème?
Je dormirai demain, la terre sur mon front,
Mordant ma lèvre, ainsi que l'on mord un affront. »—
Esprit de poésie, est-ce toi, bel archange,
Qui fit retentir l'air d'une parole étrange
Dont tressaillit mon cœur au moment d'en finir?
« Jeune homme, à toi l'amour, la gloire et l'avenir! »
Je l'entendis là haut.—Ah! pauvre créature,
Moi qui déjà cherchais un lieu de sépulture,
Comme je m'échappai tout à coup du caveau
Pour respirer de l'air dans un monde nouveau;

Et comme de ma tête, ainsi que d'une lyre,
S'élança vers le ciel un hymne de délire!

Je priai... qui? la nuit et l'horizon sans fin ;
Le soleil se voilant comme le Séraphin ;
Les eaux qui se roulaient bleuâtres et profondes ;
Les étoiles mirant leur gloire dans les ondes,
Et quelque Dieu, sans doute, alors, au firmament
Emporté sur son char d'or et de diamant.
Eh bien ; ces rêves là, cette nocturne fête,
Splendide à me donner le vertige à la tête,
Ces visions passant comme des vols d'oiseaux,
Ces vents qui, dans les nuits murmurent sur les eaux,
Ces astres se levant à l'horizon d'Asie
Puis, Elle en avenir... Voilà ma poésie !
Voilà l'esprit qui vint me visiter un jour.

Réjouis-toi, mon ame, et garde ton amour.

Jules de Saint-Félix.



MADAME DE GENLIS.

Il a fallu la mort de madame de Genlis pour que Paris, qui l'avait oubliée, se ressouvînt de cette femme célèbre, jadis si fêtée, si calomniée, si admirée, si insultée ; que la France a pu voir dans des fortunes si diverses, séduisant modèle de toutes les grâces, triste exemple de toutes les vanités de l'esprit et du cœur, d'une vie mêlée et inégale comme son style ; qui commença toute jeune dans le palais d'Orléans le régicide, et qui meurt sous le règne de Louis-Philippe Ier ; en un mot, gloire douteuse, renommée fugitive, femme dont on aura d'abord beaucoup trop à dire, et bien peu de chose plus tard ; ce qui est le lot de toutes les renommées qui vont plus haut qu'elles ne devaient espérer.

Madame de Genlis naquit à Antin, d'une famille noble ; elle se nommait Félicité Ducrest de Saint-Aubin. Elle était fort jolie, grande, bien faite ; des

mains charmantes, un nez dont elle fit trop souvent l'éloge, et qui mérita tout ce qu'elle en dit ; en un mot, une de ces figures en l'air, partant de bas en haut, et qui rappellent dans toute sa vérité l'*os sublime* du poète latin.

A ces avantages extérieurs, ajoutez une singulière vivacité d'esprit, un amour désordonné du mouvement, une profonde connaissance des petits riens de la vie de grand seigneur, un amour décidé pour les futilités, qu'elle traita toujours sérieusement. Du reste, assez de science pour ne rien savoir et pour parler de tout ; agaçante, pleine d'intrigue, flatteuse, d'une grande liberté de propos, et cependant grave, cachée dans ses actions, dans sa vie, affichant les grands principes. Madame de Genlis, à la cour de Louis XIV, n'eût été ni mademoiselle de La Vallière, elle manquait de sensibilité ; ni madame de Montespan, elle n'avait pas assez de courage ; ni madame de Sévigné, il lui eût fallu trop d'esprit et de style : elle eût été fort aisément madame de Maintenon. Comme chez madame de Maintenon, en effet, vous trouvez chez madame de Genlis, en conservant les distances, le même ton exquis, le même esprit tracassier et gouvernant, le même soin pour sa réputation et pour le *qu'en dira-t-on ?* du monde, le même oubli de ses écarts de jeunesse, le même zèle pour les principes religieux ; et plus tard, quand l'âge vient avec l'ennui, le même caquetage de

vieille femme, le même amour des plaisirs de pensionnat, le même besoin d'occuper encore d'elle-même; ce sont, en un mot, deux femmes qui se seraient fait peur si elles avaient pu comprendre combien elles se ressemblaient.

Il faut remarquer que pour la célébrité, madame de Genlis fut très-heureusement placée à la fin du XVIII[e] siècle d'abord, et ensuite dans la maison d'Orléans.

Quelle plus belle époque pour réussir que cette étonnante époque de la fin du règne de Louis XV! D'une part, tous les vices, toute l'élégance déjà fanée, toute l'oisiveté et l'incrédulité d'un règne despotique, toutes les misères dans le peuple, toutes les afflictions, toutes les impatiences; d'autre part, les premières plaintes de la nation, le premier éveil des sujets, un roi timide, roi absolu par sa naissance, et qui tient encore aux doctrines de l'absolu, non par conviction, mais par devoir. C'était un beau moment pour débuter dans le monde, que ce moment d'incertitude entre la vieille monarchie et la Constitution nouvelle, entre Versailles et Paris, entre le roi et M. le duc de Chartres, qui allait devenir duc d'Orléans.

C'est de la maison d'Orléans que madame de Genlis vit le monde. Elle débuta dans le monde à peu près comme Beaumarchais avait débuté en jouant de la harpe. Comme Beaumarchais, madame de Genlis fut musi-

cienne dans un temps où il était si facile de l'être. Elle enchanta la ville et la cour, comme on disait encore alors, sur cette petite harpe du temps, à crochets et à deux octaves si imparfaites; elle fit frémir de plaisir sur ce clavecin sans marteau de l'époque, qui rappelait si bien le froissement d'une robe. Puis, c'était une chose encore si singulière dans cette société si corruptrice, car elle était au-dessus de toute corruption, qu'une femme jeune et belle qui rougissait à propos, qui mettait peu de rouge, qui chantait et pinçait de la harpe, pour tout succès dans les salons, à qui enfin il était bien difficile d'assigner autre chose que son mari! Si bien qu'on l'appela pédante, que pour elle on ressuscita le mot tout exprès, et qu'elle devint, malgré Louis XVI, qui n'aimait pas les singularités, *gouverneur* du même prince que la révolution de 1830 a porté du Palais-Royal au château des Tuileries, que nous avons vu si artistement enrichi d'une cuisine et d'un fossé, grotesques embellissemens que n'eût pas désavoués madame de Genlis.

Voilà donc, madame de Genlis, l'élégante harpiste, la jolie comtesse, la jeune femme à la correspondance légère et aux mots piquans, changée tout à coup en docteur, commentant, professant, argumentant, prenant corps à corps le XVIIIe siècle. Oui, cette jeune femme s'attaque, pour premier essai de ses forces et de sa vocation, à Voltaire et à Jean-Jac-

ques, ces dieux à peine éteints, dont les cendres chaudes encore étaient attendues à l'église Sainte-Geneviève. Un instant la société de l'époque crie au miracle, la foi est sauvée! Le scepticisme du XIXe siècle est vaincu si on laisse faire madame de Genlis. On applaudit à outrance. Le fougueux athlète, en cornette et en robe de soie, nous ramène à pas de géant à la contre révélation. Elle reconstruit la lithurgie; elle refait les prières catholiques; elle fait un *Manuel de Piété;* encore un peu, elle refera le *Nouveau-Testament.* Et de fait, ce fut un grand malheur pour tous les électeurs de son temps, que cette idée féconde qui vint un jour en tête de madame de Genlis, de reconstruire à la taille de son siècle tous les livres écrits auparavant.

Quels livres madame de Genlis n'a-t-elle pas reconstruits? Elle a refait la *Comédie* de Molière pour les pensionnats; elle a refait les *Caractères* de La-bruyère pour le salon et pour l'antichambre; elle a refait l'*Émile* de Rousseau; elle a refait l'*Histoire* de Voltaire; elle a refait la *Maison rustique ;* pendant vingt ans de sa vie, elle a rêvé qu'elle pouvait refaire *l'Encyclopédie.* Aussi, il serait difficile de comprendre avec quelle rapidité courait cette plume; elle allait çà et là partout, sur tout, prenant tout, gâtant tout, donnant à tout ce qu'elle prenait je ne sais quel air équivoque de vertu et d'innocence, quelle fausse naïveté, quel malheureux extérieur de bon goût et de

bon ton, si bien qu'il n'y a pas d'ouvrages plus dangereux à faire lire à la jeunesse des deux sexes, mais surtout aux jeunes personnes que les ouvrages faits exprès pour leur éducation par madame de Genlis.

Pour ma part, j'aimerais beaucoup mieux laisser lire à un jeune esprit l'*Émile*, qu'*Adèle et Théodore*; j'aimerais presqu'autant, en morale, l'*Héloïse*, que *les Petits Émigrés*. Cette manière de mettre l'éducation en roman, est une triste façon d'enseigner. Dans tous les livres entrepris et exécutés dans ce déplorable système, il s'agit toujours d'un petit garçon ou d'une petite fille qui épèlent ensemble, écrivent ensemble, chantent ensemble, s'accompagnent ensemble sur la harpe, voyagent ensemble, se séparent à quinze ans, et qui s'écrivent sur leurs voyages, avec la permission de leurs mères (ces jeunes gens ont rarement un père dans ces livres), et qui finissent par se marier à dix-huit ans. Ne sont-ce pas là de beaux modèles à proposer? N'est-ce pas là une réalité bien positive? Quoi! pas un mot des lettres antiques, des sciences, de la rhétorique? Quoi! toujours une importune confusion dans le précepte, toujours le sentiment de l'amour excité même à propos de l'alphabet, toujours à un petit garçon une poupée, et à une petite fille un sabre de bois? Tel est tout le système d'éducation de madame de Genlis. Dieu nous préserve des systèmes en éducation; nous les avons tous trouvés dangereux ou inutiles, depuis

madame de Genlis jusqu'à M. Jacotot. Ici s'arrête la première partie de la vie de madame de Genlis. C'est la vie d'une prude qui parle beaucoup d'amour, d'un savant couleur de rose, toujours à la veille de la pierre philosophale; c'est une femme qui ose aller sur les traces de Fréron, Fréron le premier réactionnaire contre le XVIIIe siècle, courageux écrivain à qui on rendra justice quand on aura le temps. En attendant, les sarcasmes de Voltaire subsistent.

Entre le *Théâtre d'Éducation*, prolixe et mauvaise production sans originalité et sans charme, et le *Dictionnaire de l'Étiquette*, survint la révolution de 1789. Cette révolution porta sur les nerfs de bien des femmes qui n'en comprirent pas le sens, et qui l'insultèrent ensuite sans raison, après l'avoir adorée sans motif. Un grand changement se fit alors chez madame de Genlis. Tout à coup, plus de bonnet de docteur, plus de zèle fervent pour la révélation, plus rien de réactionnaire ardent et convaincu : elle se dépouille de son paradoxe, elle le laisse en repos pour des temps plus heureux. C'en est fait, madame la comtesse de Genlis est une citoyenne. Le bonnet phrygien pare ses beaux cheveux, la ceinture tricolore dessine sa taille, sa voix s'élève dans les clubs, pure et brillante; elle n'avait pas encore refait le *Contrat Social*, elle l'explique, elle le commente; son mari est girondin; puis tous le prestige de ces premiers temps de la république s'évanouit

comme une ombre; l'échaufaud s'élève, Syllery précède son maître et son ami. L'exil réclame les plus prudens; on s'exile: madame de Genlis quitte la France. Heureusement pour elle sa vie républicaine fut trop courte pour laisser des souvenirs. De toutes les femmes qui ont joué un rôle dans ce drame, il ne reste que Charlotte Corday et madame Roland.

Madame de Genlis a écrit des Mémoires, sans avoir, j'imagine, le désir de refaire les *Confessions*. Ces Mémoires contiennent d'affligeantes pages. L'exil fut triste pour elle, plus triste encore pour ses bienfaiteurs. Comme nous n'écrivons pas une Biographie, nous ne parlerons pas de ces temps d'exil: il y a tant d'excuses dans le malheur!

Sous l'empire, l'exilée revint à Paris. Napoléon, qui recherchait avec soin toutes les célébrités, lui fit une pension. A peine l'empereur était-il sur le trône, il apprenait alors l'extérieur de la royauté: s'il avait su une royauté mieux organisée que celle de Louis XIV, il l'aurait choisie pour modèle. Il eut la frivolité de vouloir être roi comme on l'était au dix-septième siècle. Madame de Genlis, par reconnaissance et par ordre, instruisit l'empereur des règles de la vieille étiquette. Par ses soins, le palais du chef de l'état devient une cour dans les formes. A la voix de la noble comtesse, les chambellans de la vieille cour, long-temps oubliés, se redressent; le maître des cérémonies reparaît, les

habits se redorent; les courtisans se courbent de nouveau; les Tuileries, comme au temps de Louis XIV, ont leurs grandes et leurs petites entrées, leurs deux battans, leur grand et petit lever, leur dîner d'apparat, leur grand-veneur, leur maître queux, leurs pages, et jusqu'à leur débotté : c'est une espèce de roman historique que fabrique encore madame de Genlis. La voilà qui se souvient, et le plus souvent qui compose des charges royales, des entrées de salles régulières ; qui sépare des salons, qui galonne des habits, qui règle la forme des voitures, du lit, des boudoirs ; le soldat couronné, comme un enfant qui s'amuse, lui prête une oreille attentive ; il obéit en esclave à l'étiquette ; il s'accable de laquais et de grands seigneurs, il ruine ses généraux en pluche et en dorures; il se croit (dites qu'il n'était pas modeste!), il se croit Louis XIV, et il n'est en effet qu'un roi de théâtre. Mais rassurons-nous, ceci n'était qu'un vain caprice, une comparaison que Bonaparte voulait faire. Il était toujours si assuré d'être reconnu avec sa redingote grise et son petit chapeau! Redingote grise et petit chapeau, voilà ce que l'histoire et la mémoire du peuple ont laissé au plus grand homme des temps modernes, malgré les draperies romaines de David et les broderies royales de madame de Genlis!

Sous l'empire, madame de Genlis eut un salon ; c'était une nouveauté sous l'empire. Un salon d'autrefois, où l'on faisait de l'art et de la politique, où tous les

rangs étaient confondus pêle mêle, chacun payant, non pas de sa fortune ou de son emploi, mais de sa personne et de son esprit, chacun acceptant la souveraineté d'une femme pour quelques heures, à condition que cette femme aurait plus d'esprit que tous. Sous ce rapport, madame de Genlis a rendu quelques services à cette société qui se recomposait, elle l'a poussée à l'unité, elle lui a appris comment on se tenait, comment on entrait, comment on parlait dans un salon.

Au reste, c'était une femme pleine de souvenirs, de grâces, d'une conversation charmante, au niveau de tous les pouvoirs, même du pouvoir en bottes et en éperons, et qui s'y était faite, bien que ce lui fût une chose inaccoutumée. Mais cette vie ne dura pas : d'autres salons s'ouvrirent, d'autres femmes survinrent; l'empire se fit un langage, une poésie, un théâtre que madame de Genlis ne comprit plus. Elle-même, plus d'une fois, changea son salon contre un cloître; elle fit de sa maison une institution de jeunes personnes, si bien que se retirant du monde, le monde se retira d'elle, et, après en avoir fait l'ornement, elle ne fut plus qu'un objet d'enthousiasme pour les étrangers qui venaient sur le continent, et pour quelques jeunes françaises qui sortaient du couvent. Il faut avouer qu'autour de cette femme, toute retirée qu'elle était, pour une curiosité de femme, ou une oisiveté anglaise, il y avait encore beaucoup d'attraits.

L'intérieur de madame de Genlis offrait à la fois le spectacle d'un grand désordre et d'une grande activité. Elle faisait de tout, des livres d'abord, et ensuite mille autres petits riens fort amusans à apprendre. Au premier venu, madame de Genlis enseignait tout ce qu'elle savait. Elle apprenait à ses élèves à faire des broderies, de petits tableaux en fleurs, des mosaïques en cire, des îles flottantes; elle savait construire des châteaux de cinq étages avec des cartes; elle avait des recettes pour faire pousser les cheveux, et ôter les *envies* des ongles; souvent son pot-au-feu parait sa chambre, et elle l'écumait de ses mains, elle avait une méthode anglaise pour l'écumer. Ajoutez à ces occupations de toutes les heures du jour, les journaux à faire, la polémique ardente contre ses détracteurs; les albums sur lesquels elle écrivait des vers, la correspondance qui l'accablait de toutes parts, les devises qu'elle donnait à ses bonnes amies, la musique dont elle faisait l'accompagnement. On ne saurait imaginer tout ce que faisait cette femme. Surtout elle faisait beaucoup de mariages, on ne peut compter tous les mariages qu'elle a faits.

Madame de Genlis avait le cœur aussi changeant que l'esprit. Sa propre famille ne lui suffisant pas pour être mère autant qu'elle aurait voulu l'être, elle avait imaginé l'adoption pour complément de sa maternité. Elle adoptait l'un et l'autre. Il y avait un nombre infini de jeunes gens des deux sexes qui l'appelaient *maman*. On était

sa fille tout de suite. Elle s'engouait dès l'abord, elle aimait, elle protégeait, elle faisait des projets pour l'avenir, elle devait rouvrir son testament demain, le lendemain rien n'était plus. L'adoptée de la veille était bruyante ; elle oubliait de fermer une porte, elle marchait sur les pates d'un chien, et il fallait faire place à une autre, et ainsi de suite. Ainsi la sensibilité allait toujours ne se fixant nulle part : inconstance commode, qui ne laisse aucun vide dans le besoin de paraître bonne mère, bonne mère à peu près comme une nourrice ou une maîtresse de pension.

Madame de Genlis a fait un livre qui restera bien après qu'on ne parlera plus d'elle ni de ses autres ouvrages, c'est *Mademoiselle de Clermont*. Ce roman, plein de charmes et de goût, qui est un chef-d'œuvre de sentiment, est là sans doute pour prouver que ce n'est pas l'esprit qui fait durer un ouvrage d'imagination, mais l'ame et le cœur : pour tout écrivain c'est là tout le talent.

Madame de Genlis est morte à l'âge de 85 ans ; elle s'est éteinte sans maladie et sans douleur. Elle a fini l'année 1830. C'est la vie la plus remplie de futilités que nous sachions.

JULES JANIN.

La Femme à la mode.

Oh, Dieu ! qu'il est cruel, oh ! qu'il est incommode
D'être ce qu'on appelle une femme à la mode !
Il m'a fallu danser toute la nuit. — Pourquoi
Ces jeunes gens toujours s'adressent-ils à moi?
Quelques femmes pourtant, à mes côtés assises,
Comme moi paraissaient élégantes, bien mises,
Elles semblaient avoir un cœur pour s'élancer,
Avoir des yeux pour plaire, et des pieds pour danser...
Mais on les saluait en passant, et, près d'elles,
On venait m'engager à des danses nouvelles.
En vain je résistais, on me disait : « Allons,
« On voudrait vous avoir dans les quatre salons. »
Les noms des supplians, mon importune gloire,
Fatiguaient à la fois mes pieds et ma mémoire ;
Et d'une voix émue, à côté de mes sœurs,
J'ai, même avant minuit, refusé vingt danseurs.

Et ce matin il faut faire de la musique,
Chanter les vers nouveaux d'un auteur romantique.
Les vers sont jeunes, frais, même assez éclatans,
Mais l'auteur romantique a bientôt quarante ans;
Son cœur bat en secret un peu pour la fortune;
Il est fort amoureux, mais c'est de la tribune;
Et la tribune, moi, je l'ai dans une horreur
Qui passe toute idée!... Oh! Dieu quelle fureur!
Et comme dans le cercle on s'anime, on s'enflamme!
On dirait qu'il s'agit de l'honneur d'une femme..
Eh bien! non; il s'agit de quelques electeurs.
On brigue leur suffrage, ils ont pris nos flatteurs;
On parle de crédit, de commerce, de guerre,
Et de nous, hors du bal, on ne s'occupe guère.
Les femmes aujourd'hui, dans un appartement,
Ne sont qu'une parure et qu'un riche ornement,
Comme ces beaux tissus qu'agite le zéphire,
Ces frêles monumens d'émail ou de porphyre,
Ces vases précieux, aux brillantes couleurs,
Et qu'une main habile a couronnés de fleurs.

—Oui, vous avez raison, nous sommes délaissées,
Et du monde pour nous les fêtes sont passées;
Nul jeune audacieux ne tombe à nos genoux;
On reçoit vingt journaux et pas un billet doux.
La politique, hélas! usurpe, en ses conquêtes,
Le droit que nous avions de déranger les têtes;

Les hommes, sous nos yeux, pour leurs bruyans débats,
Forment un cercle noir où l'amour n'entre pas.
Mais ce n'est pas à vous, ma cousine, à vous plaindre;
D'un pareil abandon vous n'avez rien à craindre.
La plus belle est jalouse! elle met tout son art
A copier un nœud par vous fait au hasard.

Autour de vous toujours la foule se rassemble,
On ne sait admirer que ce qui vous ressemble.
Vous consacrez la mode, et vous fixez le goût;
Les femmes ne sont rien, mais une femme est tout!

Le comte Jules de Rességuier.



FRAGMENT

D'UN POÈME MYSTIQUE.

De l'immortelle vie au sein du firmament
Le fleuve harmonieux coule éternellement.
Des flammes du midi, des roses de l'aurore,
De la pourpre du soir à la fois se colore
Le tranquille horizon du bienheureux séjour;
D'aucun astre visible il n'emprunte le jour,
D'aucune ombre jamais sa clarté n'est suivie,
L'amour et non le temps y mesure la vie;
De ce doux nom d'amour Dieu daigne s'y nommer,
Car l'absence du ciel, c'est de ne pas aimer.
Le cœur des séraphins que cet amour embrase
Devient lui-même un ciel d'innocence et d'extase.
Comme un fleuve brûlant s'écoulent tous leurs jours,
Et s'ils sont immortels c'est qu'ils aiment toujours.

C'est qu'ils puisent ensemble à la même existence,
Que leur félicité s'accroît de leur constance;
Qu'ils ne connaissent pas nos dégoûts, nos langueurs,
Qu'ils ne changent jamais la place de leurs cœurs;
Qu'ils ne s'informent pas dans leur bonheur suprême
S'ils vivent en un autre ou vivent en eux-même;
Que leur bouche jamais ne prononça d'adieu,
Et qu'on les voit s'unir dans le sein de leur Dieu,
Comme en un frais bouton les feuilles de la rose
S'unissent, quand la fleur n'est pas encore éclose.

ALEXANDRE SOUMET.



PENSÉE.

Non, ce n'est pas une vaine illusion que la magie de souvenirs ; non, l'ame ne se ferme pas à ce qui s'éloigne d'elle après l'avoir fait vivre de bonheur. Mais ce souvenir est-il toujours un bien ? — Si doux !... si amer !... si doux quand on est heureux, — lorsqu'au souvenir se mêle l'espoir, lorsqu'on peut se dire : C'était hier, — ce sera demain ! — Si doux, quand l'ame tranquille est encore pleine des émotions qu'il retrace, quand il provoque un soupir qui n'amène pas de larmes ! — Si amer, lorsqu'il apparaît comme le spectre de ce qui n'est plus, après l'avoir évoqué doux et consolant ; si rien ne répond ; s'il faut se traîner à genoux devant une ombre qui fuit, lui tendre les bras sans pouvoir la saisir, et se retrouver seule !...

C'est là ce souvenir dont le poids écrase ! — c'est là ce souvenir qui tue !

J'ai été heureuse aussi,—et la vie passait courte et légère; tout était riant; je n'avais pas été ébranlée par ces coups qui frappent de mort!—J'étais heureuse!—Mais l'avenir n'a plus de promesses quand le passé a été décevant.—Du bonheur! où y en a-t-il?

Oh! si vous savez quelque chose qui froisse le cœur plus que l'oubli! si vous savez ce qui le rend indifférent à ces blessures profondes..... dites-le, toutes les ames fatiguées vous comprendront, car la mémoire est le pire de tous les maux quand on a tout perdu.

Tant de jours délicieux! tant de joies! Puis... rien!—L'attendre sans agitation! le revoir sans délire!

Qu'il vienne! et qu'il me dise encore: Je t'aime.... je te rends ma vie.... Et moi, j'oublierai tout, je pardonnerai tout. Qu'il vienne! et, s'il a encore pour moi des paroles de tendresse, je les croirai, et je le bénirai comme si je n'étais pas offensée.

Erreur! illusion! Qui pourrait combler l'abîme que le temps a mis entre nous? Que puis-je contre lui? Vous rappeler ces jours qui, pour vous, ne sont plus que songes importuns? vous dire que je vous aimais? Non, l'amour ne s'adresse qu'à l'amour, et le désaccord est blessant quand un cœur seul se souvient. Vous dire que je vous aime encore. Eh! vous en douteriez!.... Vous ne m'avez jamais comprise!

Il y a entre la passion et la tendresse une différence que les hommes ne sentent pas.—En eux, l'une ne suc-

cède pas à l'autre : la passion détruite,—c'est le néant. Entre nous, rien désormais!

Amour! tu es bien petit dans un cœur d'homme, puisque, même quand tu es vrai, tu es si prompt à oublier!

Celle qu'il aime! elle est jeune sans doute, belle, radieuse;—dans ses yeux, la joie et son ivresse; sur sa bouche, le sourire et son charme.... Mais bientôt.... après la satiété,— elle deviendra pâle aussi, languissante et triste ; — ses yeux seront rouges, ses joues creuses, sa voix tremblante, les larmes la tueront aussi.

Oh! qu'elle le sache de moi, si je la connais un jour! qu'elle éprouve d'avance la torture de la crainte; qu'elle connaisse la dureté avec laquelle il rejette un cœur dont il ne veut plus, et qu'elle tremble; car son avenir est le mien. Elle rit de moi, l'insensée! ignorante qu'elle est de ce qui la menace! Elle vit d'illusions : les illusions sont si douces! Et le réveil, qui vient toujours, viendra pour elle; il l'oubliera aussi!

Il l'oubliera..... et que m'importe? Il ne reviendra pas à moi. Il ne sait pas que rien n'altère une vraie tendresse de femme, et qu'à sa voix, à son regard, à son seul désir, ma vie serait encore toute à lui. Il ne sait pas qu'un ressentiment est impossible à l'ame qui aime; que je voudrais pouvoir le haïr;—car alors je ne pleurerais plus.

De la haine! si j'en puis avoir! c'est pour celle qu'il

m'a préférée,—pour celle qui est heureuse de ces paroles dont j'étais heureuse;—elle qui peut fixer sur ses yeux ardens des yeux attendris et pleins d'amour!

Oh! folie de se briser le cœur avec ces tristes pensers!

A lui! toujours et malgré tout, du bonheur! A elle, malheur et malédiction!!

Mme Constance Aubert.



Les Vers et les Fleurs.

Le jour naît : dans les prés et sous les taillis verts,
Allons, allons cueillir et des fleurs et des vers ;
Tour à tour un vers, une rose ;
La fleur ouvre au matin plus de pourpre et d'azur,
Et le vers, autre fleur, s'épanouit plus pur,
A l'aube humide qui l'arrose.

Que de fleurs ont passé qu'on n'a point dû cueillir !
Sur leur tige oubliée, ah ! ne laissons vieillir
Aucune des fleurs de ce monde !..
Allons cueillir des fleurs : par un charme idéal,
Qu'au doux parfums des vers leur parfum matinal,
Comme deux soupirs, se confonde.

Allons cueillir des vers : sous la fleur du buisson
Entendez-vous l'oiseau qui chante sa chanson ?

Tout chante et fleurit : c'est l'aurore !
Je veux chanter aussi : blonde fille du ciel,
Ainsi de fleur en fleur va butinant son miel
L'abeille joyeuse et sonore.

Cueillons des fleurs ; et puis, avec ce doux fardeau,
Près de la couche blanche où sous un blanc rideau,
Repose encor ma bien-aimée,
Je reviendrai m'asseoir, et troublant son sommeil,
Je ferai sur son front enfantin et vermeil
Tomber une pluie embaumée.

Riante, et sur un bras soulevée à demi,
Je veux que de mes fleurs sur son sein endormi
Sa main alors cherche la trace ;
Et qu'en un doux silence admirant leurs couleurs,
Elle doute long-temps qui, des vers ou des fleurs,
Ont plus de fraîcheur et de grâce.

A. Brizeux





ALLEGRA.

C'était à Dieppe, au mois de septembre 1829, à la fin de la saison des bains.

Les bains de mer sont, à coup sûr, la plus jolie ressource que la science épuisée des médecins puisse exploiter aux dépens de la crédulité des malades. Les eaux commencent à s'user. Elles sont devenues classiques. C'est de la médecine vulgaire. Ne me parlez plus des eaux. Vivent les bains de mer! Jeunes femmes que le mariage ennuie, jeunes filles que le besoin d'aimer tourmente, petites maîtresses vaporeuses et maladives que la peur de mourir tue; voici le spécifique universel. A vous les bains de mer; à vous l'air incisif des côtes de Normandie, si belles qu'on les dirait peintes; à vous la promenade vive et rude des falaises; à vous surtout les festins joyeux, les bals tourbillonnans, au sortir de la grande baignoire qui a pour fond des rochers, pour parois des

villes. Allez! des bains vous reviendrez désennuyées ou veuves, amoureuses ou mariées, guéries ou mortes! Mortes! Qu'importe! N'est-il pas doux de mourir quand on a vu la mer? Ne verrai-je point la mer avant de mourir, disiez-vous : eh bien! allez. Car nous sommes tous ainsi, pauvre espèce humaine; ce que nous avons nous fatigue, ce qui fatigue les autres nous fait envie : à Paris, c'est l'idée de la mer qui dévore nos imaginations; à Dieppe, c'est l'idée de l'Opéra; en Suisse, c'est l'idée des plaines de la Beauce; en Italie, c'est la glace, les patins, les traîneaux; à Pétersbourg, c'est le Vésuve et les forêts d'orangers.

C'est une ville charmante que Dieppe, avec son cours, son bassin, sa vieille forteresse, qui semble un rocher d'Écosse; sa grande rue tirée au cordeau, propre comme une rue flamande, entre ses deux lignes de maisons pareilles, rouges et grises, à trois étages, ni plus ni moins; avec sa population amphibie, ses hommes carrés et ses femmes rondes. Elle est admirablement située, au fond d'un petit vallon semé de campagnes superbes, couronné de paysages délicieux, coupé de petites rivières, vraies miniatures, avec leurs petits ponts et leurs petits bateaux, leurs rivages verts, paillettés de boutons d'or, couverts de troupeaux que l'herbe cache à moitié, tant elle est grande.

Derrière la ville monte, dans une rade immense, la mer; la mer haute et sublime, et les tempêtes noires et

le calme bleu ; les vaisseaux, qui semblent des mouches à l'horizon ; les poissons, qui jouent au soleil ; les petits flots caressans, qui font rire à les voir accourir et se briser, et les vagues furieuses, terribles, qui ont cent pieds ; la mer, avec les barques de pêcheurs et leur pêche, amusante quoique dangereuse ; avec ses falaises, si hautes qu'elles semblent des échelles pour monter au ciel ; avec ses cailloux ronds comme des pommes, ses coquillages de porcelaine, ses algues pourprées ou verdoyantes, ses arbrisseaux découpés en dentelle, ses étoiles velues et jaunes, son sable si fin, si tiède, si doux aux pieds des baigneurs, quand les crabes et les diables de mer n'en sortent point pour pincer et pour mordre.

En 1829, c'était encore le bon temps pour cette pauvre ville, qui s'était habituée à vivre, non pas toute l'année, mais seulement six mois ; non pas de son port, de ses vaisseaux, de sa pêche, de son commerce, mais de ses bains, des Anglais et de la duchesse de Berry. Oui, alors encore la duchesse de Berry était la patrone des Dieppois, la providence des aubergistes, la bonne vierge des marins. Alors vous n'eussiez point fait un pas dans la ville sans voir à droite ou à gauche le double écusson de *Madame;* de *Madame*, qui avait à Dieppe son boulanger, son coiffeur, son bottier, son tailleur, son cordier, son voilier, son constructeur de navires, tous brevetés de Son Altesse Royale, tous fournisseurs

de sa maison. Alors les Bains-Caroline n'avaient point assez de baignoires, ni les hôtels assez de chambres, ni le rivage assez de place. C'était beau vraiment! Dieppe était riche; les étrangers abondaient l'été, le hareng abondait l'hiver, et toujours les cabarets étaient pleins. La révolution de juillet arriva; la ville se crut ruinée: Il ne lui restait que le hareng, qui l'avait enrichie pendant six siècles. De désespoir elle s'est faite carliste.

Mais j'ai une histoire à conter :

Au mois de septembre 1829 donc, un jeune homme, venu de Paris par les voitures Caillard et Laffitte, descendit à l'hôtel de l'Europe. Comme à tant d'autres heureux fainéans, son but était une aventure de bains, une conquête de bal, quelque rien de ce genre. A côté de lui logeait, toute seule, une jeune dame, arrivée depuis quinze jours environ, et que le plus profond mystère entourait. Sortant peu; quelquefois à la fenêtre à regarder le port; jamais au bain, jamais au bal. Chacun dans l'hôtel en parlait; on vantait sa douceur, sa beauté, la noblesse de ses manières. On montait le soir dans l'escalier à petit bruit, en cachette, pour l'entendre chanter; elle chantait si bien! La fille de l'aubergiste lui avait prêté sa guitare, et c'était merveille ce qu'elle faisait de cette mauvaise guitare des Vosges. Le Parisien se tourmenta. Une femme si belle, disait-on, avec une voix d'ange, à côté de lui! Et lui ne pas la voir, ne pas lui parler, ne la rencontrer jamais, pas même à table!

Il eut du dépit; il acheta une guitare; il fit des romances où le mot *voisine* rimait avec le mot *inconnue*. Il les chanta bien haut, la porte ouverte, le plus amoureusement du monde. Ce fut une guitare et des romances perdues. Il voulut faire un trou dans le mur mitoyen : quand il eut percé, il trouva une armoire. Un peu plus loin, il perça : c'était la cheminée. Il se dit un jour : écrivons; et il écrivit. Quand il eut fini, il descendit chez l'hôte pour lui demander le nom de sa belle voisine. L'hôte ouvrit son registre, et lut : *Madame Paul, née à Philadelphie.* Madame Paul, tout court; pas un titre, pas un nom; car Paul, ce n'est pas un nom. L'hôte le voyant réfléchir, lui dit :

— Dam! monsieur, on donne le nom qu'on veut; nous n'avons pas l'habitude de demander le passe-port aux dames. Le Parisien remonta chez lui, et mit l'adresse : *A madame Paul.* Tous les domestiques de l'hôtel furent corrompus les uns après les autres; tous allèrent chez la dame avec une lettre, et la rapportèrent intacte chez le monsieur. Le monsieur en devint stupide.

Un jour, assis près de sa fenêtre, tenant sa tête d'une main, et se grattant le front de l'autre, il vit une grande foule sur le quai. Cette foule courait, s'agitait. Il descendit pour s'informer. On lui dit en bas : Monsieur, c'est un paquebot qui veut entrer contre le vent; il va se jeter à la côte : cette dame est allée voir. — Quelle

dame? — Vous savez bien? — Ah! Il se mit à courir du côté de la mer, sans chapeau.

La mer était grosse. Toute la ville, montée sur les hauteurs qui bordent la plage, regardait, attentive, la manœuvre folle de l'enragé paquebot qui, malgré le vent contraire et la marée baissante, faisait force de vapeur pour doubler la pointe de la jetée. Le vent soufflait si fort, qu'il faisait ployer comme une baguette le colossal crucifix de Notre-Dame-de-Bon-Secours. Qu'il était beau, ce bâtiment à mille couleurs se détachant à vif du ciel chargé de nuages, doré de distance à autre par quelque rayon échappé, montant fièrement avec la vague; puis, descendant avec elle, humble et soumis comme un brin de paille, comme un de ces batelets que les enfans mettent à flot dans un baquet. La fumée de la chaudière tournoyait en longue flamme noire, et se nouait à la flamme rouge du mât de perroquet. — C'est le *Northumberland*, criait le capitaine du port. Voici le capitaine qui se dispute avec un grand homme en habit d'officier de marine.... Et les passagers ont peur. Le capitaine a raison : c'est une folie de vouloir entrer à présent. Mais le grand homme y tient. Peut-on exposer ainsi un si beau bâtiment!

En avant de la foule, les pieds sur les cailloux roulans, si près de l'eau, que l'écume courait en flocons de neige sur ses brodequins, se tenait une femme immobile, l'œil fixé sur le courrier maritime qu'une petite

longue vue rapprochait d'elle. Le Parisien crut reconnaître sa mystérieuse voisine; son cœur la lui avait montrée tout d'abord. C'était elle. Il descendit pour la voir, un peu, puis encore, puis toujours, effrayé des vagues retentissantes, et s'étonnant qu'une femme pût se tenir en pareil lieu quand le vent faisait claquer sa robe comme le pavillon du phare. Il fallait pourtant descendre encore, il fallait entrer dans la mer pour la voir en face; il osa le faire : il était amoureux.

Arrivé devant elle, il se mit à la regarder, tournant le dos à la tempête. Elle, toujours sa longue-vue, braquée sur le paquebot, ne l'apercevait point. Tout à coup, le soleil, perçant les nuages, fit voir au pauvre Parisien une grande ombre qui montait devant lui : c'était une vague énorme qui montait derrière. Madame Paul vit le danger : Prenez garde, Monsieur! s'écria-t-elle en reculant. Le Parisien se retourna; il était trop tard. Et puis, il eut peur, lui qui n'avait jamais vu la mer. La vague tombait; elle se brisa sur lui, l'enveloppa, l'emporta dix pieds en arrière, puis le déposa bien proprement sur la grève. Quand le pauvre diable fut relevé, il entendit un éclat de rire immense saluer sa disgrâce, à lui qui ne voyait plus clair, qui crachait l'eau salée. Quand il put ouvrir les yeux, ce qu'il distingua le mieux d'abord, ce fut la belle inconnue qui partageait involontairement le rire général; il la regarda d'un air de reproche. Alors elle lui tendit la main.

— Oui, j'ai tort, dit-elle; car c'était pour moi que vous veniez, n'est-ce pas? Pardon.

Il ne sentit plus rien; ni le froid qui saisissait tout son corps, ni l'eau qui ruisselait de ses cheveux, de ses bras, de partout, ni le gravier dont ses mains étaient criblées. Entendre de si douces paroles!

En ce moment, de grands cris, des bravos, des battemens de mains s'élevaient de toutes les hauteurs. Elle et lui ramenèrent leurs regards sur le paquebot: il avait viré de bord, et fendait les flots, vif et vite comme l'éclair.

— Ah! dit avec un long soupir madame Paul; tant mieux! Et sa physionomie s'anima d'une expression bizarre. — Monsieur, je ne vous demanderai point si vous m'aimez; je le sais, j'en suis sûre. Venez à cinq heures dans ma chambre: je dirai qu'on y porte deux couverts. N'y manquez pas! car il faut que je vous parle; demain il serait trop tard. — Ces mots dits, elle gravit la plage en vrai matelot, et disparut, laissant le Parisien se frotter les yeux, et chercher s'il rêvait ou non.

Comme bien vous pensez, il n'eut garde de se faire attendre. A cinq heures précises, il entra dans la chambre de madame Paul, brillant de jeunesse et d'amour, fashionnablement vêtu, les cheveux lisses, à son grand regret, et boîtant quelque peu. Il fut ébloui.

Elle était assise, habillée de blanc; de ses beaux cheveux noirs, noués avec une simplicité coquette, s'é-

chappaient deux roses du Bengale. A son cou, plus blanc que sa robe, pendait un petit cœur en émail que soutenait un ruban noir. Au poignet de sa main droite brillait un magnifique bracelet; et, caprice étrange, un bouquet de soucis parait sa ceinture, jaune comme lui. Elle chantait sur sa guitare une romance que le Parisien avait chantée la veille; en le voyant, elle s'interrompit, se mit à rire, et vint, toute rouge, au-devant de lui. — Qu'elle était belle!

On apporta le dîner. Le repas fut court : les deux convives mangèrent fort peu; l'un regardait, l'autre songeait. Le café pris, la conversation commença, sérieuse et terrible.

« Je m'appelle Allegra, dit madame Paul, je naquis à Naples, en 1810. J'avais cinq ans lorsque mon père, compromis dans la catastrophe qui précipita de son trône Joachim Murat, m'emmena aux États-Unis avec ma mère, qui mourut dans la traversée. Les amis que nous avions laissés à Naples eurent le bonheur de sauver notre fortune. Elle était considérable, et s'accrut prodigieusement à Philadelphie, grâce aux heureuses spéculations auxquelles mon père la confia. Il y a cinq ans, une querelle avec un des membres de la famille Bonaparte, lui fit abandonner le sol américain pour venir s'établir en Angleterre. Malheur! Dans la traversée il se prit d'étroite amitié pour sir Georges Walsingham, petit officier de marine; un misérable perdu de dettes,

et l'intrigant le plus adroit des trois royaumes. Mon père, plus confiant que ne le sont ordinairement les Italiens, raconta son histoire à ce traître, qui dès lors forma le hideux projet de s'approprier le million de dollars que nous emportions d'Amérique en Europe. Que vous dirai-je? Arrivés à Londres, ce fut Walsingham qui se chargea de nous loger, de monter notre maison. Puis, quand il se vit assuré de faire agréer ses propositions au vieillard qu'il trahissait, il lui demanda ma main. Je fus à cet égard consultée par mon père, et je ne pus m'empêcher de lui témoigner tout l'éloignement que son ami m'inspirait. Il traita ma répugnance de folie; il s'obstina, me fit des reproches, et m'accusa d'empoisonner ses vieux jours. Enfin, l'année dernière, mon pauvre père tomba malade: le mal fit des progrès effrayans: en trois jours tout fut désespéré. Ce troisième jour venu, Walsingham entra dans la chambre du mourant, qui lui sourit, et m'ordonna, du dernier effort de sa voix éteinte, d'accepter pour époux l'homme que j'abhorrais; je ne pus résister à cet ordre suprême, je promis. Il mourut en me bénissant.

« Monsieur Eugène, continua la belle Napolitaine, mon deuil est fini. Le testament de mon père m'a constituée son unique héritière, à la condition de devenir lady Georges Walsingham. Je ne veux point le devenir! Il y a un mois, cet homme odieux est venu réclamer sa proie. En le revoyant, j'ai senti redoubler mon aver-

sion pour lui. Si vous l'aviez vu ce jour-là, monsieur Eugène ! Les lèvres écumantes, toute la figure convulsive, avec un signe sur le front, qui me disait : j'ai tué ton père! car il l'a tué, j'en suis sûre... Ah ! je me suis enfuie, la nuit, toute seule. Il court après moi. Je l'ai vu tantôt... C'est lui qui a failli causer le naufrage du *Northumberland*... Demain il sera ici; cette nuit peut-être ! Il me cherchera ! Il me trouvera ! Si je résiste, il dira aux juges : c'est ma femme... Voulez-vous me sauver?

— Oh ! dit le Parisien plein d'amour; oui, je le veux! Dites, que faut-il que je fasse?

— Rester ici... L'attendre. J'irai à sa rencontre : je lui dirai : me voilà; pardon ! Nous ferons venir le ministre; il nous mariera...

— Qui? vous et lui?

— Oui, nous deux; vous... vous viendrez au temple, et vous le tuerez quand il sortira...

— Le tuer!!

— Eh bien?

— C'est un assassinat.

— Un assassinat! sur lui? Le tuer, c'est justice; c'est tuer une bête féroce, un loup enragé. En auriez-vous peur?... Seriez-vous un lâche?

Elle était debout à ces mots; et ses yeux, qui luisaient de haine et de vengeance, son sein palpitant, son bras étendu, tremblant, semblaient dire : Je n'en aurais pas peur, moi !

— Mais... dit le Parisien, pâle et réfléchissant; pourquoi ce mariage?

— Pourquoi? Je l'ai promis à mon père!

— Il la regarda.

— D'ailleurs le misérable a ma fortune, et c'est veuve de lui seulement que....

Elle riait!

Dix heures sonnèrent.

— Il faut rentrer chez vous, monsieur Eugène. Vous me compromettriez en restant plus tard chez moi. Adieu. Bonne nuit... A demain.

Elle lui tendit sa main à baiser, le conduisit et ferma la porte.

A la marée de la nuit, le *Northumberland* entra dans le port; il était trois heures. On entendit des voix dans l'escalier : les domestiques conduisaient à l'étage au-dessus un Anglais qui parlait haut. Le Parisien, qui se promenait dans sa chambre, fut surpris de trois coups frappés fortement sur le mur mitoyen. Cet Anglais était Walsingham. Allegra avait reconnu sa voix. Elle ne dormait pas non plus!

Le lendemain, à neuf heures du soir, le temple de la religion réformée, ancien couvent des carmes, dans la rue de la Barre, était illuminé pour un mariage. Le ministre recevait les sermens de sir Georges Walsingham, officier de la marine anglaise, et d'Allegra R..... On avait remarqué à l'écart un homme, enveloppé d'un

manteau, qui cachait sa figure. L'assistance était peu nombreuse. Le ministre avait prononcé les dernières paroles. Un cri part, l'homme au manteau s'élance : d'une main, il étreint violemment le bras de la mariée, de l'autre armée d'une cravache qui fouette et fait jaillir le sang!.. il frappe Walsingham à la figure.... On s'écrie, on se précipite... On veut l'arrêter... Comme un lion, il frappe, il renverse, il chasse tout ce qui lui fait obstacle; il entraîne l'Anglais à la porte de la Mer, laissant la mariée évanouie, ou faisant semblant, aux soins des assistans épouvantés.

Ils arrivent sur la plage.

— C'est un duel à mort, milord! Ma vie ou la vôtre! Je savais que vous étiez un lâche, j'ai voulu que l'insulte fût immense et publique. A vous ce pistolet; à moi cet autre... et feu!

Il y avait des témoins. Que firent-ils, que pouvaient-ils faire? Ils regardèrent.

Les deux coups partirent en même-temps. Les deux hommes tombèrent.

L'Anglais était mort, la balle au cœur; le Parisien dangereusement blessé. On le porta chez lui : il perdit connaissance en chemin.

Six heures après, il put parler.

— Où est-elle? Que je la voie!

— Qui, Monsieur?

— Allegra... elle...

— Votre voisine?

— Oui. Où est-elle?

— Elle est partie.

— Partie!!!

Il répéta ce mot fatal, et retomba dans son évanouissement. On remit au médecin qui le soignait un bijou suspendu à un ruban noir cassé, trouvé à l'endroit où le combat avait eu lieu. C'était un cœur d'émail, celui d'Allegra. Quand le pauvre Eugène put voir clair, il l'ouvrit, et y trouva deux miniatures charmantes, celle de la perfide, et celle d'un beau jeune homme qui n'était ni Walshingham ni lui.

Auguste Luchet.



VERS

ÉCRITS SUR L'ALBUM DE MADAME E. D***

. . . .
Et mon nom s'éteint sans mémoire.
Em. Deschamps.

I.

Vous me parlez de vers, femme et sœur de poète !
Votre époux me reproche une lyre muette,
Et cherche à m'enivrer de poésie et d'art;
Mais du feu créateur que son ame recèle
Je ne puis ressentir l'électrique étincelle.....
Près de vous, près de lui je suis venu trop tard.

J'ai trop long-temps sans guide erré dans la nuit sombre.
A répandre mes pleurs et mes regards dans l'ombre,

Mes yeux se sont éteints... Que me sert un flambeau?
Qu'importe au naufragé qu'on allume le phare?
Que sert à l'indigent que son destin avare
Lui découvre un trésor au bord de son tombeau?

Ainsi le voyageur, sous la zône glacée
Ferme, dans les frimas, sa paupière affaissée,
Et repousse la main qui vient le secourir,
Car on prétend qu'il est un charme involontaire
A sentir ses cheveux s'attacher à la terre,
A dormir ce sommeil dont on se sent mourir.

II.

Comme un autre, ici bas, j'eus ma part d'esclavage.....
Qu'eût servi de lutter comme un coursier sauvage,
D'ensanglanter long-temps l'éperon et le mors?
De garder (en pleurant sa liberté ravie)
Je ne sais quel instinct qui dévore la vie
Et crie au fond de nous, triste comme un remords?

Et j'ai dit: mêlons-nous au grand troupeau qui passe,
Ruminant sa pâture, et, sur sa tête basse,
Porte son joug en paix, stupide et résigné.
J'ai maudit le génie et sa fièvre insensée;
J'ai conjuré le ciel d'enchaîner ma pensée.....
Et le ciel m'exauça, de mes vœux indigné!

III.

Quelque chose a vécu sous cette lettre morte,
Sous ces noms ignorés dont on dit : que m'importe?
Que sur les monumens le temps ronge et ternit.
D'idiomes confus, religieux mélange,
Plus fertile en secrets que l'alphabet étrange
Dont le sens est gardé par des sphinx de granit.

Et moi-même saurai-je, en ma vie éphémère,
Ce qu'aurait dit le nom dont m'appelait ma mère?
Il ne nomme de moi que ce qui doit finir ;
Il parle du foyer sans parler de la flamme!
C'est le nom de l'argile... Et le nom de mon ame
Peut-être eût retenti dans l'immense avenir.

IV.

Nos poëtes divins, si grands de renommée,
Ont tous ici laissé quelque empreinte enflammée;
Ce livre est comme un temple à leurs noms consacré,
Et je sens que le mien y mourra sans mémoire,
Comme un convive obscur, hélas! à qui la Gloire
N'a pas marqué de place à ce banquet sacré!

Mais telle est des humains l'éternelle manie :
Partout où sont passés les dieux et le génie,

Des murs du Capitole aux murs du Parthénon,
De l'Allambrah mauresque au pied des Pyramides,
Des passans inconnus, les yeux de pleurs humides,
Cherchent des marbres saints pour y graver leur nom!

ALEXANDRE COSNARD.



UNE HISTOIRE.

Ne croyez pas que ce soit mon histoire ; non, c'en est une, mais ce n'est pas la mienne. Elle est triste, mais elle est vraie ; c'est une histoire du monde, c'est tout dire. Laissez parler celle qui sentit ce que je vais peindre ; elle nous exprimera mieux que moi ces douleurs, ces joies, ces larmes d'amour et de désespoir qui donnent la mort. « Je l'aimais tant!.... et lui rien.
» Un caprice de huit jours ! Comprenez-vous une pas-
» sion sentie par un seul ? Une passion à laquelle rien
» ne répond ! Qu'on a fait naître dans notre cœur,
» puis qu'on y a laissée isolée, se débattant avec elle-
» même ! Comprenez-vous cette émotion violente, cau-
» sée par le bruit du marteau retombant sur la porte,
» annonçant l'arrivée de celui qui ne vient pas ; puis,
» qui finit par arriver tard, d'un air ennuyé, nous sa-

» luant la première, nous disant le temps qu'il fait?
» N'ayant pas deviné, ou ne s'étant pas soucié de ce
» que l'attente nous a fait souffrir?.... A présent, pour
» elle tout a changé. Dans ce salon tout est beau, il
» y fait clair, il y fait gai. Elle commence à respirer,
» à écouter; tout le monde a de l'esprit..... Mais le
» prisme s'obscurcit, ses yeux se couvrent d'un nuage;
» tout son sang se retire vers son cœur; son front se
» glace; *lui* est près d'une autre, comme à pareil jour
» il fut près d'elle; une autre respire le parfum de ses
» cheveux, sa taille souple se penche vers cette autre.
» Que lui dit-il? il lui dit ce qui me fera mourir, et elle
» après moi peut-être.....Non, elle ne l'aimera jamais
» comme moi, moi seule pouvais l'aimer ainsi! »

....

Madame de *** était assise dans son grand salon, au coin de la cheminée, les yeux fixés sur l'immense brasier qui la remplissait; elle paraissait livrée à de profondes réflexions; ses beaux sourcils se contractaient, et aucun des bruits qui se faisaient autour d'elle ne pouvait la tirer de sa préocupation : à peine faisait-elle un mouvement à l'arrivée de chaque nouveau venu. Cependant on annonça un nom..... et elle tressaillit! Ah! vous voilà, Monsieur, dit-elle, avec un sourire amer, puis ce fut tout. Dans un groupe d'hommes, on parlait bas; on y regardait ce jeune homme, de la

tournure la plus élégante, qui s'était assis à une table d'écarté. Madame de *** paraît en être très-affligée, dit tout haut un vieillard d'un air triste; mourir si jeune! si belle! Pauvre Octavie!... Je l'ai vue naître.... On l'a enterrée ce matin.....

— Qui donc? qui donc? demanda le jeune homme en passant sa main dans ses beaux cheveux. Le nom lui fut dit à l'oreille. Ah! oui, reprit-il, j'ai vu le corbillard à la grille de l'Assomption, ce matin, en allant au bois..... Monsieur, je suis désolé..... Le roi et la vole!

Mme MARIE DE L'ÉPINAY.



FRAGMENT D'UNE COMÉDIE.

. . . .

Le front pâle, et les doigts chargés d'anneaux gothiques,
Voyez, dans nos salons, ces jeunes romantiques
Qui, pour singer Lara, se faisant mille efforts,
Incapables du crime, affectent le remords.
Un cœur pur les condamne à des vertus faciles,
Mais contre leur destin follement indociles
Chacun d'eux, à l'entendre, est indigne du jour;
Il méprise la vie et déteste l'amour.
Jeune, en proie aux tourmens d'un éternel veuvage,
Le monde n'est pour lui qu'une mer sans rivage
Où, bravant tour à tour la tempête et le sort,
Il se plaît à souffrir en attendant la mort.

C'est ainsi qu'étendu mollement sur la soie,
Dans ces fêtes du soir où préside la joie,

Entouré de parfums, de femmes et de fleurs,
Un nouveau misantrope exhale ses douleurs.
Mais de ses longs ennuis la triste litanie
S'interrompt tout à coup; une vive harmonie,
De la danse et des jeux vient donner le signal.
Alors, d'un air distrait, il cherche dans le bal
La beauté qui pourrait fléchir son âme altière....
Et va droit inviter la plus riche héritière.
Car pour ces cœurs voués au remords, au regret,
Les seuls dons de Plutus ont encor quelque attrait.
J'en connais dont le front s'abîmait sous l'orage,
Qu'une planche dorée a sauvé du naufrage;
Mais sans bénir le ciel du secours généreux,
Il traîne dans le faste un exil douloureux;
En vain sa femme est belle, et voudrait le distraire;
Aux maux qu'il s'est promis rien ne peut le soustraire;
Fidèle imitateur d'un sombre original,
Il suit, d'un pas hardi, le sentier infernal,
Y rencontre Lara, s'égare sur ses traces,
Et perdant, sans retour, le naturel, les grâces,
De son jeune âge enfin le charme tout puissant,
Il succombe au regret de mourir innocent.

Mme SOPHIE GAY.

Chanson Villonienne.

Las! qui veut être heureux,
Heureux en amourette,
Doit être généreux,
Et porter riche aigrette.
Ce qui dames émeut,
C'est train de seigneurie;
Oh! par sainte Marie,
N'a pas ce train qui veut.

D'une gentille brune
Je devins amoureux,
Mais las! pour être heureux
Amour ne vaut pécune.

Ce qui dames émeut,
C'est belle argenterie;
Mais, par sainte Marie,
N'est argentier qui veut.

J'avais en l'escarcelle
Deux beaux écus tout neufs;
Je les donnai tous deux
Pour charmer la pucelle.
Ce qui dames émeut,
C'est la galanterie;
Mais, par sainte Marie,
N'est pas galant qui veut.

Alors près de ma mie,
Le cœur plein d'un beau feu,
Je jurai de par Dieu,
D'aimer toute ma vie.
Ce qui dames émeut,
C'est bien forfanterie,
Mais, par sainte Marie,
N'a pas ce ton qui veut.

Car, sitôt l'embrassade
Je fus des plus honteux,

Alors d'un air piteux
Elle me dit : Maussade!
Ce qui dames émeut ,
C'est folle diablerie ;
Ah! par sainte Marie,
N'est pas diable qui veut.

Non, non, ma paquerette,
J'ai tôt perdu mon feu,
En façons, comme au jeu,
Au doux jeu d'amourette.
Ce qui dames émeut,
C'est train de seigneurie;
Mais, par sainte Marie,
N'a pas ce train qui veut.

AUG. BARBIER.





[illegible] by A. [illegible] — Engraved by [illegible]

La Saint-Juan d'Alcazaras.

La foire se tenait au grand faubourg de Madrid, dans une ancienne mosquée bâtie par les Maures, édifice immense avec des escaliers de marbre et des murailles enrichies de peintures. C'était le rendez-vous du beau monde. Tout ce que la cour et la ville avait de dames élégantes, au noble corsage, aux belles parures de moire et de velours, toute la noblesse, les jeunes gens à la mode, les abbés-gentilshommes, les femmes célèbres par leur esprit et leur beauté, les riches courtisannes, les artistes et les fermiers du trésor royal, tout Madrid se promenait là. Il y avait aussi des marchands chapeliers, tailleurs, couturiers, brodeurs et carrossiers qui venaient étudier la mode nouvelle des chaperons et coiffures, des mantelets, custodes, points coupés, arrière-points, collets, etc. Savoir s'il était de bon goût d'avoir du jais, de l'émail, de l'argent ou du verre en broderie? Comment il fallait faire les jarre-

tières, porte-fraises, haut de manches, fers d'aiguillettes? Comment les robes et manchons, les pourpoints? Comment les surtouts; fendus; ouverts ou à boutons? Quels passemens sur la livrée des pages, coureurs et laquais? Laissait-on voir beaucoup de l'hermine mouchetée du manteau de soie?

Le Hangar était surtout encombré de force petits maîtres, mignons, godeluraux, amoureux brodés, dorés, argentés, ayant du ruban jusqu'au menton, avec quatre jolis poils de barbe peinte à la miniature. Ces jeunes seigneurs allaient à la foire se montrer aux dames qui venaient se montrer à eux. On se coudoyait, on se croisait, on se poussait, on s'étouffait, on s'adorait; yeux noirs et bleus, vives prunelles travaillaient de leur mieux à qui tromperait plus d'amans; et l'on citait avec éloge une jeune dona qui échelonnait un regard avec tant d'habileté, que douze cavaliers étaient atteints du même coup, chacun des douze croyant en conscience que le regard était pour lui tout seul.

Voilà qu'il se fit une grande rumeur dans la foule. Sans gardes, à pied, sans nul appareil, la reine, appuyée sur le bras de son écuyer d'honneur, M. le duc de Monteleone, venait visiter la foire de San-Juan.

Bientôt il n'y eut plus assez d'admiration dans l'assemblée, non pour la jeune reine qui cependant était fort belle, mais pour la ravissante dona qui suivait Sa Majesté. C'était dona Marie de San-Remi, comtesse

de la Moquetayos, la plus charmante personne de Madrid, épouse fort peu éprise du vieux comte son mari; mais, en revanche, adorée à l'excès du plus beau cavalier de la cour, don Rodrigo, fils de M. de Monteleone. L'habillement de cette dame était simple et coquet. Sur sa robe de satin blanc et de crêpe, descendaient plusieurs nœuds de ruban dont les roses légères, réunies en guirlande, formaient une garniture d'un goût parfait; sur sa tête, embellie de fleurs, était attaché un voile de gaze bleue, dont sa jolie main ramenait en avant l'écharpe flottante. Des bras nus avec un gant de peau blanche qui les cachait à peine; des cheveux couchés en bandeau noir sur un front modeste, voilà ce qui ennivrait toute la foule des curieux; et même les dames, en passant près de la comtesse, disaient: « Quelle est jolie! » Dona Marie donnait la main au jeune Rodrigo de Monteleone, ce cher amant que j'ai dit plus haut.

Vêtu d'un justaucorps tailladé que relevait encore la richesse d'un manteau de velours, Rodrigo, la main sur la garde de son épée, la tête haute, se promenait dans la foule, jetant à peine un regard sur cette procession de jolies femmes dont les regards le dévoraient. Sur son feutre noir, à larges bords, deux longues plumes blanches étaient couchées et flottaient en arrière, carressant de temps à autre le visage des jeunes dames qui ne s'en fâchaient pas. A voir même le peu de discrétion

qu'elles mettaient à s'approcher de lui, on eût dit qu'elles ne craignaient pas d'être blessées par les larges éperons d'or qui sonnaient à ses talons, et faisaient remarquer davantage la magnifique dentelle de Saint-Quentin qui pendait à l'une et l'autre de ses bottes. Rodrigo n'avait des regards que pour sa chère maîtresse; Marie ne voyait que Rodrigo. Heureux amans, êtres dignes d'envie; on se les montre, on les admire!

Au moment où la reine descendit le grand escalier de la mosquée, un cri universel de : Vive la reine! retentit au loin. Rodrigo profita de cet instant de tumulte pour dire à dona Marie : « Ma chère ame, je vous adore. » Et, comme le duc de Monteleone complimentait Sa Majesté sur les témoignages d'amour qu'elle recevait de son peuple, la reine répondit à haute voix, et de manière à être entendue de Rodrigo : « Hélas! monsieur le duc, le sort de mes suivantes est préférable au mien. »

P. S. Monsieur Achille Devéria a choisi ce moment pour sujet d'un de ses tableaux. Il a voulu montrer le bonheur que donne la puissance, à côté du bonheur que donne l'amour; laissant au public le soin de prononcer. Le public, qui ne possède pas assez l'histoire espagnole pour comprendre ce sujet, s'est obstiné à voir, sous ces costumes d'un autre siècle, le portrait d'une famille d'artistes où la beauté marche à côté du talent.

Régnier Destourbet.

LA TRAITE DES NOIRS.

LE MARCHÉ.

Que le marché commence et que chacun se range :
Qu'on montre pour un noir ce qu'on donne en échange.

A moi marchand de ce canton,
Vendeur d'hommes, et le plus digne
Qui soit peut-être sous la ligne,
Pour traiter ce commerce insigne,
A moi le marchand, qu'offre-t-on?

Que le marché commence et que chacun se range :
Qu'on montre pour un noir ce qu'on donne en échange.

5

Je le jure par mes gris-gris;
Allez de Maroc à Gorée :
Jamais de plus belle denrée,
Jamais peau noire ou peau cuivrée
Ne s'est vendue à si bas prix.

Que le marché commence et que chacun se range :
Qu'on montre pour un noir ce qu'on donne en échange

Voilà des noirs de Bisago;
Choisissez : que chacun propose;
Ceux-ci sont du pays qu'arrose
La riante et riche Formose;
Ceux-là sont nés dans le Congo.

Que le marché commence et que chacun se range;
Qu'on montre pour un noir ce qu'on donne en échange.

C'est un enfant : voyez ses dents;
Il descend de Sierra-Léone.
— Trente gourdes pour sa personne !
A qui voudra cette peau jaune :
Je la garantis pour vingt ans.

Que le marché commence et que chacun se range :
Qu'on montre pour un noir ce qu'on donne en échange.

Elle était reine au fleuve Amour,
Cette jeune et fraîche Mandingue ;
Grâce au titre qui la distingue
C'est un présent pour Saint-Domingue :
Boyer en ornera sa cour.

Que le marché commence et que chacun se range :
Qu'on montre pour un noir ce qu'on donne en échange.

Je les pris hier tout tremblans ;
Qui veut ces prisonniers sauvages?
On les conservait en otages
Pour un festin d'antropophages :
Je les ai gardés pour les blancs.

Que le marché commence et que chacun se range :
Qu'on montre pour un noir ce qu'on donne en échange.

Reviens pour moissonner le sol,
Adieu négrier, reviens en hâte ,

Pour toi j'irais jusqu'à Surate.
Si tu le voulais, vieux pirate,
Je te vendrais le grand Mogol.

Que le marché commence et que chacun se range :
Qu'on montre pour un noir ce qu'on donne en échange.

LE DÉPART.

Chaque matelot me répond
De ma cargaison sans rivale :
Les plus jeunes dans l'entrepont,
Les plus mutins à fond de cale;
Liez les femmes deux à deux,
Par les pieds, par les mains; et comme
On ne peut rien faire des vieux,
Qu'à coups de hache on les assomme.

Levons l'ancre, quittons ces lieux :

Le vent est bon. Partons! Des dangers? pas le moindre.
A l'horizon, là-bas, si vos yeux voyaient poindre
Quelque navire anglais faisant voile sur nous,
Alors par dessus bord..... Vous me comprenez tous;

Car, vous le savez bien, si l'Anglais nous capture
Il nous pend de plein droit au haut de la mâture.

Et les bords s'éloignaient. Le vaisseau dans son cours
Mêlait au bruit des flots des gémissemens sourds;
Dans l'obscur entrepont qu'infecte leur haleine,
Près des noirs enchaînés un bourreau se promène,
Et le mousquet de fer qui heurte le plancher,
Fait taire la douleur qui cherche à s'épancher;
Là sont ceux qui des mers, ignorant les tempêtes,
Au roulis du navire entrechoquent leurs têtes,
Et ceux qui de la mort, hâtant les pas tardifs,
Déchirent leurs genoux de leurs doigts convulsifs.
Là, dans un rale affreux un esclave en délire
Jette sa tête nue aux angles du navire.
Impuissant désespoir! Dans ses ongles ardens
Il tord en vain les fers où s'émoussent ses dents;
Il tombe en rugissant, écrasé par ses chaînes,
Et sur son cou nerveux battent de larges veines.
Douloureux souvenir! Il ne doit plus s'asseoir
Sur la natte de jonc où s'asséyait le soir
Celle qui polissait le fer de sa zagaie,
Et chantait; quand au fleuve, il trempait la pagaie.
Lorsque la nuit descend, qu'au roulis agité,
Un fanal suspendu fait trembler sa clarté,
Et laisse à découvert de distance en distance
La douleur qui s'endort, le désespoir qui pense,

Tandis que dans la cale où se meuvent des chairs,
Comme des feux errans luisent des yeux ouverts,
Sur ce parquet de morts dans cette double trappe,
On n'entend que le bruit du souffle qui s'échappe,
Et ces chants infernaux dont les sons incertains
Dans ce tombeau vivant descendent presque éteints.

LE QUART.

Que chacun se rende à la poupe :
On ira plus tard au hamac,
Versez, versez donc dans la coupe
A chaque vague un coup d'arack :
Soit sous la voile ou sous les rames,
La mer seule peut nous charmer,
Dieu fit la terre pour les femmes,

« A nous la mer ! »

Que ceux qui chérissent la terre,
Vivent et meurent dans leurs lits,
Jamais ne souillent notre verre,
Jamais ! ces gens-là sont maudits.
En perdant la terre de vue,

Ils éprouvent chagrin amer :
Du vaisseau le roulis les tue :

A nous la mer !

Ils sont blancs comme cette écume;
Parlez-moi de nos fronts tannés;
Aucun d'eux ne boit ni ne fume;
Fumer ni boire ! les damnés !
Un cheval les change de rive.
Un cheval ! ... serait-il de fer,
File-t-il dix nœuds sans dérive

A nous la mer !

Quand ils sont morts on les habille
D'une chemise de sapin,
Sur eux on ferme l'écoutille,
On leur dit bonsoir en latin.
L'Océan voilà notre tombe;
Un cercueil pour nous c'est trop cher.
Qu'avons-nous besoin qu'on nous plombe ?

A nous la mer !

LA RENCONTRE.

Navire!

Maudit temps!

..... Il louvoyait dans l'ombre,
C'est un vaisseau d'État! notre fortune sombre!
Amis! Attendrons-nous avec un seul canon
Que l'on nous coule bas, que l'on nous pende?

... Non.
Faites monter les noirs, sur le pont qu'on les traîne,
Coupez le pied, le bras, qui resiste à la chaîne.
Bien!

Trois!

Six!

Hâtez-vous! noyez toujours, noyez!
Il a le vent sur nous, le navire!

Voyez!
On dirait que, jaloux de notre pacotille,
Il veut la partager?

...Bien! foncez l'écoutille!
De babord à tribord partout balayez-les!
S'ils ne vont pas au fond, liez leurs deux boulets:
Est-ce fait?...

Grâce au ciel, aucun d'eux ne surnage:
Nous serons plus heureux notre prochain voyage.

Léon Gozlan.



LA RENCONTRE.

Donc, mon beau cavalier, mettez flamberge au vent!...
On n'est point brave à moins qu'on se batte souvent.

Les Gentilshommes campagnards,
Ancienne comédie.

On était à la fin de novembre 1776 : onze heures du soir sonnaient successivement à toutes les horloges de Paris. Une pluie fine et glaciale, tombant depuis le matin, avait rendu les rues désertes plus tôt que de coutume, et la lueur douteuse des lanternes, rares et mal entretenues, n'éclairait plus que les entreprises des filoux, et la marche timide de quelques patrouilles du guet à pied, la troupe de France la plus malpropre, la plus lâche, et par fois la plus friponne, s'il faut en croire un écrivain de cette époque.

Dans une maison de la rue Louis-le-Grand, près le boulevart, au cinquième étage, et dans une mansarde délabrée, gisait, sur un misérable grabat, une femme âgée et infirme. A genoux, à son chevet, une jeune fille éplorée tâchait de réchauffer dans son sein les mains glacées de la malade. C'était un spectacle de misère et de désolation. Un carreau brisé laissait pénétrer la pluie dans la chambre, et le vent s'engouffrant avec violence dans un long corridor, soufflait à travers les ais mal joints de la porte, et faisait vaciller la flamme rougeâtre d'une lampe qui éclairait ce triste réduit.

Après un long silence, la malade relevant sa tête appesantie : — Écoute, Marie, dit-elle à sa fille, prends ceci, c'est la croix que ton père portait lorsqu'il fut tué à Lawfeld! J'espérais la garder toujours!..... Demain, tu iras la vendre..... Après, nous vendrons mon anneau de mariage..... Puis après..... tout sera fini!.....

— Pourquoi désespérer, ma mère, s'écria Marie? le placet que nous avons présenté ne peut rester sans réponse. Le Roi ne voudra pas que la veuve et la fille d'un brave officier meurent de faim et de misère.....

— Voilà plus d'un an qu'on nous oublie; je n'attends plus rien des hommes.

En parlant ainsi, madame de S*** présenta à sa fille un papier plié, dans lequel était une petite croix de Saint-Louis. Sur le ruban rouge moiré, on pouvait remarquer un trou, une déchirure..... C'était le passage

de la balle qui avait atteint le cœur du brave!.... Mais la vue de cette triste relique avait réveillé de trop douloureux souvenirs; elle pâlit, ferma les yeux, et laissa retomber sa tête sur l'oreiller.

Marie, épouvantée, crut que sa mère allait mourrir. Elle s'enveloppa à la hâte d'une vieille mante, et descendit pour aller chercher un médecin qui demeurait sur le boulevart.

Au même instant, la petite porte de l'élégant pavillon d'Hanôvre s'ouvrit : un homme vêtu d'une redingote couleur muraille sortit furtivement, et regarda autour de lui, comme s'il eût été indécis sur la direction qu'il devait prendre.

Mais dès qu'il eut aperçu dans l'obscurité la robe blanche de Marie, son irrésolution cessa, et il s'élança sur les pas de la jeune fille.

Il paraît qu'il avait une grande habitude de ces sortes de rencontres, et une connaissance intime des personnes qui fréquentaient ce boulevart isolé à une heure aussi indue; car, dédaignant ce ton persuasif et ces formes polies qu'un homme emploie lorsqu'il veut fixer l'attention d'une femme, il entama brusquement la conversation par un geste hardi et énergique, qui fit pousser un cri d'effroi à la pauvre Marie.

Dans son innocence, elle pensa qu'elle ne pouvait avoir affaire qu'à un voleur.

— Monsieur, dit-elle toute tremblante, voilà tout ce

que je possède..... (Elle lui tendait la croix de Saint-Louis); prenez, mais ne me faites pas de mal.....

— Du mal!..... Non, certes, ce n'est pas mon intention, répondit l'inconnu en se rapprochant; rassurez-vous, ma belle enfant, continua-t-il d'une voix un peu cassée, mais douce et agréable, ce n'est pas à votre bourse que j'en veux..... la mienne serait plutôt à votre service, si vous vouliez.....

Cette fois Marie comprit à peu près; et la frayeur lui rendant des forces, elle le repoussa vivement en criant au secours, et avant qu'il eût pú renouveler ses attaques, il survint un tiers dont la présence ranima le courage de la pauvre jeune fille.

C'était le chevalier de Lausac, cadet de province, venu à Paris pour solliciter une lieutenance. Il sortait d'un lansquenet, accompagné de son valet portant un falot.

— Monsieur, protégez-moi, s'écria Marie, en saisissant son bras qu'elle serra fortement.

Il y avait dans cet accent de la pudeur outragée quelque chose de vrai, de pathétique qui décida le chevalier.

— Oui, sans doute, mademoiselle, je vous protégerai..... quel est cet homme? Que vous veut-il?

Cet homme poussa un éclat de rire perçant.

— D'honneur! l'aventure est complète.....

— Mauvais plaisant, vous ne savez pas à qui vous parlez.

— Ni vous, mon cher, à coup sûr, reprit la voix cassée.

— Finissons, passez votre chemin.....

— Et, si je n'en fais rien ?....

— Insolent! je vous ferai voir alors.....

Et le chevalier, outré, s'élançait vers l'inconnu pour le prendre au collet. Celui-ci recula d'un pas.

— Doucement, mon brave, j'ai vu reluire à votre côté la garde d'une épée ; les poings sont de trop ici..... Attendez-moi un instant, dans deux minutes je suis à vous.

Et, traversant le boulevart d'un pas délibéré, il rentra dans le pavillon d'Hanôvre, en répétant entre ses dents : — Charmant, d'honneur, très-plaisant!.....

Marie n'avait pas compris la fin de ce dialogue, et, rassurée par la retraite de l'inconnu, elle remercia son libérateur, et lui expliqua, en peu de mots, pourquoi elle se trouvait seule dans la rue à une pareille heure. Le chevalier fut ému ; il donna ordre à son valet d'accompagner Marie, et de la ramener chez elle; puis, il attendit de pied ferme son adversaire.

Celui-ci ne tarda pas à reparaître ; il tenait une épée encore dans son fourreau. Sans dire un mot, il fit signe au chevalier de le suivre sous un réverbère ; là, après le salut d'usage, il se mit en garde avec grâce et élégance, et les fers se croisèrent.

Le combat ne fut pas long. Après quelques bottes

poussées et parées de part et d'autre, l'inconnu, qui tirait merveilleusement, d'un coup de poignet vigoureux froissa l'épée de son adversaire et la fit sauter à dix pas.

— Recommencerons-nous? cria-t-il au chevalier qui ramassait son épée.

— Comme vous voudrez.

— Ma foi, je crois que nous ferons bien d'en rester là; vous êtes un brave et galant homme, je suis content d'avoir mesuré mon épée avec la vôtre. Votre nom?

— Victor de Lausac, répondit le chevalier, que le ton bref et impératif de l'inconnu maîtrisait singulièrement.

— C'est bien, reprit celui-ci; venez demain me voir. Si vous avez des affaires à Paris, nous en causerons, et je pourrai peut-être vous être utile.

En parlant ainsi, il était arrivé devant le pavillon d'Hanôvre. Il ouvrit la petite porte avec un passe-partout.

— Voici ma demeure. ...

— Mais..... qui demanderai-je?

— Il suffira que vous vous nommiez..... mes gens seront prévenus..... Bonsoir.

Et la porte se referma.

. . . .

Quelques jours après cette aventure, le chevalier de Lausac alla chercher au ministère de la guerre sa nomi-

nation de capitaine au régiment d'Agénois, accordé, lui dit le chef de bureau, aux pressantes sollicitations du maréchal duc de Richelieu.

Impatient de faire part de son bonheur aux dames de la rue Louis-le-Grand, qu'il avait été voir et dont il se trouvait le compatriote, le chevalier courut chez elles. Il les trouva aussi dans la joie. Madame de S*** venait de recevoir la réponse à son placet, et le brevet d'une pension plus considérable que celle à laquelle lui donnait droit le grade de son mari.

Le maréchal de Richelieu avait, à cette époque, plus de quatre-vingts ans *.

A. DE FORGES.

* Quelque fois, le soir, quand le maréchal se trouvait dans l'inaction, il ôtait toutes ses marques distinctives, mettait une redingote commune, sortait à pied par le pavillon du boulevart, et allait rendre visite à ces beautés ambulantes dont la rencontre est si fréquente dans Paris.

Un soir après une de ces promenades nocturnes, son valet de chambre lui vit mettre son épée sous sa redingote, et reprendre le même chemin du boulevart. Comme il était dangereux de le questionner ou de le suivre, on attendit son retour avec inquiétude; probablement il avait eu quelque querelle, mais on ne sut pas comment elle s'était terminée, car il revint tranquillement sans laisser aucun indice de ce qui s'était passé.

LES DEUX HIVERS.

Les bois ont dépouillé leur chevelure verte,
Les fleuves dorment enchaînés,
Et dans la campagne déserte
L'affreux hiver étend ses membres décharnés.

L'essaim des plaisirs mutinés
Vole avec l'hirondelle alerte,
Cherchant des bords plus fortunés,
Et d'un voile de deuil la nature couverte
Survit, comme une veuve, à ses attraits fanés.

L'aube ne voit plus les bergères
Conduisant leurs troupeaux aimés,

Du bruit de leurs chansons légères
Éveiller les échos charmés.

Sous la grotte, aux mousses vermeilles,
Aucun berger, durant le jour,
Trompant l'œil inquiet des vieilles,
Ne va plus les prier d'amour.

Et sur les épaisses fougères
Où leurs grands parens vont s'asseoir,
Au son des flûtes bocagères
Elles ne dansent plus le soir!

Là-bas l'ouragan sombre, au fracas de la grêle,
Roule les toits massifs comme une paille frêle;
On ne voit plus dans le vallon
Que la neige couvrant de manteaux uniformes
Les maigres églantiers et les chênes énormes;
On n'entend plus que l'aquilon
Battant la cime des vieux ormes,
Tandis que, dans le creux d'un if,
Quelque oiseau de malheur lamente un chant plaintif.

Le monde est triste à voir et le soleil recule.
La pâle aurore touche au pâle crépuscule;
A peine un peu de jour... un reste de chaleur...
Pas un nid dans les bois, aux champs pas une fleur;
La terre et l'eau n'ont plus qu'une même surface,

Dure et froide... partout l'œuvre de Dieu s'efface.
L'homme va donc périr!...

— Quel magique univers
Secoue, éblouissant, le linceul des hivers?
Pour un soleil mourant, des milliers de bougies,
Et splendides galas, et dansantes orgies,
Et fleurs de mousseline, et femmes de satin,
De leur nocturne joie insultant le matin;
Et musique de Naple, anglaises tragédies,
Bayadères de l'Inde, avec rage applaudies,
Et grands drames nouveaux, et systèmes changeans,
Pour qui, sans y rien voir, se battent tant de gens?
Et les Diorama, Néorama, que sais-je?
Et le royal Musée où revivent Corège,
Rubens et Titien, Rembrandt et Canova,
Sous des noms, jeune espoir du vieux siècle qui va;
Et romans de l'enfer, céleste poésie,
Double ivresse de punch brûlant et d'ambroisie,
Et le matin, ainsi qu'à Moscou, les traîneaux,
Comme à Gènes, le soir, masques et dominos;
Et, dans les salons, d'or les longues causeries
D'aventures, de guerre et de galanteries;
Tous ces rires, ces pleurs, tous ces chants, tous ces cris,
Ce prisme, ce chaos harmonique... Paris!
Ce temple à mille dieux, ce bazar, cette fête,
Paris... la vie, ainsi que les hommes l'ont faite,

Opposant, fils rivaux du créateur du ciel,
Leur monde fantastique à l'univers réel;
Monde dont le Caprice enfanta la merveille,
Monde qui dans l'hiver et dans les nuits s'éveille,
Monde qui me fascine et l'ame et les regards :
Car la nature est belle, un peu moins que les arts...
Car, mon Ange, c'est là que je vous ai trouvée,
Là, que votre paupière une fois s'est levée,
Que votre aile se ploie, et que je vous attends!...
Oh l'hiver!... et que Dieu garde tous ses printemps!...

Émile Deschamps.



LE FRONT SANGLANT.

Messire Gauthier enfonçait ses éperons dans les flancs ensanglantés de son cheval, et il lui criait : « Plus vite ! plus vite encore, mon bon coursier, plus vite ! »

Et pourtant son cheval courait plus vite que le vent ; la sueur ruisselait sur son poitrail, et une blanche écume enveloppait son mords.

Ah ! c'est que, pour messire Gauthier, il y allait de la vie ou du trépas : c'est qu'il emportait, en croupe de son cheval, la belle Blanche d'Havrincourt, Blanche dont les mains défaillantes conservaient à peine assez de force pour s'attacher à l'armure de son amant.

Et puis au loin s'oyaient des voix menaçantes, des pas de chevaux, des bruits de lances, et par-dessus tout les clameurs du sire d'Havrincourt : « Arrêtez-
« les !.. morts ou vifs, n'importe ! mieux vaut pour elle
« suaire que déshonneur... »

A l'aide, Dieu et les saints !... Qu'ils soient loués !

voici le château de messire Gauthier, voici la forteresse de Quiévy. Bien! ah! fort bien, hommes d'armes qui abaissez le pont-levis; bien aussi, vous autres qui, la lance en arrêt, vous tenez prêts à vous ruer sur le comte d'Havrincourt et sur les siens! Camarades, merci. Elle est à moi à présent. Maintenaut, rentrez tous; levez le pont; baissez la herse. Aux remparts! flèches à l'arbalète! chargez de pierres les machicoulis. Faites-lui bonne réception à ce vaniteux sire qui trouve que le sang des d'Havrincourt se mésallierait en se mêlant au sang des Quiévy.

Blanche! ma chère Blanche, revenez à vous à cette heure; voyez, c'est votre ami, c'est votre Albéric qui vous étreint en ses bras. Rien à présent ne saurait nous séparer. Monsieur mon chapelain va nous marier en face de Dieu, et ainsi qu'il convient à de bons et loyaux amans, vrais chrétiens du giron de la sainte église catholique, apostolique et romaine.

Blanche, pâle, défaillante, et sans dire un mot, se laisse faire comme en un mauvais songe, n'osant croire que c'est bien la vérité, ce qui se passe. Bonté de Dieu! fuir avec son amant aux yeux d'un chacun, en présence de son père! et ne pas revenir quand le vieillard irrité criait: « Fille dénaturée, tu es maudite, entends-tu « bien, maudite, maudite! » Oh! oui, n'est-ce pas, c'est un rêve?

Cette église sombre, ces cierges à pâle lueur, ce prêtre

qui demande : « Femme, prenez-vous Albéric de Quiévy « pour époux? » cet anneau qu'on lui passe au doigt, dites, dites, tout cela est un rêve ; un rêve qui va finir, car elle ne peut en supporter plus long-temps les horribles angoisses.

Quel tumulte se fait entendre? des flèches sifflent dans les airs!.. on crie : « Ils sont vaincus!.. ils fuient... « bien frappé, la fronde!.. il a la tête brisée... il tombe... « il meurt... » Qui? parlez! dites, qui? Le pont-levis se baisse ; des hommes d'armes sortent et reviennent ; ils portent un cadavre! ah!.. c'est son père! son père!

Mon père!.. laissez-moi! il n'a pas rendu l'ame. Ses mains sont tièdes encore... il va ouvrir les yeux... Cette plaie béante n'est point mortelle ; il ouvrira les yeux pour regarder sa fille ; il lui dira : « Je te pardonne, je « ne te maudis plus. »

Non! mort...

Sainte-Vierge, ne prendrez-vous point en pitié une pauvre femme? Que voulez-vous qu'elle devienne, maudite par son père? Par son père, oui ; parce qu'elle lui a désobéi, Sainte-Vierge, à mon aide! Allons, ne soyez pas inflexible ; si vous saviez combien je souffre, ah! vous m'exauceriez.

Oh! ne m'entraînez pas de la sorte! Laissez-moi près de lui. Laissez-moi. Je suis votre châtelaine, après tout. Je veux qu'on m'obéisse. Laissez-moi près de mon père! ah!....

Elle tomba sans connaissance.

Quand elle revint à elle, c'était dans la chambre nuptiale qu'elle se trouvait; son époux, le jeune et beau sire de Quiévy, l'enlaçait de ses bras et baisait ses lèvres pâles, brisées et comme engourdies par la douleur; elle se laissa aller machinalement aux caresses d'Albéric, et ce fut seulement au point du jour qu'elle sortit de cette molle stupeur.

Alors, aussi, elle put pleurer.

Neuf mois après, il y avait un grand trouble dans le château de Quiévy. Il y aurait du trouble à moins que cela. Messire Albéric venait de trépasser subitement, et cette affreuse nouvelle faisait mettre au monde, à madame Blanche, en gésine, un enfant. Justice du ciel! dont le front était ensanglanté.

Les matrones, surprises, voulurent laver ce sang; mais il était ineffaçable et figurait d'une façon horrible à voir la plaie dont le comte d'Havrincourt était trépassé.

Priez Dieu pour son ame. Priez Dieu aussi pour l'ame du sieur de Quiévy, et pour la pauvre femme; car on dit qu'elle est folle, et qu'elle passe tout le jour à laver le front sanglant de son fils, ce front dont rien ne saurait effacer la tache.

Henry Berthoud.

Laisse-moi t'aimer.

QUAND tu souris en homme à ces tendres orages
Qui troublent dans l'amour de plus faibles courages,
Que j'aime, de ta voix démentant la gaîté,
Ce nuage qui passe à ton front attristé!

Après que je t'ai dit ma plainte tout entière,
Calmée à ton silence éloquent et rêveur,
Quand je sens tes doux yeux brûler sur ma paupière,
Dis! N'est-ce pas ton cœur qui regarde mon cœur!

Il m'éblouit de joie! il endort mes alarmes:
Sais-tu de quel espoir il relève mon sort?
J'y vois toute une vie, et je la vois sans larmes;
Et je n'ai plus peur de la mort!

Toi, qui m'as seul aimée, écoute : si tu changes,
Je te pardonnerai sans t'imiter jamais;
Car, de cet amour vrai dont s'adorent les anges,
Je sens que je t'aimais!

Et sans ton cœur, mon cœur comme un poids inutile,
Tel qu'en ce froid cadran palpite un plomb mobile,
De la nuit à l'aurore, et de l'aurore au soir,
Battra jusqu'au tombeau sans joie et sans espoir!
Et, j'en demande à Dieu pardon plus qu'à toi-même,
Je ne veux pas revivre où l'on dit que l'on aime,
Si tu dois y venir pour une autre que moi,
Et si Dieu m'y destine un autre ange que toi!

Le néant me plaît mieux; son horreur me soulage;
Te voir, ou ne rien voir! hors toi, ne rien sentir;
De toi, dont sur mes sens il imprima l'image,
Dieu me doit d'être aimée ou de m'anéantir.

Tu n'y peux rien changer. Ma vie est ton partage.
Jamais je ne t'ai vu sans t'aimer davantage;
Et jamais, plus rêveuse en te quittant le soir,
Sans pâlir dans l'effroi de ne te plus revoir!

C'est que Dieu pour nos jours n'alluma point deux flammes
C'est qu'un même baiser fit éclore deux ames;
Que partout où je passe en appelant ta main,
Le doux poids de tes pieds a creusé mon chemin.

Enfin, que ma pensée orageuse ou calmée,
Se dévoile riante ou s'enferme alarmée,
Comme on voit la cigale au front tremblant des blés,
Craintive, au moindre bruit tarir ses chants troublés,
Toujours teinte de ton image
C'est l'eau qui tremble et joue en mirant ton amour;
Et si pour d'autres yeux, tes yeux ont un hommage,
C'est l'eau, l'eau sans reflets qu'abandonne le jour!

Toi! me hais-tu? Dis vrai? t'ai-je offensé, mon ame?
Dis? quelque mot amer dans un pli de ton cœur,
Parle-t-il contre moi ta sœur, ta faible femme?
Oh! parle! as-tu jamais compris une autre sœur?

Non... J'ai froid d'y penser, tendresse inexprimable!
Ignores-en toujours les effrois douloureux :
Ne prends de mon amour que ce qu'il a d'aimable,
Et ne garde du tien que ce qui rend heureux!

Mais laisse-moi t'aimer! Laisse-moi vivre encore!
Laisse ton nom sur moi, comme un rayon d'espoir;
Mais dans le mot demain, laisse-moi t'entrevoir,
Et si j'ai d'autres jours, viens me les faire éclore.

MARCELINE VALMORE.



OBERWESEL ET SES ENVIRONS.

Parti de Mayence pour me rendre à Saint-Goar, j'avais visité le Rhingau avec ses belles montagnes bleues, sa riche ceinture de vignes, et les flots d'argent qui serpentent à ses pieds.

J'avais vu Schierstein, le verger du duché de Nassau; Walluf, où les anciens Francs creusèrent des fossés, élevèrent des remparts que le temps a nivelés, et dont la trace s'est perdue sous les lignes capricieuses des jardins de plaisance.

Après avoir salué Ellfeld aux tours gothiques, qui s'élancent légères vers le ciel et dominent les toits des cabanes de pêcheurs bâties aux bords du rivage, j'allai voir Kidrich, en ruines depuis le xiie siècle; Rauenthal,



le meilleur vignoble du Rhingau, solitude chère aux moines du temps passé, qui d'abord y avaient construit un ermitage, puis un couvent, puis un bourg; et les bons pères de pieux cénobites étaient devenus de riches vignerons.

Si le dernier burggrave d'Hattenheim, me disais-je en visitant ce délicieux village, pouvait secouer la poussière qui couvre ses os, s'il reprenait, pour un jour seulement, sa dépouille humaine, il chercherait vainement où fut jadis le berceau paternel; le Burg a changé de forme, et de riches maisons de campagne sont semées là où se dressaient les sombres tours du château féodal. Mais, après cinq siècles, le vieux burggrave se reconnaîtrait bientôt dans Hattenheim, car il y retrouverait encore la religieuse hospitalité de son temps, et le fameux vin de Markebrun dont les ceps croissent sur la montagne d'ardoise, et qu'il versait jadis à ses hôtes dans sa grande coupe en argent ciselé.

J'avais trouvé Weinzel, le cellier des Romains; le Johannisberg, qu'on pourrait nommer la Cave du prince de Metternich, et sur laquelle François II lève une dîme pour sa table impériale. A Gessenheim, je m'étais arrêté devant le tombeau de l'électeur Jean-Philippe de Shœnborn, qui fut le protecteur et l'ami de Leibnitz. Il aurait une longue route à parcourir, en France, le voyageur dont les stations ne seraient marquées que devant la sépulture des princes qui ont aimé les sciences: en Alle-

magne il lui faudrait faire une pause auprès de toutes les tombes royales.

Je ne fis que passer à Rudesheim, et cependant j'eus le temps d'entendre prononcer le nom du vieil archevêque Siegfried, qui vivait il n'y a pas moins de huit siècles. On conserve dans le pays un grand respect pour sa mémoire : ce fut lui qui permit à ses vassaux de cultiver la vigne. On lui tient compte de sa tolérance comme d'un miracle; aussi ne parle-t-on de l'archevêque du XIe siècle qu'avec amour; son nom est mêlé à tous les refrains des vendangeurs : c'est comme un écho du premier cri de reconnaissance qui s'est perpétué d'âge en âge jusqu'à la génération nouvelle.

A Rudesheim, je descendis vers le rivage, et pris l'une de ces mille nacelles voyageuses qui se croisent, sur le Rhin, avec les longues samoureuses à deux mâts d'Amsterdam, les lourds traubers de la Sarre, les nachens à rames du Necker, et les yachts légers qui portent d'une ville à l'autre les grands seigneurs riverains et leurs riches équipages.

L'embarcation se composait déjà de deux officiers de la police autrichienne, de la femme d'un pêcheur, de son jeune enfant, et d'un voyageur étranger, quand le bâtelier poussa l'arrière de sa nacelle vers la grève pour me recevoir à son bord. Je ne fus pas mécontent de cette rencontre. On parlait de dévastations et de brigandages aux alentours; un piéton solitaire pouvait avoir quelques

craintes : les miennes cessèrent aussitôt. Les deux officiers jouaient au tarot sur leurs genoux ; l'enfant, que sa mère retenait par la robe, se penchait sur le flanc de la barque pour saisir au passage les herbes marines qui descendaient avec le courant vers la mer du nord ; quant au voyageur étranger, enveloppé dans un grand manteau brun, et à demi couché sur le banc, il fumait sa cigarette espagnole, regardant avec indifférence le tableau, toujours varié mais toujours admirable, qui se déroulait devant nos yeux à mesure que la barque traçait son sillage.

La femme du pêcheur dit au batelier : « Ne chantez-vous plus, père Selters, depuis que vous êtes maître de barque? Quand vous travailliez pour le compte du patron, on vous entendait toujours des deux rives : à présent vous êtes muet comme le saumon que nous pêchons à Engehœll. » Pour toute réponse, le père Selters se mit à entonner de sa voix tremblante sa vieille complainte, itinéraire chantant des bateliers du Rhingau :

I.

« Adieu, Bingen au vin d'écarlate, adieu le castel de Drusus ; je vais chercher ma fiancée qui m'attend à Bendorf, la ville des forgerons. Joli pays des rives, que je vous admire encore ; car, au retour, je ne verrai plus que Marie. Voilà le castel où l'empereur Henri présenta ses mains aux fers d'un geôlier ; voilà le couvent où sainte

Hildegarde rendit son ame à Dieu : empereur prisonnier, sainte ravie au ciel, protégez de là-haut celui qui s'enchaîne ; veillez sur celle qui mérite une place parmi les anges.

II.

« Salut, Assmannhausen, salut, pauvre village. Ta terre fertile pour les habitans des palais et des monastères, refuse ses dons à ceux qui naissent dans tes tristes cabanes. L'empereur Trajan choisit ton séjour pour y bâtir un palais ; aujourd'hui le voyageur n'y trouverait pas une auberge. Travaillez pour les seigneurs et les moines, pâles enfans d'Assmannhausen, moi, je ne travaillerai que pour Marie : pourquoi votre tâche est-elle donc si pénible, quand la mienne est si douce ?

III.

« Fends les flots, batelier ; que tes rames déchirent l'eau du fleuve ! passe vite près de Vautsberg, de Sanech et de Rheinstein : c'est-là que les brigands du Rhin guettaient jadis le voyageur au passage. J'avertirai ma fiancée du danger pour que la peur la rapproche de moi, et, tout bas, je rirai de ses craintes, car voilà six siècles que la grande épée de Rodolphe Ier a rasé le repaire des bandits, et que les grands arbres de la forêt de Sauwald ne servent plus d'ombrage qu'aux mystères de l'amour.

IV.

« Laisse maintenant filer librement ta nacelle, que le fleuve la balance sur ses flots mourans; te voilà devant Lorchausen, arrête ici tes regards, vois la roche escarpée que Gilgius osa gravir à cheval, pour mériter la main de son Hélène. La foule couvrait l'autre rive, Gilgius entendait ses cris d'effroi et continuait sa route périlleuse : Hélène l'attendait au sommet.

V.

« Bonjour à toi, Bacharach-le-Vieux, ton vin est le meilleur, car il donne la liberté. Wenceslas, un jour d'ivresse, la vendit aux bourgeois de Nuremberg, pour quatre foudres de ton cru, et le pape Pie II, t'accorda l'indulgence pleinière pour une tonne. Mais si tu laisses tomber en ruines ta vieille chapelle de Saint-Werner, prends bien garde aux douze tours qui te défendent. La liberté de Nuremberg tient à ta récolte, et la récolte pourrait te manquer un jour.

VI.

« Voilà l'écueil; batelier, entends-tu gronder le Rhin qui se brise en bouillonnant contre les rochers? Dirige

adroitement ta nacelle, l'eau jaillit en poussière autour de toi, les tourbillons se couvrent d'écume, les courans se rencontrent, ils vont t'engloutir, un hardi coup de rame peut seul te sauver. Bien! tu as franchi l'écueil, et le fleuve a repris son cours.

VII.

« Donne, en passant, un souvenir aux prisonniers qui languissent peut-être encore aujourd'hui sous les voûtes obscures du château de Pfalz-OEdresse; donne un regard à Kauf avant de la voir se perdre, avec les autres villes, dans les brumes de l'horizon; batelier, c'est là que finit la joyeuse patrie, tu viens de dépasser les limites du Rhingau.

VIII.

« Vois-tu d'ici la montagne du Schomberg, dont les sept pointes déchirent les nuages qui passent au-dessus d'elles? Là, était jadis un vieux château où sept jeunes sœurs attiraient, par leur beauté, tous les chevaliers de l'empire germain; on mourait d'amour pour elles, et les sœurs, insensibles aux tourmens qu'elles causaient, repoussaient les hommages des princes et des rois. Un jour, le château s'engloutit, les sœurs disparurent avec lui, et sept pics de granit sortirent du sommet de la montagne

que l'on appelle encore aujourd'hui le *Rocher des Sept-Vierges*.

IX.

« Le son des cloches se mêle aux gais refrains, aux coups précipités des marteaux : c'est Oberwesel qui fait entendre au loin ses mille bruits. Nous voilà devant la ville industrieuse où reposent les restes des vieux Romains, où le sang des soldats d'Alexandre Sévère coule encore sans mélange dans les veines d'un peuple d'artisans. Ah ! si je ne devais pas presser mon voyage, j'aimerais Oberwesel, à fixer ma barque dans ton port hospitalier que protége la grande tour du Fanal. A parcourir tes rues animées, à visiter ton église, imposante, et ta modeste chapelle de Saint-Werner, élevée sur la place même où ce pieux enfant aima mieux mourir que de renoncer son Dieu. »

Le vieux batelier allait commencer le dixième couplet de son interminable complainte, quand il fut pris à la gorge par une toux violente : « Assez, assez » lui dirent tous les passagers. Il se tut, et continua à ramer en silence, quand l'accès fut passé.

Les officiers de police ne jouaient plus, ils parlaient entre eux. L'homme au manteau brun écoutait en souriant leur conversation.

— Pardon, monsieur, dis-je à l'un des officiers qui venait de prononcer le nom de Volfrag, n'est-ce pas de ce fameux bandit que vous vous entretenez en ce moment?

— Oui, monsieur, nous venons de Mayence pour le prendre; on prétend qu'il rôde dans les environs. Hier encore, nous avons entendu un son de cor, qui nous est bien connu; car vous le savez, sans doute, c'est en donnant du cor qu'il rassemble sa troupe ou la prévient que les poursuites de la police ont été infructueuses. Malgré toute notre activité, il ne nous a pas été possible de mettre la main sur lui; mais, s'il est adroit, nous le sommes aussi; que nous nous trouvions une bonne fois en présence et il ne nous échappera pas.

— Mon cigare vient de s'éteindre, dit le passager en manteau, si monsieur l'officier veut me le permettre, je l'allumerai à sa pipe?

L'étranger se plaça vis-à-vis de l'officier qui venait de parler, et tous deux aspirèrent, pendant une minute, la fumée du tabac qu'ils se renvoyèrent, enfin, tout d'une bouffée.

— Merci, dit l'étranger.

— Ça n'en vaut pas la peine, répondit l'officier.

Nous étions arrivés devant le fameux rocher d'ardoise du Lurley, dont la pointe s'avance comme un bras de géant sur le fleuve.

— Arrêtez-vous ici, batelier, dit la femme du pêcheur

en montrant l'autre bord, voilà ma route. — C'est aussi mon chemin, ajouta l'étranger.

La mère, l'enfant et l'homme au manteau brun disparurent bientôt à nos yeux.

— C'est grand dommage pour vous, me dit le batelier, quand il se fut remis en route, qu'il n'y ait pas aujourd'hui quelque chasseur vis-à-vis du Lurley, vous pourriez entendre d'ici l'écho du rocher, qui répète jusqu'à quinze fois le coup de fusil que l'on tire de l'autre côté du rivage.

Il achevait à peine de parler, qu'un son de cor, parti de la rive gauche, traversa l'air, alla réveiller l'écho, le cri du cor rebondit quinze fois dans les rochers.

Les deux officiers pâlirent : — Maladroit! dit l'un d'eux, c'est lui qui était si près de nous, et il nous échappe encore.

— Qui donc? demandai-je en frémissant.

— Volfrag le bandit, répondit l'écho, et l'écho répéta quinze fois... le bandit!....

A. Michel Masson.



Saint-François d'Assise.

RÉCIT ITALIEN.

Déja minuit sonnait, et la lune voilée
Envoyait un jour terne à la terre brûlée,
L'herbe était sans fraîcheur, même à l'ombre des bois
Les torrens tarissaient et n'avaient plus de voix,
L'oreille n'entendait que des notes égales :
C'était le chant aigu des ardentes cigales,
Et ces bruits de l'été qui vibrent dans les airs
Sous un ciel sillonné d'inutiles éclairs !

A l'abri d'un laurier dont la tête poudreuse
Soutient la vigne paresseuse
Qui forme un toit mouvant au rustique balcon
Où l'on dort en plein air dans l'aride saison,
Près de son fils, veillait la pauvre Clémentine,

L'enfant souffrait ! Les bras croisés sur sa poitrine,
Il respirait à peine et priait son patron,
Saint-François qu'Assise révère,
Le puissant protecteur de leur humble maison
De lui rendre la vie et le calme à sa mère ! !...
Pour le nourrir dans leur misère,
Elle travaille tout le jour,
Et la nuit elle pleure ! !... Ah ! sa peine est amère ! ! !
Elle n'avait qu'un fils, le fils de son amour,
Vivante image de son père,
De l'époux qu'elle pleure, et ce fils va mourir !
Le médecin l'a dit : il ne peut le guérir ! ! !...
Il ne reviendra plus ! ! ! cette dernière épreuve
Brise son cœur de mère ! il était plein de foi,
Du ciel il respectait la loi ;...
Mais perdre encor son fils, c'est être deux fois veuve ! ! !

François était si beau !... si fier, si doux !... ses yeux
Montraient un esprit ferme autant qu'ingénieux :
L'esprit italien ; celui de la nature ;
Non l'esprit que leur prête une fausse culture,
Sous des rois qui sont toujours vieux ! ! !..
Il était le premier des enfans de son âge.
L'orgueil du sang Romain brillait sur son visage ;
La ligne de son front rappelait la beauté
Que la Grèce prêtait à la divinité,
Et du dieu Mars enfant, il retraçait l'image.

Il a quinze ans à peine, et sa fronde atteignait
Le but à deux cent pas, et son dard n'épargnait
Ni l'oiseau Voyageur, courier d'un autre monde,
Ni la loutre au poil doux, rusé brigand de l'onde,
Qui suit sa proie et fuit sous la vague profonde,
Auprès du bord blotie y reste un jour entier
A guetter au soleil la truite vagabonde,
De pêcheur, de chasseur, fait le double métier,
    Et par son instinct meurtrier
Désole impunément le gardien du vivier !...
François avec orgueil en porta la dépouille;
Mais ses flèches déjà sont en proie à la rouille,
Et le fusil promis par le garde voisin
Ne sera pas pour lui, qui va mourir demain !

Une froide sueur mouille son front livide,
Et son souffle pressé brûle sa bouche aride !...
L'œil sec, sa mère suit chaque pas de la mort,
Qui vient pour se graver sur ce jeune visage !
La bouche se contracte ou s'ouvre avec effort,
A l'air la gorge à peine offre un bruyant passage,
La joue est pâle, creuse, et la main veut saisir
Quelqu'invisible objet qui trompe son désir,
Et le pouls se déplace, et l'œil sous un nuage
S'éteint !... c'est l'agonie ! !.. Il lutte avec courage; ...
    Sa jeunesse embellit la mort !...
Clémentine à genoux attend l'arrêt du sort !

Dieu seul sait quelle est sa prière,
Le Dieu des mères de douleur!!!..

La lampe qui s'éteint, refuse sa lumière
A cette scène de terreur!...
La mèche fume; une ame à son heure dernière
S'échappe ainsi du corps qui retombe en poussière.
Les deux infortunés ne sont plus éclairés
Que par les cierges de la niche,
Où de leur saint patron les traits sont encadrés.
Dans ce pays, le pauvre aussi bien que le riche
A sous son toit pieux ses protecteurs sacrés!
Saint-François fut toujours celui de Clémentine.
Assise la vit naître; elle a pris dans ce lieu
Pour le saint fondateur d'une humble discipline,
Une dévotion qui la rend chère à Dieu!!...

L'enfant l'appelle et dit: « Ne pleure pas, espère!
« Je me sens mieux! »... Ce mieux fait frisonner sa mère:
Il annonce la fin!... « Je puis encor guérir
« Le crois-tu? » dit l'enfant. — « Mon fils, il faut mourir,
« Le médecin l'a dit! et cette nuit le prêtre
« Doit apporter le corps de votre divin maître! »
Par cet effort chrétien son grand cœur est brisé,
La foi ne soutient plus son courage épuisé
Et sur le lit de ses pleurs arrosé
Elle tombe sans voix... mais l'enfant en silence
Croit s'emparer du ciel où son espoir s'élance.

Il veut mourir en saint, il ne sent plus ses maux
Et ce jeune soldat combat comme un héros !
Le jour perce la nuit profonde,

La lune ensanglantée a disparu dans l'onde,
Aucun souffle, aucun bruit ne sort de la forêt,
Et la nature semble écouter un secret.
L'orient est coupé d'un bandeau de nuages
Qui sur les mers du ciel dessinent des rivages,
Et l'ombre descendant de la cime des monts,
Lentement se replie en des ravins profonds !
La mer est argentée et sur sa nappe blanche
Pas un flot ne s'élève et pas un mât ne penche !
Tout à coup François dit : « Ma mère, que vois-tu ? »
Clémentine sur lui, lève un œil abattu :
Pâle de désespoir, à peine elle respire,
« Je ne vois rien » dit-elle — et lui : « Tu ne vois pas
« Près de mon lit, l'ermite ? il se penche... en ses bras
« Il porte un crucifix, et semble me sourire. »
Clémentine répond : « Dieu voulait m'éprouver
« Il prend pitié de ma faiblesse ;
« Saint-François te visite, et c'est pour te sauver !
« La mort s'est repentie en voyant ta jeunesse,
« Saint-François te visite, et tu vas te lever ! »

Et l'enfant est guéri !... mes yeux sur la montagne
L'ont vu bondir comme un chamois,
Ses pas hardis semblaient conquérir la campagne ;

Et les échos lointains répondaient à sa voix ! ...
Sa mère m'a conté ce trait de saint-François !...
De son simple récit, je n'osais pas sourire ;
Je pleurais et priais tout bas :
Je vous l'ai répété, mais vous ne pleurez pas ;
Et vous dites : l'enfant avait eu le délire ! ! !.

Le marquis de Custine.



ALBERT-LE-GRAND.

FRAGMENT D'UN PARCHEMIN DÉROBÉ AUX ARCHIVES DES FRANCISCAINS A RATISBONNE.

. . . . à coups redoublés à la porte. . . . . jeunes gens furent introduits après bien des . . . jusque dans le laboratoire où le sorcier, courbé sur de grands livres, promenait, d'un tome à un autre, son long nez surchargé de lunettes, en rassemblant à grande peine des phrases cabalistiques qu'il transcrivait sur une peau d'âne bien polie. Albert allait courir à son oncle pour l'embrasser; mais le vieillard lui fit si-

gne de la main de se taire, et continua ses savantes recherches pendant près d'une heure dans un silence parfait, ce qui permit aux jeunes gens d'admirer la grande quantité de fioles, de livres, d'animaux empaillés ou vivans, renfermés dans le cabinet, ainsi que la structure singulière du vieillard. Celui-ci se leva enfin et s'approcha des enfans.

— Qui es-tu, dit-il à Albertus d'un ton bref et sec?

— Je suis le fils de votre frère Mathias.

— Cela se peut; tu as la face large et stupide de ton père. Et celui-là, qui est-il?

— Il se nomme Paschal. Nous venons pour étudier les sciences et devenir savans par vos leçons.

— Vous voulez étudier les sciences, dit le vieillard en ricanant? eh bien, mes amis, je veux bien vous prendre pour aides et pour élèves; mais la pâte que je manie ici est quelquefois un peu chaude : si elle vous brûle les doigts, ce ne sera pas ma faute. Je n'ai pas besoin de vos services à cette heure : je vais vous conduire à votre appartement.

Le petit vieillard prit une lampe et traversa une longue suite d'escaliers et de corridors; il ouvrit la porte d'une chambre étroite.

— Mes amis, dit-il aux enfans; voici plus de paille qu'il n'en faut pour dormir, et plus de place que vous n'en pouvez occuper en vous étendant par terre.

Et il enferma les deux garçons en ayant soin de reti-

rer la clef de la serrure. A peine le jour avait-il pénétré jusqu'à cette chambre par une lucarne, que l'alchimiste se présenta devant ses apprentis. Après les avoir long-temps questionnés, il remit à chacun d'eux un livre prodigieusement gros, en leur commandant d'en étudier le contenu.

Le soir, le vieux sorcier interrogea les deux enfans sur le travail de la journée.

Albertus n'avait pu rien apprendre. Les choses les plus simples lui semblaient d'une grande complication. Il laissait son attention se distraire. A peine avait-il lu quelques pages, qu'il songeait au toit paternel et aux enfans de Lawigen. Il taillait, de son couteau, le bois de la table, ou dessinait sur les marges du livre. Paschal, au contraire, avait étudié avec fruit ; mais, quand le sorcier essaya, devant ses élèves, quelques opérations d'alchimie, Albertus l'aida avec adresse et intelligence. Il semblait que les métaux et les élémens obéissaient à l'enfant. Dès qu'il mettait ses mains aux œuvres cabalistiques, les fourneaux redoublaient d'activité, les matières que le feu devait mélanger ou dissoudre bouillonnaient avec docilité ; les flammes devenaient plus rouges et plus ardentes ; les machines tournaient d'elles-mêmes ; les essais les plus harsardés donnaient des résultats satisfaisans par les soins d'Albertus, tandis que son ami ne pouvait tenter l'opération la plus simple sans causer quelque fâcheux accident. Pas-

chal avait autant de répugnance pour les œuvres de sorcellerie, qu'il avait d'amour et d'aptitude pour les sciences. Il devint, en quelques mois, presqu'aussi savant que le vieux sorcier; mais il ne pouvait tirer aucun profit de ses connaissances, tandis qu'Albertus savait mettre à exécution le petit nombre d'opérations qu'il avait vu faire.

Paschal devenait maigre; ses yeux se creusaient; il tombait dans une mélancolie profonde. Les scènes infernales auxquelles il était forcé d'assister tous les jours, faisaient sur son esprit une impression terrible qui détruisait sa santé. La nuit, des rêves effrayans lui rappelaient les terreurs de la journée. Il répétait, dans le délire de la fièvre, les formules bizarres du sorcier. Il ne mangeait plus qu'avec répugnance; quand il entrait dans le laboratoire, il tombait dans un état spasmodique.

Albertus, au contraire, sentait chaque jour plus de facilité à comprendre. Son esprit apathique ne recevait qu'une faible impression des scènes effrayantes dont il se trouvait témoin. Les propositions savantes qu'il n'avait pu saisir en les rencontrant dans un livre, se gravaient dans sa mémoire quand il en voyait les résultats matériels. Sa santé ne souffrait aucunement d'une vie qui tenait son esprit en activité. Il disait quelquefois :

— La vue seule du démon pourra donner l'essor à mon génie.

Un samedi, vers minuit, le magicien entra dans la chambre où dormaient ses élèves, et leur ordonna de le suivre à son laboratoire. Les jeunes gens, à moitié endormis, s'assirent sur deux escabeaux que leur désigna le sorcier. Quand ils furent complétement éveillés, ils s'aperçurent avec surprise qu'ils étaient entourés d'une figure de feu tracée sur le plancher, et que les deux siéges qu'ils occupaient se trouvaient placés sur les deux foyers d'une ellypse. Au-dehors de cette figure magique, était le vieux magicien qui lisait à haute voix des formules diaboliques, en coupant avec des ciseaux les crins qu'il avait tirés de la queue d'un jeune poulain noir. Le sorcier jetait, de temps à autre, une poignée de ces crins ainsi hachés, au visage d'Albertus, d'où ils volaient à celui de Paschal, après avoir frappé à l'intérieur de l'ellypse. Cette désagréable cérémonie dura quelques minutes. Les deux jeunes gens n'osaient remuer sur leurs siéges, de peur de causer quelqu'accident. L'alchimiste continua ses discours magiques en jetant au feu une grande quantité de matières combustibles, ce qui fit bouillir les fourneaux avec un bruit assourdissant. Bientôt ce bruit devint semblable à un mélange de voix confuses et discordantes. Les sons furent ensuite plus distincts; ils se rapprochèrent tous du medium, et ce fut alors une voix aigre et fortement accentuée qui répondit aux interpellations du sorcier, dans une langue que les

deux élèves ne purent comprendre. Pendant ce court et effrayant dialogue, au milieu de mots inconnus, les noms de Paschal et d'Albertus furent souvent répétés par la voix du dehors et par celle du sorcier. Une vapeur étouffante s'éleva dans le laboratoire ; les perroquets battaient des ailes avec joie et poussaient des cris aigus; les singes bondissaient par la chambre; les vases s'ouvraient d'eux-mêmes et versaient sur le plancher des liqueurs de différentes couleurs; toutes les inscriptions des livres renfermés dans des cases régulières, parurent en caractères de feu. Des milliers de rats et d'autres animaux immondes dévoraient avidement de longs parchemins sur lesquels les compas traçaient d'eux-mêmes des cercles et des figures magiques.

Le magicien poussa enfin un éclat de rire en se jetant précipitamment sur son fauteuil. Il commanda à ses élèves de se tenir fermes sur leurs montures. Les deux jeunes gens sentirent en effet leurs escabeaux s'animer; ils reconnurent qu'ils étaient assis sur des animaux semblables à des griffons. Le sorcier s'élança le premier au milieu d'un nuage de fumée noire, les deux élèves furent emportés à sa suite : tous trois disparurent par la cheminée avec une incroyable vitesse.

Ils étaient transis jusqu'à la moelle de leurs os. La lune brillait au midi, ses rayons se jouaient dans les vapeurs légères de l'automne. Des forêts, des lacs et

des valées se succédaient. Leurs vêtemens s'élevaient au-dessus d'eux par la violence du vent. Tout était endormi dans les villes et les campagnes. De loin en loin, un homme, qui cheminait lentement sur une route, voyait trois ombres passer rapidement sur la terre, et avant qu'il eût levé les yeux, les trois corps qui avaient causé ces ombres étaient trop éloignés pour qu'il pût les distinguer. Des oiseaux de nuit qui planaient à une hauteur immense, poussèrent des cris d'effroi et vinrent s'abattre sur les clochers, quand ils virent voler au-dessus d'eux. L'œil perçant d'un loup-cervier put seul les suivre pendant un instant du sommet d'un rocher escarpé. Il les vit se perdre dans de petits nuages blancs, et reparaître de l'autre côté; il leva son museau en l'air, et poussa un glapissement lamentable en déchirant l'herbe de ses pieds, puis il s'enfonça dans les broussailles. — Le givre de novembre avait roidi leurs vêtemens et cristallisé leurs cheveux hérissés par la frayeur. Un point lumineux leur apparut dans l'horizon, c'était un feu d'une grandeur prodigieuse, allumé au sommet d'une montagne inaccessible aux pieds des hommes. Leurs montures vinrent descendre devant ce foyer alimenté par les esprits. La glace qui les couvrait fut changée en eau et ruissela. La chaleur du feu fit sortir de leurs vêtemens une fumée légère dans laquelle des figures transparentes vinrent se jouer, ce qui leur causa une ivresse fatigante. Une clameur de mille

voix les éveilla ; ils tournèrent la tête et virent assis au milieu des démons. . . . .
Le sabbat était commencé —

Les deux apprentis étaient assis. . . . .
coin du laboratoire où. . . . .
Paschal croisait ses . . . .
œil égaré. . . . .

Les rats du couvent ayant mangé le précieux parchemin, le traducteur ne peut donner la suite de l'histoire des deux élèves ; mais il y a tout lieu de croire que Paschal devint fou , et chacun sait quelle fut la vie du savant Albertus Grotus.

Paul de Musset.



LE BAL.

Heureux temps où j'aimais la danse pour la danse ;
Où, la veille d'un bal, durant la nuit, mes yeux
Voyaient demi-fermés se former en cadence
Mille groupes joyeux !

Où mon réveil était un bonheur, un délire,
Où la première alors j'étais toujours debout,
Où mon cœur battait d'aise, où par un long sourire
Je répondais à tout !

Où sans savoir encor, si j'étais laide ou belle,
J'ornais mes noirs cheveux d'une riante fleur,
Sans que mon front gardât, riant et pur comme elle,
Des traces de douleur !

Car j'ignorais alors que le Ciel à la femme
Eût dit : « Tu grandiras pour aimer et souffrir ! »
Et qu'aimer et souffrir fût même chose à l'ame,
Et fît toujours mourir !

Heureux temps où mes pieds, dans leur folle vitesse,
Semblaient ne pas poser sur le parquet glissant,
Où mes regards, n'ayant ni langueur ni tristesse,
Trouvaient tout ravissant.

Où je ne cherchais pas, jalouse et soucieuse,
Du regard un regard, d'une main une main;
Où le bal le plus beau, pour mon ame oublieuse,
Était sans lendemain.

Où jamais au retour, une pensée amère
N'ayant entremêlé de pleurs un court adieu,
Je m'endormais, donnant un baiser à ma mère,
Une prière à Dieu !

Car j'ignorais qu'il compte et nos jours et nos larmes,
Avant de leur donner de la réalité,
Et je n'avais alors, étrangère aux alarmes,
De foi qu'en sa bonté !

Heureux temps, à jamais retranché de ma vie,
Jours, dont je garde encore un si doux souvenir;
Oh! que vous promettiez à mon âme ravie
D'autres jours à venir!

Et que je savais peu, dans mon insouciance,
Que l'Amour se jouait de nous, comme l'enfant
Fait des fleurs qu'il rejette avec impatience,
Et cueillait triomphant.

Que l'on m'eût dit alors : tu deviendras rêveuse,
Puis triste, toujours triste, et j'aurais ri long-temps,
Sans comprendre qu'on pût se trouver malheureuse,
Plus de quelques instans!

Car ma jeune ame était paisible comme l'onde,
Sur laquelle un beau jour avant l'orage a lui,
Et souriait au monde, hélas! tant que ce monde
Pour moi n'était pas lui!

MADAME MÉLANIE WALDOR.

LE VIEUX MARINIER.

EXTRAIT DU JOURNAL D'UN VOYAGE DANS LES MERS DU NORD.

. . . . . . Un jour enfin où nous n'avions besoin, à la vérité, que de quelques vivres frais et d'un peu de radoub, et où rien ne nous pressait de mouiller, un mauvais vent traversier nous jeta sur des rochers qui avaient, de hasard, par-devant eux, un beau fond de sable et de coquilles où l'ancre mordait comme un charme: de sorte que nous en fûmes quittes pour quelque avarie de plus dans les bossages. C'était accident et non *misfortune*, comme dit l'Anglais; car nous pouvions, selon toute apparence, tenir la mer long-temps encore, quand nous ne serions pas accostés par un des bâtimens de la flotille, et nous laissâmes

aller notre vie, comme un vaisseau en dérive, au cours de la Providence.

Nous avions à bord un vieux matelot qui avait reçu d'un *midshipman* du *Lennox* (Dieu le convoie!) je ne sais quelles lettres au dernier port où nous prîmes terre. Il était porté dans les contrôles sous le nom de Mathieu Pérard, et plus connu de l'équipage sous le nom du *savant*, parce qu'il parlait à l'aumônier en latin. Digne et bon homme d'ailleurs, à taille longue et élancée, mais qui avait fléchi aux manœuvres, et qui regardait plus aux écoutilles qu'à la hune; pâle de teint, triste de visage, économe de paroles, et le devant de la tête fort dépourvu de cheveux, quoiqu'il n'eût pas cinquante ans à le voir; du reste, grand amateur d'herbes curieuses, de singes et de perroquets. Le second jour que nous étions sur cet îlot de pierre, il se brûla la cervelle à côté d'un trou qui était commode pour recevoir un cadavre; et il laissa près de lui des vers que tout le monde trouve détestables, mais que je me propose depuis long-temps de publier dans le premier recueil qui en voudra. Les voici donc :

Oh! si l'homme naissait deux fois à la lumière,
Que je tenterais peu les destins du nocher !
Et de quel soin plus doux que ma chaîne première,
J'attacherais mes jours au seuil de la chaumière
Comme l'huître au rocher.

Non, je ne suivrais plus une proue écumante
Qui broie en poudre d'or les flots étincelans,
Et je n'épîrais plus, de la vague fumante,
Le phoque au regard bleu qui crie et se lamente
Sur ses rochers tout blancs.

Non, jamais je n'irais sur la foi d'une prame,
Jouer ma vie errante au caprice des eaux ;
Non, jamais l'Océan n'humecterait ma rame,
Quand le temps recoudrait tous les nœuds de ma trame
A d'éternels fuseaux.

Qu'ai-je fait sur la mer et qu'y ferais-je encore?
Quelle moisson produit le flot que j'ai frayé ?
De quelle île propice ai-je gravi l'acore,
Et le sang répandu dont la pourpre décore,
Quel prix me l'a payé?

Est-ce braver assez de ciels et de Neptunes,
Léguer à mille écueils d'assez tristes lambeaux,
Avoir assez commis de changeantes fortunes
Aux vents que fatiguaient nos voiles importunes,
Pour trouver des tombeaux?

Qui mieux que moi pourtant sut calfater l'étrave,
Hâler sur la bouline ou tirer le timon?
Et, pour nous déborder d'un mauvais fond de grave
Qui fut jamais plus prêt, plus adroit et plus brave
A tourner l'artimon ?

Qui mieux que moi surtout, et d'une main moins lente,
Sut jeter sur la prise un grapin triomphant,
Quand la lame bondit sous la nef chancelante,
Et qu'aux efforts des airs une vergue hurlante
Vagit comme un enfant ?

Mais mon cœur s'envolait au sil de la carêne
Comme une jeune abeille aux parfums de l'Hybla,
Et j'aurais délaissé les amours d'une reine,
Pour affronter de près les chants de la syrène,
Et les chiens de Scylla.

Car je lisais Homère, et mon ame empressée
Des froids âpres de l'ourse et des feux du lion,
N'avait pas un désir et pas une pensée
Qui ne prisât plus haut les travaux d'Odyssée
Que l'orgueil d'Ilion.

Et, quand d'un vif essor je défiais les mousses,
Comme un oiseau marin perché sur les huniers,
Je ne voyais que bois tout veloutés de mousses,
Et je rêvais partout l'abri des pamplemousses,
Éden des nautonniers.

C'est ainsi qu'apparaît l'Océan de la rade.
Le voyageur de mer est fou comme l'amant.
Tout visage nouveau lui paraît camarade,
Tout lougre, galion, et tout poisson dorade,
Et tout roc diamant.

Il en est autrement, quand bouillonne la houle,
Quand le grain élargi noircit ses flancs massifs.
Quand la foudre s'abat sur le mât qui s'écroule,
Et quand, ras comme un bac, le vaisseau sombre ou roule
De rescifs en rescifs.

Aujourd'hui, bon espoir vous reste à la hélée;
Les marcheurs ont leur cap en plein de votre bord,
Et si quelque lutin, tapi sur la coulée,
N'égare pas encor leur aiguille affolée,
Vous surgirez au port.

La nature prodigue, à vos chasses heureuses
Promet les albatros et les fous étourdis,
Sous des pitons, chargés de mouettes peureuses,
D'où tombent frisonnant les petits des macreuses
Par le froid engourdis.

La tortue arrondit ses épaules nacrées
Sous cette herbe marine aux mobiles scions,
Et des cayeux béans les bouches déchirées
Vous livreront ce soir, au reflux des marées,
Le nid des alcyons.

Moi, j'ai filé du câble, et ma tâche est remplie
J'ai serré trop de lofs, j'ai rasé trop de bancs,
Et j'ai trop entendu grincer l'aigre poulie,
Quand l'aquilon mordant sous qui le beaupré plie
Siffle dans les haubans.

J'ai changé maintenant de projet et d'allure,
Et, quand vous vogueriez aux jardins de Circé,
Je prends pic. J'ai ferlé ma dernière voilure,
Et je n'étendrais pas d'une seule encablure
Mon trajet insensé.

J'ai cherché comme vous, marinier intrépide,
Le péril pour l'argent, l'argent pour le péril.
Que me fait désormais la perle à l'œil limpide,
Et l'opale inconstante où brille un feu rapide,
Et l'azur du béril?

En quelque lieu nouveau que le destin vous porte,
Dieu vous gard. Mon espoir n'en a plus de souci.
Un esprit de malheur s'est assis à ma porte.
Mon toit est déserté. Ma pauvre femme est morte.
Ma fille l'est aussi.

Et quand, au champ natal que vient baigner la Manche,
Les Gémeaux protecteurs me conduiraient tout seul,
Verrais-je Marguerite en habits de dimanche,
Pour son bonnet de fête et pour sa robe blanche
Dépouiller son linçeul?

Ma Lise viendrait-elle, espiègle et rebondie,
D'un pas alerte et sûr aider mes pas pesans?
Et moi qui me flattais de la trouver grandie,
Car on n'a jamais vu de vague plus hardie
Danser sur les brisans!

Je ne conterais plus au feu de la veillee,
Ce que pour les revoir un père peut oser ;
La mère palpitante, et de larmes mouillée,
Tandis que la petite à ma joue éraillée
Collerait un baiser ! ..

« Apporte-moi, dit-elle, une perruche verte !... »
Qui la demanderait de l'œil et de la main ?
Lise est morte ! — Adieu donc ! Adieu, *la découverte !*
Mais une salve encore à la tombe entr'ouverte
Où je couche demain !

Ch. Nodier.



LA TORRE DELLE SETTE PANI.

Après avoir long-temps suivi les rives délicieuses de l'Ofanto, du Sewaro et du Carapelle, se cachant le jour dans des bois de poiriers sauvages, Fra Gregorio s'enfonça dans une de ces profondes ravines qui sillonnent les montagnes de la Pouille, non loin du Mont-Gargan. Il cherchait un asyle contre la vénale férocité des soldats du duc de Valentinois. C'était au temps où le fils d'Alexandre VI marchandait les chefs des condottieri, achetait et vendait le sang des hommes, étonnait les peuples de l'Italie par ses fureurs, les rois de l'Europe par son hypocrisie, et, dans sa duplicité, trompait jusqu'à Machiavel lui-même.

Fra Gregorio marchait le long d'un torrent dont le murmure monotone engourdissait ses douleurs. Épuisé de fatigue, l'ame dévorée par le souvenir des siens



égorgés sous ses yeux, il arriva enfin devant une cabane qui lui sembla d'abord abandonnée, tant elle était délabrée par le temps. Il approche, un son de voix se fait entendre dans cette profonde solitude; il écoute : c'est la voix d'une femme chantant une canzonetta de Pétrarque. Cette voix, cette poésie d'amour, tout lui rappelle que lui aussi il a aimé, et le voilà immobile, enchaîné par cette indéfinissable rêverie dont nous sommes saisis alors qu'une émotion soudaine vient raviver en nous d'anciennes émotions. Il écoutait, lorsqu'un pâtre, conduisant ses chèvres, l'aborda et lui demanda comment il avait pu s'égarer dans un lieu aussi éloigné des habitations des hommes : « Les hommes.....
« les hommes!.... ils me sont tous odieux!.... Non pas
« vous, bon pâtre, étranger que vous êtes à la fureur
« des partis. — Les partis!.... Qu'est-ce que cela? —
« Ah! puissiez-vous ne le savoir jamais!.... »

Cependant Fra Gregorio et le pâtre étaient arrivés à la cantine où celui-ci appelant Teresa : « Tiens, femme,
« lui dit-il, voilà encore un étranger qui vient cher-
« cher un asyle dans nos montagnes; nous allons lui
« donner à coucher pour cette nuit, et demain, je le
« conduirai comme l'autre auprès du père Andrea. —
« Qu'est-ce, demanda Fra Gregorio, que le père An-
« drea? — C'est un saint homme, qui habite derrière
« la montagne que vous voyez là au détour du torrent.
« Ce n'est qu'à huit milles d'ici; mais nous aurons pour

« plus de cinq heures de marche à cause des sinuosités « de la montagne et des côtes qu'il nous faudra gravir. « L'an passé, je lui ai conduit un étranger qui, comme « vous, se plaignait des hommes et du sort. Le père An- « drea lui a lu je ne sais quel grimoire, et il répète tou- « jours que quand on l'a entendu lire, il est impossible de « dire que l'on est malheureux. A nous autres habitans « de la montagne, il ne veut pas nous le lire; Teresa « le lui a demandé plus de vingt fois, et il a toujours « refusé; mais on dit que c'est une histoire épouvan- « table et qui fait dresser les cheveux sur la tête. »

Teresa, pendant ce temps, faisait les apprêts du souper : elle servit, sur une table grossière, trois écuelles de bois de hêtre remplies de lait de chèvre, et des châtaignes bouillies, nourriture ordinaire des habitans de ces montagnes, et la seule à peu près qu'ils connussent avec la chair du chevreau et les noisettes d'Avelino.

Le lendemain, aussitôt que le jour fut descendu dans les profondeurs de la vallée, Fra Gregorio et son guide, après avoir pris un repas, en tout semblable au souper de la veille, se mirent en route, et cheminèrent vers l'ermitage du père Andrea. Ils trouvèrent le saint homme labourant de ses mains la terre de son jardin. « Mon « père, lui dit le pâtre, voilà un étranger que je vous « amène; hier, quand je ramenai mes chèvres, il était » immobile comme un tronc d'arbre auprès de ma ca- « bane; comme il se plaignait d'être bien malheureux, je

« lui ai dit que vous lui liriez.... là.... vous savez bien....
« — C'est bon, Piétro, dit le vieillard, tu peux nous
« laisser. — Au revoir, mon père; adieu, seigneur
« étranger. »

Dès que Fra Gregorio et le père Andrea furent seuls, celui-ci, jetant sur son hôte un regard scrutateur :
« Étranger, lui dit-il, si mes questions sont indiscrètes,
« tu es libre de n'y pas répondre; mais souffre que je
« te les adresse : qu'elle est ta patrie? — Je n'ai plus
« de patrie! Un monstre, César Borgia, s'en est emparé;
« Arezzo est devenu le théâtre de ses crimes. — Arezzo!
« Quoi!.... tu serais d'Arezzo!.... Et ton nom? — Fra
« Gregorio.—Fra Gregorio!.... Ah! mon fils! les mêmes
« lieux nous ont vu naître; j'ai connu ta famille; elle a
« combattu dans les mêmes rangs que moi; elle servait
« la bonne cause. — La bonne cause!.... Et laquelle,
« mon père? — Jeune homme, je te remercie; tu rap-
« pelles un vieillard à la raison; mais pardonne à des
« souvenirs que je croyais effacés par quarante années de
« solitude et que tu viens de réveiller tout à coup. La
« bonne cause!.... Ah! ce n'est ni celle des papes, ni
« celle des empereurs, c'est la cause de Dieu et de l'hu-
« manité! — Mon père, vous ne dites pas tout, il y a en-
« core quelque chose. — Quoi donc? — La vengeance,
« mon père, la vengeance!.... Que deviendrais-je sans
« l'espoir de me venger?... Le barbare!... Mes deux frères
« sont tombés entre ses mains, il les a fait égorger!....

« Nicolina da Castro, cet ange de vertu, de grâces, de « beauté, que le ciel me destinait pour femme, n'a « trouvé que dans la mort un refuge contre la brutalité « de Borgia. Ma tête est mise à prix. Me serais-je donc « donné tant de soins pour en frustrer la cupidité de ses « sbires, si je ne me sentais encore une vie pour la ven- « geance! Ah! mon père!.... Non, il n'est pas d'homme « plus malheureux que moi! — Homme que tu es, de « quoi te plains-tu? (lui dit avec sévérité le vieillard.) « Ne sais-tu pas que le malheur est la dot fatale que « l'homme reçoit en naissant? Ne sais-tu pas qu'il pèse « avec plus de joie sur la tête de ceux auxquels le vul- « gaire porte envie? Ne sais-tu pas que telle est l'erreur « des jugemens humains, que nous plaignons ceux-là « seulement que l'humilité de leur fortune rend moins « à plaindre? Ce pâtre qui ta conduit ici, au temps de « notre splendeur, nous l'aurions regardé comme un mi- « sérable digne de pitié; eh bien! n'est-il pas plus heu- « reux que nous? Le bonheur! ô mon fils!.... Crois-moi, « si ce rêve de la pensée humaine peut avoir quelque « réalité, ce n'est que dans la monotonie de la vie. Tu « te dis le plus malheureux des hommes!.... Écoute et « juge. »

Ayant ainsi parlé, le vieillard, dont les yeux brillaient d'un éclat inaccoutumé, laissa quelques instans Fra Gregorio seul, couché sur un tertre de gazon au-dessus duquel se projetait l'ombre des mélèses et des

liéges de la montagne. Il revint bientôt tenant un rouleau de parchemin, et, ayant pris place à côté de Fra Gregorio. « Tu vas voir, lui dit-il en déroulant le ma-« nuscrit, tu vas voir si tes malheurs sont plus grands « que ceux qui ont accablé ma famille. — Hélas! pensa « Fra Gregorio en soupirant : on souffre de ses mal-« heurs, on n'est qu'effrayé de ceux des autres. »

Le vieillard lut : « Seigneur de San Miniato, lieu qui domine le val d'Arno à moitié chemin de Pise à Florence, mon père nous envoya, mon frère Carlo et moi, faire nos études à l'Université de Padoue. Gianno Torello s'y lia d'une intime amitié avec mon frère, tandis que cet enfant m'inspirait je ne sais quelle invincible répugnance; leur intimité devint telle que Carlo me traita bientôt en étranger, et regarda Torello comme un frère.

Adorables illusions de la jeunesse qu'êtes-vous devenues! Comme tout nous souriait lorsque joyeux nous quittâmes l'Université pour retourner dans nos familles. Avant de prendre le métier des armes, le seul digne d'un noble Italien, mon père nous envoya voir Rome et Naples, et nous vécûmes dans ces deux villes avec cette incurie de la jeunesse qui n'a point de passé et songe à peine à son avenir. Torello était aussi retourné chez son père qui habitait un château entre Pise et Livourne.

« Un dimanche, pendant notre séjour à Naples, après avoir entendu les vêpres à l'église de San-Panta-

leone, nous allâmes nous promener le long de la Chiaja et nous arrivâmes en suivant le bord de la mer jusqu'au cap Misène, à la pointe de Palmire. Le Vésuve lançait d'épaisses colonnes de fumée, et les habitans de la Tour des Grecs se livraient gaiement à cette danse volupteuse appelée la *tarentella* et que le peuple nomme *le saltarello*. Que ces femmes étaient belles et souples, que ces hommes vigoureux paraissaient ivres d'amour et de plaisir! Quelle grâce dans ces balancemens, dans cet abandon!

« Enivré de ce spectacle, au moment où le soleil se couchant derrière Caprée, éclairait encore la double cîme du Vésuve, une voix connue se fit entendre, c'était celle de Torello. Malheur! pensai-je; mon frère s'était jeté dans ses bras, et nous revînmes tous les trois à Naples.

« Le soir, en nous promenant sur la terrasse élevée de la maison où nous logions, dans la rue de Tolède, je ne pus cacher à mon frère les noirs pressentimens qu'avaient fait naître en moi la rencontre de Torello; le lendemain, à la pointe du jour, il était sorti pour l'aller rejoindre, et je ne vis pas mon frère de toute la journée. Quand il rentra, le soir fort tard : — Que tu te trompes, me dit-il, à l'égard de Torello; notre amitié sera éternelle comme mon amour pour Luciada Capriola! Mon frère avait alors vingt et un ans, et j'en avais à peine dix-neuf. J'appris de lui que Torello l'a-

vait présenté chez le duc de Capriola; Carlo avait vu sa fille Lucia; il l'aimait, il l'adorait, comme on aime à cet âge, et quand on est Italien. Il ignorait, le malheureux, que Gianno Torello était son rival. Celui-ci l'avait mené dans la maison de Capriola par un mouvement de vanité, pour lui faire voir celle qu'il croyait sa conquête.

« Mon frère était d'une beauté remarquable; il plut à Lucia; elle l'aima de cet amour ignoré des peuples du Nord, avec cette passion devant laquelle disparaissent toutes les considérations humaines; elle quitta son père, sa famille, sa maison, et s'enfuit avec Carlo. Je lisais la lettre dans laquelle mon frère m'annonçait son départ, quand je vis Torello entrer chez moi comme un furieux. Il traita mon frère de lâche; nous nous battîmes, et je le blessai. Que ne l'ai-je tué sur la place! Je ne partis cependant point sans l'avoir recommandé à un médecin, sans m'être assuré que sa blessure n'était pas mortelle; un fatal point d'honneur l'ordonnait impérieusement.

« Je me rendis en toute hâte à Arezzo, berceau de ma famille; j'y trouvai Carlo et Lucia, dans cette ivresse de bonheur qui enlève à l'homme l'usage de sa raison; je réunis des témoins; je fis venir un prêtre, ils furent mariés; mais ni l'un ni l'autre ne reçut la bénédiction paternelle, et il fut convenu que leur mariage demeurerait un secret.

« Deux ans à peu près s'écoulèrent de la sorte, lorsque la guerre s'étant rallumée entre les habitans d'Arezzo et ceux de Pise, mon père revint en ville; l'âge ne lui permettait plus de combattre comme il l'avait fait si vaillamment; alors mon frère et Lucia, toujours plus épris l'un de l'autre, se rendirent à San Miniato.

« Comment ma main pourra-t-elle tracer la fin de cette épouvantable histoire? Guéri de sa blessure, Gianno Torello était revenu à Pise; c'était lui qui, par ses intrigues, avait fomenté la guerre entre les deux pays. Ses espions lui ayant appris le séjour de Carlo à San Miniato, il dirigea un gros de troupes vers cette retraite, et une nuit ils s'emparèrent du château. Carlo, garotté avec des cordes, fut conduit dans le donjon de Torello, et Lucia devint sa prisonnière. Que la soif de la vengeance rend l'homme ingénieux à trouver des supplices! Chaque jour, Gianno faisait amener Carlo en sa présence; tantôt il lui rappelait son amitié au collége avec une horrible dérision, puis il le torturait en lui présentant Lucia comme une infidèle; puis il lui détaillait l'horreur de la mort qu'il lui réservait. « Ce n'est « pas assez de ta vie, pour expier ton crime, lui disait-« il. — Et quel crime, monstre? — Quel crime?.... « Elle t'aime; en est-il un plus grand. Je veux renou-« veler, pour toi, le supplice d'Ugolino della Ghe-« rardesca; mais avec des raffinemens que n'a pu con-

« cevoir l'imagination de Dante. J'ai fait construire « une tour dans le lieu le plus solitaire de mes bois ; là, « tu seras enfermé seul ; là, tu vivras long-temps avec « la mort en perspective ; là, à ton souhait, tu pourras « prolonger ton agonie ; j'y ferai placer sept cruches « d'eau et sept pains ; là, tu auras sous les yeux l'i- « mage de ta Lucia, que je possède maintenant ; là, j'ai « fait ménager une entrée au jour pour que tu puisse « te voir mourir, et ton dernier asile deviendra ton « tombeau. »

« Cependant, Torello, malgré sa barbarie, avait des scrupules religieux, et, pour rassurer sa conscience, il se rendit à Rome, après avoir laissé ses prisonniers sous bonne garde. Il alla consulter le doyen des cardinaux, son grand oncle maternel. Celui-ci l'accueillit comme un fils, et quand Gianno lui eut fait part de ses scrupules, le vieux cardinal demeura un moment pensif; après quoi, s'adressant à Gianno : « Mon fils, « lui demanda-t-il, la famille de Carlo a-t-elle été pour « ou contre les papes, dans ces dernières guerres ? — « Toujours du parti des empereurs. — En ce cas, voici « déjà une grande difficulté levée. Puisqu'il en est « ainsi, la mort de Carlo n'est point un crime ; ce « n'est pas même un péché, puisqu'il s'agit de l'in- « térêt de l'Église ; il n'y a que la manière de le faire « mourir qui me cause à moi quelques scrupules. Tu

« es catholique ? — Par la sainte Vierge, je compte
« bien mourir tel. — Écoute-moi, mon fils ; j'entrevois
« un moyen qui peut tout concilier et qui même peut
« faire de ton projet une très-bonne action. —Lequel,
« mon père ? — Fais-toi Juif. — Moi ! mon père ?
« jamais! — Écoute-moi, te dis-je. Fais-toi Juif, seu-
« lement pour le temps nécessaire à l'exécution de ton
« crime ; car, vois-tu, c'en est un, un énorme; mais,
« mon fils, ce sera le crime d'un Juif, et, comme le
« trésor du saint-père est peu garni, ce sera une occa-
« sion pour les persécuter et pour faire rendre gorge à
« ces chiens de damnés. — Mais mon père, et mon
« salut ! — Ton salut, mon fils, crois-tu que je voudrais
« le compromettre ? Je te ferai donner ou plutôt je te
« donne l'absolution de tes péchés pendant trois mois
« si ce n'est, toutefois, que je ne t'autorise pas à faire
« gras le vendredi. Adieu, vas en paix, et que saint
« Pierre et saint Paul te soient en aide. »

« De retour à Pise, Torello, tout entier à sa haine, et après avoir rempli les conditions imposées par le vieux cardinal, ne songea plus qu'à consommer son crime. En son absence, bien que gardée de près, Lucia avait trouvé le moyen de m'informer des infâmes projets de Gianno, et je m'étais rendu à Pise sous un déguisement. A prix d'or j'avais découvert quel était le boulanger de Torello, et à prix d'or j'obtins de cet homme

que le jour où on lui commanderait extraordinairement sept pains j'en serais informé. Je le fus, ô cruel, exécrable souvenir.

« Huit jours s'étaient écoulés depuis que mon malheureux frère était enfermé, muré dans *la Torre delle Sette Pani*, lorsque l'infâme Gianno qui, chaque jour tourmentait de sa présence et de son horrible amour l'infortunée Lucia, devenu plus pressant que de coutume : « Eh bien, femme, s'écria-t-il dans un transport forcené, sois à moi et j'en atteste Dieu, les saints et la Vierge, je le jure sur la cendre de ma mère, sois à moi, et Carlo vivra. — Il vivra ! fut le seul mot qu'elle put proférer, et Carlo avait obtenu sa grâce. Lucia me fit prévenir, il lui fut permis de me voir, car de ce moment Gianno était devenu presque son esclave ; elle m'écrivit de me rendre sur-le-champ auprès d'elle avec le domestique qu'elle m'envoyait. Je le suivis, et, après maints et maints détours dans les bois, j'entendis un bruit de démolitions. J'arrivai à la tour au moment où Lucia était dans des angoisses impossibles à décrire ; elle hâtait les ouvriers ; de ses mains faibles et délicates, elle frappait elle-même avec une force incroyable contre les pans circulaires de la muraille. Enfin, le mur c de à tant d'efforts, et l'on voit mon malheureux frère étendu sur la terre. Auprès de lui étaient les sept pains ; à un seul de ces pains il manquait une bouchée. A cette vue, je

m'enfuis en poussant d'horribles cris, et je renonçai pour toujours au monde.

« C'est moi qui ai tué mon frère; ne pouvant lui sauver la vie, j'ai voulu l'arracher au supplice d'une longue agonie. J'avais gagné le boulanger, j'avais fait empoisonner les pains. O vous, qui lirez ceci, dites avec moi qu'il ne faut jamais aller contre les décrets de la Providence. »

MAX. DE VILLEMAREST.



L'Indifférence du Sultan.

GAZELLE TURQUE.

Par l'astre éclatant de Médine
Dont je suis le rayon vivant,
Je te répudie, ô Cadine ;
Esclave ! sors de mon divan !

Ton amour trop constant me glace ;
Dans mon cœur rien ne lui répond ;
Il fuit, sans laisser plus de trace
Qu'un caïk d'or sur l'Hellespont.

Vainement ta prunelle noire
Éclate pour m'incendier ;
Vainement tes deux bras d'ivoire
M'enlacent comme un blanc collier.

Pourquoi cet appareil de fête?
Pourquoi ces perles et ce fard,
Et cette aigrette sur ta tête,
Comme un tough sur un étendard?

Pourquoi teindre ta chevelure
Et tes ongles dans le henné?
Pourquoi colorer ta figure
Avec les roses d'Édréné?

Pourquoi parer ton front, Cadine,
De sequins d'or et de corail,
Et cacher ta joue enfantine
Sous les plumes d'un éventail?

N'aurais-tu pas, trompant ta garde,
Devant un chien de Giaour,
Dévoilé (Mohammed t'en garde!)
Ton visage empourpré d'amour?

D'éclipser mes sœurs, les sultanes,
Ton orgueil est-il peu flatté?
Veux-tu cent esclaves persanes
Pour prix de ta fidélité?

Veux-tu pas ces rubis encore,
Ces émeraudes et ces fleurs,
Et ce beau kiosk, dont le Bosphore
Reflète en ses eaux les couleurs?

Mon indifférence est pareille
Au roi farouche du hallier :
Allah ! si le tigre sommeille
Malheur à qui vient l'éveiller !

Apprends que je donne à mes femmes ?
Quand leur yachmak s'est entr'ouvert,
Au lieu d'un caïk à dix rames,
Un marbre blanc, un ciprès vert.

Ton amant est mort, ame fausse !
Son corps comble un ravin fangeux ;
Va voir si dans la même fosse
On peut à l'aise tenir deux !

ALPHONSE ROYER.



DERNIERS MOMENS D'UNE AMIE.

Il est minuit!.... Assise près de son lit, je regarde en frémissant, ses traits se décomposant de minute en minute ; j'écoute avec anxiété sa respiration devenant de plus en plus pénible; et je recueille avec désespoir, le peu de mots touchans, que sa faible voix nous adresse encore, malgré ses vives douleurs, qui se peignent sur son doux visage ; et dont elle ne se plaignit pas une fois!.... il est minuit!.... et dans deux heures, les battemens de ce cœur noble et généreux auront cessé !.... Cette sentence terrible, une sœur de charité nous l'a prononcée avec ce calme que donne l'habitude de pareilles scènes, lui offrent des exemples nouveaux de notre néant ! Préparant une potion qui doit adoucir des maux cruels, mais qui ne saurait les guérir, cette bonne sœur nous détaille paisiblement les crises qui

amèneront la dernière; et auxquelles le repos éternel succédera!.... Elle ne conçoit pas nos larmes; la résignation est pour elle une chose si simple, qu'elle s'étonne de ne la pas voir pratiquer autour d'elle. Vouée à ses saints devoirs depuis son enfance, séparée d'une famille qu'elle a quittée volontairement pour suivre une vocation qui lui ordonne de tout oublier, hors Dieu et le malheur du prochain, sœur Ursule ne peut savoir tout ce qu'il y a de déchirant dans la perte d'une amie parfaite, qui partagea nos peines et se réjouit de nos rares plaisirs! Cependant son ame angélique ne blâme pas des pleurs qui l'étonnent; ses lèvres pures n'articulent que des paroles consolantes; mais dans un tel moment, elles sont sans effet! Plus tard, nous nous les rappellerons sans doute, pour nous aider à supporter une séparation sans fin; en présence de l'agonie d'un être chéri, conservant cette sensibilité exquise qui la fit aimer et troubla sa vie, rien ne peut donner la force que le temps accorde : il faut pleurer!....

Comment peindre ce qui se passait en moi, lorsque, pour la première fois, j'étais témoin d'un spectacle si pénible et si solennel!... cette mourante, si courageuse, si soumise à l'arrêt qu'elle a voulu connaître, a été constamment pour moi bonne, obligeante et dévouée! Peu de jours avant, elle était encore brillante, et recherchée pour son esprit piquant, dans le salon de madame la comtesse de Balbi, où la médiocrité ne sau-

rait être admise; tant de grâce, d'amabilité et de douceur ne seraient bientôt plus qu'un souvenir!.... Lady Edouard Fitzgérald citée pour sa ravissante beauté, son élégance, et son courage lors des premiers troubles d'Irlande, où elle exposa ses jours pour porter à son époux, prisonnier, les consolations du plus tendre amour, et les conseils du caractère le plus ferme, lady Fitzgérald, pleine de talens et des qualites les plus attachantes, ne serait dans *deux heures* qu'un cadavre effrayant!.... Oh! que de réflexions devaient faire naître ces instans fugitifs, où, un pied dans la tombe, elle était encore parmi nous, un modèle de la piété la plus sublime!....

Eclairée sur son état, par nos larmes, elle voulut recevoir les sacremens, et demanda avec instance un ecclésiastique qui pût, disait-elle, lui inspirer *la force de nous quitter.* Ce fut moi qu'elle chargea du triste soin de le lui amener. L'homme respectable qui possédait sa confiance était à Montauban, d'où elle arrivait comme pour exhaler son dernier soupir au milieu de ce qu'elle aimait. L'abbé Madeleine, si religieux, si sévère pour lui, si indulgent pour tous, me parut appelé plus que tout autre au bonheur de réconcilier la plus belle ame avec son Créateur. Il vint!.... Son zèle, sa persuasive éloquence, l'onction si simple de ses discours, firent plus que nous n'osions espérer. Il donna à notre malade un véritable bonheur de quitter ce monde où

elle avait tant souffert des peines des autres; et elle conçut le plus vif désir d'habiter celui où elle pourrait intercéder pour nous. Heureuse, tranquille, elle nous exhortait à ne pas gémir sur la fin de longues souffrances. En contemplant l'admirable sérénité répandue sur son angélique physionomie, nous eussions dû, en effet, nous réjouir; mais nous ne la verrions plus, l'égoïsme arrachait des sanglots de nos cœurs brisés.

Absorbée dans une douleur, partagée par tout ce qui l'entourait, le temps fuyait, sans que je calculasse qu'il ne m'en restait guère, pour entendre cette voix si touchante. Je fus brusquement tirée de cet engourdissement du malheur, par la sœur Ursule, qui commençait les prières sublimes des agonisans.... La malade y répondit d'abord ; mais insensiblement ses accens devinrent entrecoupés, inintelligibles, puis ils cessèrent; et ses regards seuls exprimèrent sa foi vive et confiante. Bientôt ils se ternirent; un voile s'étendit sur ses yeux levés vers le ciel, sa main pressa le crucifix placé sur sa poitrine.... elle expira.... et nous restâmes anéantis de cette perte irréparable, comme si nous eussions été frappés d'un coup inattendu.

Qu'il me soit permis de retracer ici, quelques-unes des actions qui méritèrent à milady Fitz Gérald, l'enthousiasme qu'elle inspira en Angleterre.

Lord Édouard avait une imagination trop ardente, un cœur trop grand, des idées trop justes pour ne pas gé-

mir sur l'abus d'un pouvoir arbitraire; aussi adopta-t-il avec ardeur les principes de notre première révolution, qui lui parut devoir procurer une réforme utile, il ne voulut voir que ce qu'elle avait de généreux, et résolut de faire tourner au profit de son pays un système qui lui semblait promettre le bonheur à ses concitoyens. Lorsque les crimes de 93 vinrent lui apprendre combien le peuple français avait pu être égaré et entraîné hors de son caractère, lord Édouard n'en persista pas moins à croire que les agents d'un parti étaient criminels, mais que leurs opinions premières pouvaient amener une régénération favorable en Irlande, et il se déclara chef d'une insurrection qu'il croyait pouvoir maîtriser au point de n'amener que les résultats les plus avantageux.

Ses projets furent découverts, on l'arrêta. Sa jeune compagne venait d'accoucher lorsqu'elle apprit cet événement. Sans calculer tout le danger auquel elle s'exposait, elle chercha les moyens de s'introduire dans la prison de son mari, pour lui annoncer que les papiers qui devaient le compromettre étaient brûlés. Ne pouvant réussir, elle ne se découragea pas. Ses démarches étant surveillées, elle feignit un voyage et resta cachée *trois jours* dans une *tourbière* pour attendre un fidèle serviteur; il devait lui apporter une somme en or assez considérable pour séduire le geôlier; lorsqu'elle eut reçu ce qu'elle attendait si impatiemment, elle sortit du

cloaque infect qui lui servait d'asile, se déguisa en homme, parvint jusqu'à son époux, et sachant que son jugement ne pouvait être que terrible *, les aveux de ses complices ayant été positifs et accablans, lady Édouard lui apportait deux pistolets, et elle lui déclara que, ne pouvant supporter la vie sans lui, elle le suppliait de tirer sur elle, et de se tuer ensuite, pour éviter de périr par la main du bourreau !

Lord Édouard, brave, résolu quand il ne s'agissait que de lui, manqua de courage lorsqu'il était question de la femme pour laquelle il éprouvait le plus ardent amour; cette hésitation se prolongeant malgré les instances de lady Fitz Gérald, les gardiens de la prison, instruits par un espion, vinrent séparer ces deux époux qui ne devaient plus se revoir!...

Lady Édouard se vit forcée de s'expatrier. Elle se rendit à Hambourg où son éclatante beauté et son adorable caractère lui valurent de nombreux admirateurs. Suivie dès qu'elle se montrait, elle ne fut jamais énorgueillie d'hommages unanimes, et conserva toujours une simplicité, une indulgence et une bonté incomparables.

L'opposition en Angleterre afficha pour elle les sentimens d'enthousiasme les moins équivoques; son

* Il devait être décapité et traîné sur la claye. Il mourut dans sa prison à la suite d'horribles douleurs d'entrailles.

portrait se vendait de mille manières différentes; elle était représentée dans toutes les circonstances les plus touchantes de sa vie, et les ennemis de la cour la vengèrent d'une injuste proscription. Elle fut exilée comme compagne de lord Édouard; on lui fit aussi un crime d'avoir été élevée à Bellechasse avec les enfans du duc d'Orléans.

Revenue et fixée en France depuis quinze ans, elle habitait une jolie terre auprès de Montauban, et y répandait de nombreux bienfaits. Son nom sera toujours prononcé avec admiration dans la société, et dans les chaumières il le sera avec respect et reconnaissance. Les gens du monde se souviendront de *la belle et héroïque lady Fitz Gerald*; les pauvres garderont le souvenir de *la bonne et bienfaisante Paméla**.

GEORGETTE DUCREST.

* Il est impossible de ne pas citer ici, comme preuve de l'attachement passionné qu'inspirait lady Edouard à tout ce qui l'approchait, le dévouement de sa femme de chambre, qui a passé vingt et une nuits près de son lit, sans vouloir prendre un instant de repos.



TRISTESSE.

Qu'au lever du soleil j'étais content de vivre !
Mon sommeil s'achevait dans un songe riant :
J'ai cru voir le bonheur venir de l'orient,
Avec cet air si pur dont chaque fleur s'enivre.
Comme un lis entr'ouvert aime à s'épanouir,
Aux doux pensers d'amour le cœur aime à renaître :
Heureux, je m'écriais dans le fond de mon être :
Que l'existence est belle à qui sait en jouir !

Mais déjà vers le soir l'astre du jour décline;
Il emporte un bonheur plus fugitif que lui ;
Déjà dans mon esprit règne un secret ennui,
Et comme un lourd pavot mon front pali s'incline.

L'homme ainsi que le ciel change à tous les instans :
L'ivresse du matin le soir nous est ravie ;
Un jour est à lui seul l'histoire de la vie ;
Tant le cœur des mortels suit les phases du temps !

Que j'aime à voir blanchir la voile passagère,
Qui, le long du coteau, comme un cygne envolé,
Glisse, et bientôt échappe à mon regard voilé,
Et reparaît plus loin dans sa fuite légère !
Que j'aime du soleil le départ radieux !
Mais pourquoi le soleil, la voile fugitive
Laissent-ils dans mon ame une voix si plaintive,
Comme lorsqu'un ami nous a fait ses adieux ?

La brise au bord des eaux que ride son haleine,
Les premières lueurs de l'étoile du soir,
La croix ou sur la route un pauvre vient s'asseoir,
Le clocher du hameau qui protége la plaine,
La vapeur azurée où nage l'horizon,
Le frais sombre des bois, le lointain des prairies,
Tout parle, et porte l'homme aux tristes rêveries,
Comme s'il habitait l'ombre d'une prison.

C'est alors qu'au hazard laissant errer sa course,
Il voit des souvenirs qui planent dans les cieux.
Le présent qui l'entoure est absent de ses yeux,
Et de sa vie au loin il remonte la source.

Ses sentimens éteints reviennent en rêvant;
Il les suit : on dirait qu'il revit en arrière.
L'image des absens reparaît tout entière,
Et sa mélancolie est un passé vivant.

Il vient parmi nos jours les plus exempts d'alarmes,
Des jours où sans raison, dans le cours d'un plaisir,
Un chagrin ignoré soudain vient nous saisir,
Où l'ame tout à coup s'attriste jusqu'aux larmes.
On sent de veine en veine une vague langueur,
Un malaise inconnu qui n'est pas sans délice;
Tel qu'un insecte ailé dans le fond d'un calice;
C'est un philtre mortel qui tourne autour du cœur.

Ce n'est d'abord qu'un point qui lentement commence,
Tel qu'on voit sur un lac, qu'une feuille a troublé,
S'arrondir jusqu'aux bords un cercle redoublé,
Il s'étend, s'agrandit et devient presque immense.
D'ou vient l'ennui profond; quelquefois douloureux,
Qui s'attache à nos sens, qu'un soufle, un rien prolonge?
Pourquoi ces flots amers où le cœur flotte et plonge,
Où plus avant encor tombent les plus heureux?

Ainsi dans tous les rangs comme dans tous les âges,
Les misères de l'homme ont un règne certain.
Il est de longs dégoûts qu'amènent le destin,
Qui triomphent aussi de la vertu des sages.

Hélas ! la gloire même a sa fatalité.
Le génie est souvent une tristesse illustre :
Eh ! combien de grands noms décorés d'un beau lustre
Qui vont par les chagrins à l'immortalité !

Pourquoi dans les transports de la plus belle fête
Éprouve-t-on souvent on ne sait quels regrets ?
Souvent nos chants de joie ont des soupirs secrets.
L'homme reconnaît-il sa nature imparfaite ?
N'est-il qu'un exilé qui rêve un sort plus doux,
Qui croit entendre au ciel de saintes mélodies ?
L'ame a-t-elle à son tour ses lentes maladies ?
Un bonheur achevé n'est-il point fait pour nous ?

Que savons-nous, mortels, si ce n'est qu'on expire ?
Que tout ce qu'on aima doit disparaître un jour,
Qu'à peine on jette l'ancre au terrestre séjour,
Pour une autre patrie où la pensée aspire.
Un jour il faut quitter tous nos biens les meilleurs
C'est un deuil en détail qui se fait à tout âge ;
Car vivre plus long-temps, c'est perdre davantage,
C'est effeuiller le cœur ; vieillir c'est vivre ailleurs.

Hâtons-nous d'exister, jouissons de nous-mêmes
Et ne laissons jamais la mort nous prévenir ;
Vite aimons ; le présent vaut mieux que l'avenir ;
Rassasions le cœur jusqu'aux adieux suprêmes.

Quand un objet unique est aimé pour toujours,
A ce charme sans fin toute l'ame se livre.
N'est-ce pas le bonheur ? Plus aimer, c'est mieux vivre.
Aussi quand je mourrai, je serai plein de jours.

Château de B..., en Touraine, 1825.

L. Belmontet.



JEANNE GREY

A la Tour de Londres.

I.

On ne sait pas tout ce qu'il y a de malheurs dans la vie de l'ambitieux; on ne sait pas tout ce que les criminels complots peuvent coûter de sang et de larmes à ses amis, à sa famille, à sa patrie!

II.

— Que ce sceptre, que ce royal anneau sieraient bien à vos mains, disait lord Northumberland à une jeune femme de seize ans qui refusait le sceptre et l'anneau. — Que cette couronne ceindrait avec grâce ton front de seize ans, ajoutait lord Guilford! O ma bien-aimée, que ton époux serait heureux et fier de te voir ainsi parée!..... — Et la jeune femme refusait la couronne comme elle avait refusé le sceptre et l'anneau.



III.

« Ainsi, disait le vieux Northumberland, j'ai vainement usé mon génie pour arriver au but que je croyais atteindre ; j'ai vainement bravé mille morts et mille fois jeté le dé pour le trône ou l'échafaud ! ce trône dressé à tant de peines, ce trône dont vous feriez la gloire, dont mon fils votre noble époux serait le ferme soutien, il faut l'abandonner quand je vous ai frayé la route par tant de travaux et de tourmens.

IV.

« Sous le nom d'Édouard VI, enfant dont la tutelle lui fut confiée, Édouard Seymours régnait sur l'Angleterre. Thomas Seymours son frère, trop fier comme lui d'être allié au sang des rois, aspirait à user comme lui de la puissance royale. Thomas Seymours, Edouard Seymours, à quoi m'a servi d'allumer vos haines implacables et vos sanglantes rivalités ! à quoi me servit de vous tuer l'un par l'autre ! Je me suis grandi de vos débris ; j'ai usurpé la tutelle qui vous avait été donnée ; je me suis couvert des dignités qui vous avaient été ravies ! Mais que m'importe le titre de duc de Northumberland ! je ne voulais pas moins que celui de beau-père de la reine d'Angleterre ! que m'importe d'avoir gou-

verné l'esprit d'un enfant? Je voulais voir ma fille adoptive dicter des lois à la Grande-Bretagne. Je voulais voir aux mains de mon fils l'épée qui eût soutenu ses droits et fait respecter sa puissance suprême. Brise ton épée, ô mon fils! J'ai fait déclarer bâtardes et illégitimes deux filles de reines; j'ai fait reconnaître les droits sacrés de Jeanne Grey, mais Jeanne Grey veut voir régner Marie la catholique! Jeanne Grey abdique et se renie elle-même! »

V.

— Ah mon père! pourquoi m'arracher à la douce solitude, au sein de laquelle je vis heureuse près du plus tendre époux! pourquoi me faire échanger mes livres, mes plumes et mes broderies légères contre un sceptre trop lourd pour mes mains! Non, la couronne d'Angleterre n'est point faite pour ma tête; c'est un bandeau de mort et je suis trop jeune pour mourir!

VI.

« Que parlez-vous de mes droits? les droits de Marie et d'Élisabeth sont seuls sacrés et légitimes. La dernière volonté d'un roi n'est point capable d'abroger les lois du pays; les lois sont au-dessus de la volonté des rois. C'est un crime que d'avoir essayé de les violer pour moi,

nul n'avait la puissance de le faire, et le roi mourant pas plus que vous qui vivez. Je vous le répète, mon frère, c'est un crime que d'avoir essayé de les violer pour moi. »

VII.

Ce crime ne te sera plus pardonné, quelle que soit ta résolution dernière, ô Jeanne Grey! Marie, fanatique et jalouse, déjà vieille et bientôt dédaignée, ne te pardonnera pas ta beauté, ta jeunesse, l'amour que tu inspires, ton noble cœur et ton esprit éclairé; elle saura que même sans le vouloir tu fus sa rivale, et elle voudra punir les prétentions que l'on a rêvés pour toi. Sois donc reine, reine malgré toi, reine par testament dicté à ton roi mourant, reine par les instances d'un père dont tu est trop habituée à vénérer les décisions, reine par les prières d'un époux que tu aimes trop tendrement pour résister à ses supplications. Va, prends cette couronne qu'on ne touche pas impunément, et qu'il faut savoir porter, ne serait-ce qu'un jour, lorsqu'on l'a touchée; elle ne tombe guère du front des rois sans tomber avec leur tête, mais il est beau de mourir une couronne au front, lorsque cette couronne est celle d'Angleterre. Oh! que Jeanne Grey aimerait mieux sa douce solitude, ses livres, ses fleurs et ses broderies légères!

VIII.

Cependant Northumberland a fait appeler à Londres Marie et Élisabeth, auxquelles il cache, comme à tout le monde, la mort d'Édouard VI. Mais ce mystère est découvert, et Marie, prévenue à temps, rallie ses amis, et se fait raison par le fer du vain écrit qui la déshérite. Northumberland, abandonné, vaincu, est condamné à mort avec quelques amis fidèles à sa fortune, avec ses frères et ses fils, avec lord Guilford et Jeanne Grey.

IX.

Mais Marie a jugé le supplice des deux époux inutile aujourd'hui à son autorité; celui de Northumberland suffira pour effrayer les complices et satisfaire à ses ressentimens. Enfermée à la Tour de Londres, Jeanne Grey n'a rien perdu, car elle n'a perdu qu'une couronne; près de son époux, elle trouve encore d'heureux instans, des livres, des fleurs et des broderies légères.

X.

Et Marie, reine par le droit et la force, oublie bientôt qu'il y a quelque chose de plus légitime que le droit,

de plus puissant que la force, et que l'amour qu'on inspire aux peuples peut seul assurer leur soumission. Catholique, elle prétend que toute l'Angleterre abjure son culte épuré, renie la foi réformée, et se sóumette à l'orgueil de Rome. Anglaise, elle annonce qu'elle va donner sa main au fils de Charles-Quint, à Philippe l'espagnol. L'honneur anglais frémit et s'indigne, et de tous côtés, on parle d'insurrections et de révoltes. Inutiles efforts qui donnent un prétexte à la reine pour se défaire de celle que la politique lui a fait ménager trop long-temps. Elle livre Jeanne Grey et lord Guilford au conseil, et le conseil, docile instrument de sa vengeance, condamne les deux prisonniers à mourir ensemble sur l'échafaud.

XI.

Jeanne Grey, en apprenant sa sentence, a vu briller une larme dans les yeux de son époux, et Jeanne Grey a pris un visage calme; elle s'est armée de courage pour en donner à celui dont l'honneur ne lui est pas moins cher que l'amour; et elle veut qu'il meure digne d'elle et de lui à ses côtés. Mais le bruit de leur mort prochaine a tristement retenti dans les rues de Londres. Le peuple ému parle hautement des malheurs de lady Grey, de ses grâces, de son innocence, de ses vertus et de sa fidélité dans la religion de l'Angleterre. On redoute

la pitié du peuple, et le maire ordonne que lord Guilford sorte de la tour et soit exécuté publiquement.

XII.

C'est chose indifférente ou désirable que la mort pour celui qui n'aime rien sur la terre, et pour qui la terre ne peut être qu'un séjour vide de plaisir et plein d'ennui. Mais, qu'elle est cruelle la mort qui vient désunir deux cœurs que l'amour attachait à la vie! Qui n'aurait ainsi des pleurs à verser, de la faiblesse à mourir? Mais les pleurs, la faiblesse sont le partage des femmes. Guilford, sache mourir en homme. Songe combien je t'ai paru belle quand j'ai ceint cette couronne d'un jour, et que je ne regrette point d'avoir portée, puisqu'elle m'a donné un moyen de plus pour te plaire. Mais, oublie que je fus belle, que je fus tendre, que je fus ton amante et ton épouse; méfie-toi des souvenirs et des pensées de ton âme. A demain ton heure suprême; dès aujourd'hui je ne veux plus te voir. A moi la faiblesse et les pleurs; à toi le cœur d'un homme, pour te montrer à ce peuple qui va regarder comment meurt un homme; marche avec fierté vers l'échafaud. Va, si, de ma fenêtre, je te vois passer, la tête haute, Guilford, je reconnaîtrai bien mon époux.

XIII.

Il passa la tête haute et mourut avec courage; et, en apprenant cette mort de héros, Jeanne Grey témoigna sa joie. Elle avait refusé de recevoir ses derniers adieux de peur d'attendrir son ame; mais, quand elle avait entendu les lourds verroux et la porte de la tour qui s'ouvraient devant lui, et les pas des cavaliers qui l'escortaient au supplice, elle s'était mise à la fenêtre de son cachot, l'avait long-temps suivi des yeux en lui envoyant des paroles qu'il ne pouvait plus entendre, puis elle se prépara à mourir à son tour.

XIV.

Alors Marie prolongea trois jours le supplice de sa vie, et, durant trois jours, elle envoya vers elle des prêtres et des confesseurs chargés de la ramener dans le sein de l'église romaine, et de lui faire abjurer ses erreurs. Jeanne Grey écouta trois jours ces vains sermons qui ne produisirent d'autre effet que de lui faire trouver la mort plus douce et la vie moins regrettable.

XV.

Et quand elle eut longuement écouté ces inutiles exhortations, elle invoqua une deuxième fois le ciel

qui allait s'ouvrir pour elle; puis elle appela ses femmes qui enlevèrent ses vêtemens de deuil, coupèrent les longues boucles de ses cheveux, et la couvrirent de la robe blanche comme une victime antique. Et Jeanne Grey, s'agenouillant, regarda encore une fois les cieux, et baissa sa tête de dix-sept ans sur le fatal billot.

MONTROL.



PENSÉE D'UN MORT.

For in that sleep of death what dreams may come;
When we shuffled of his mortal coil.

SHAKSPEARE.

J'ÉTAIS mort. Dans la fosse humide et solitaire
Mes restes pourrissaient au giron de la terre
Je n'étais plus pour rien, rien n'était plus pour moi;
Fatalité moqueuse ou satanique loi,
Qui, fragiles pantins, nous joue et nous promène,
Et puis pile en un trou la destinée humaine !
Un jour... singulier mot dans la bouche d'un mort!...
Je sentis que j'allais m'éveiller! *O horror!*

O horror! N'allez pas trembler, ames craintives.
Comme une faible lampe aux lueurs fugitives,
Ma pensée incertaine, en reflets vacillans,
Semblait, illuminant mes ruines plaintives,
Tantôt fuir et tantôt revenir à pas lents.

Tremblante, elle s'arrête!... et voilà que je songe!
Que faire en *ce logis*, dernier gîte où nous plonge
Le bras insouciant du grossier fossoyeur,
Puisque le revenant, convaincu de mensonge,
A cessé de rôder, nocturne voyageur.

Non, non, le temps n'est plus où, dans son blanc suaire,
Le mort de son cercueil levait sa tête altière,
Ramassait les débris de son corps dispersé,
Livide, et promenant l'odeur du cimetière!...
Vampires menaçans votre règne est passé!
Ne tremblez pas. Lassés à soulever la pierre,
Mes os avec leurs chairs roulant sur la poussière
N'auraient fait qu'apprêter un festin aux corbeaux.
Morts, nous sommes bien morts! L'incrédule matière
A garrotté la mort au fond de ses tombeaux.

Douce comme un soupir, une vague harmoni
Semblait de sons lointains bercer mon insomnie;
Déjà disparaissait l'oubli silencieux,
Je rentrais dans le temps, mais non pas dans la vie,
La vie aux yeux de flamme élancés vers les cieux!

Oh! comme je sentais le vide de la terre
De mes restes — néant, néant — dépositaire!
Rien ne battait en moi, rien ne remuait plus,
Excepté ma pensée, étrange aventurière,
Errante en un chaos morne, gris et confus!
Je croyais voir surgir de l'ombre et du silence
Fantômes — souvenirs, le monde! l'existence!
Quelque chose, disais-je, avec des mots sans voix,
M'aimait, me souriait, souffrait de ma souffrance!
Et moi-même j'aimai quelque chose autrefois!

Et des yeux me cherchaient!... dans leur muette ivresse,
Ils semblaient m'éclairer d'un rayon de tendresse,
Je me souvins alors qu'un être plein d'amour,
Avait, dans des transports d'ineffable allégresse,
Inondé de baisers ma bienvenue au jour.

Un zéphir secouait ses ailes caressantes,
Se jouait, si flatteur, sur mes lèvres absentes,
Qu'il n'eût point effleuré de transparentes eaux;
Cependant fermentaient mes cendres frémissantes,
Et le néant, plus lourd, gravitait sur mes os!

Soudain, je crois entendre une voix argentine,
Et voir un nain léger qui salue et s'incline,
Et voltige et bondit, spectre bariolé;
Je reconnus, hélas! mon aurore enfantine,
Et de mes premiers jeux le printemps écoulé!

Ainsi venait, glissait, passait dans ma mémoire
De ma jeune saison la vaporeuse histoire,
Maint objet exhumant mes premières amours....
Et j'étais oublieux des pompes de la gloire,
Et du grand empereur, l'homme-Dieu de nos jours.

Au matin, repliant son manteau fantastique,
Et de ses ailes d'or l'illusion magique,
Le songe diaphane, avant que le réveil
N'excite de nos sens la lenteur léthargique,
Nous balance assoupis en un flottant sommeil;
Ainsi je me berçais d'une tendre chimère,
Quand soudain, comme un trait, une douleur amère
Perça mes ossemens! Dans la profonde nuit,
Le nom chéri de mère, ô ma mère! ô ma mère!
Sortit comme l'éclair qui rayonne et s'enfuit!

Ce nom, je m'en saisis! ce doux nom que j'adore
Ébranlait les parois de mon crâne sonore;
Et je croyais revivre, et voulais me lever,
Chercher partout ma mère et la revoir encore,
Je voulais.... sans savoir où je l'irais trouver!...

Mais l'esprit ne vint pas pour dire à la matière :
Muscles et nerfs en place! allons! c'est la lumière!
Vous, cessez vos festins, convives des tombeaux!
Redresse ton squelette et fracasse ta bière,
Mort-pensant, lève-toi, rajustant tes lambeaux!

Malheureux ! je souffrais dans ma lente agonie
Tout ce qui fait pleurer au séjour de la vie,
Et la mort me sevrait de ce bienfait des pleurs !
Dans mes yeux desséchés leur source était tarie,
Et rien ne soulageait mes poignantes douleurs !

Dans le sommeil profond un moment je retombe.
En cessant de rêver je cesse de souffrir.
La paix veut-elle aussi s'exiler de la tombe ?
Hélas ! pour oublier, ne faut-il plus mourir ?

Pourquoi venir, ô toi, que j'aimai la première,
La seule que j'aimai !... torturer ma poussière ?
Comme elle promenait sur mes tristes débris,
Tout honteux d'être vus, ses longs regards surpris,
D'où coulait lentement une larme nouvelle !
Oh ! sur son pauvre amant vous planiez avec elle,
Trop rapides instans auprès d'elle écoulés,
D'un bonheur mensonger fantômes envolés,
Félicité d'une heure en une heure éclipsée !...
Et je la contemplais de l'œil de ma pensée,
Belle comme en ce jour !... Ah ! je frémis encor !...
Jour cruel !... ses cheveux flottaient en tresses d'or ;
Sa robe de satin, aux vagues agitées,
Frissonnait sur ses pas en lueurs argentées ;
L'oranger nuptial, parure de candeur,
Sur son front gracieux couronnait la pudeur ;
La longue chaîne d'or à son cou suspendue

Reposant mollement sur son épaule nue,
Semblait un beau serpent dans la neige endormi,
Lorsque sur ses anneaux joue un rayon ami!
Comme en ce jour fatal... qui me coûta la vie,
Ce jour où fut cette ame à mon ame ravie!
Non, elle n'était plus, à mes yeux enivrés
Pour la dernière fois de ses traits adorés,
Une enfant de la terre, une simple mortelle,
C'était une figure angéliquement belle,
Une blanche vapeur, un astre doux, errant,
Céleste fantaisie, idéal énivrant,
Où venaient se confondre en un divin mélange
Les charmes de la femme et la beauté de l'ange,
Le souris de l'enfant plein de naïveté,
L'orgueil voluptueux de la virginité,
Tout ce qu'une ombre aimée a de grâce indécise,
Ce qu'il y a de triste en un cher souvenir,
Ce qu'un regret d'amour a d'amertume exquise!...
Hélas! pour oublier, ne faut-il plus mourir?

LOUIS MOREAU



La Maniote.

Les Grecques habitant les hauts sommets du Taygète sont les mêmes qui jadis sur les bords de l'Eurotas, disaient à leurs fils :

« Avec ou dessus! »

Je vais en donner un exemple, il est pris dans ma famille :

Ækatarina Stephanopoly, était mariée à *Nicolaos Benoni*, riche négociant du canton de Kalamata, établi à *Coutchoucoumani*. Ækatarina était heureuse, elle avait une belle fortune, une famille nombreuse composée d'enfans beaux et braves, et pour elle l'avenir n'aurait eu que des joies si la Grèce eût été libre.

Le chant nuptial redisait encore ses refrains pour les noces de Georges Benoni, le fils aîné d'Ækatarina, et de la jolie Panoria Mikaëly, lorsque le canon d'alarme

retentit à Coron où les Russes venaient de débarquer le 10 mars 1770. Aussitôt tous les Grecs se levèrent en criant Liberté! Benoni, que ses grandes richesses exposaient à plus de vexations que ses compatriotes, attendait depuis trop long-temps l'heure de la vengeance pour ne pas répondre au premier appel fait à l'ancien courage spartiate. Il leva à ses frais une compagnie dont ses fils et lui furent les principaux officiers, et pendant trois mois cette valeureuse troupe fit seule le service militaire de la contrée.

Ækatarina était une vraie Maniote, elle ne quittait jamais son mari. Bien qu'il eût de nombreux serviteurs, c'était elle qui chargeait son fusil et pansait ses blessures. Elle-même, armée d'une légère carabine, d'un cangiar affilé et de deux pistolets, elle gravissait les rochers du Magne à côté de son mari, et donnait la mort à un Turc, d'un cœur aussi résolu, d'une main aussi assurée, que pas un des chefs de l'armée russe; de cette armée apportant aux Grecs la liberté, disait-elle, et qui riva leur esclavage.

Panoria Mikaëly suivait partout sa belle-mère; elle était sœur de *Mavro-Mikaëli*, de ce chef qui disait à Alexis-Orloff:

« — Quand tu serais à la tête de toutes les armées « de ta souveraine, tu ne serais encore qu'un esclave, et « moi le chef d'un peuple libre; et quand le sort m'en « rendrait le dernier homme, ma tête vaudrait encore

« plus que la tienne. » Telles étaient aussi les nobles pensées de *Panoria*. Comme les filles de Misitra elle avait de blonds cheveux, de doux et beaux yeux bleus, mais comme Ækatarina elle savait aussi charger et porter un fusil, et donner la mort à un ennemi.

Dans une de leurs excursions, Ækatarina fut assez dangereusement blessée pour être dans l'obligation de se faire transporter chez elle. Le pays était tranquille. Repoussés vers Tripolizza, les Turcs n'inquiétaient plus la contrée; ce fut donc sans aucune crainte qu'Ækatarina se sépara de son mari, de ses fils et de Panoria, pour revenir seule dans sa maison de Coutchoucoumani.

La journée fut triste pour elle; c'était la première fois qu'elle se voyait ainsi isolée. La nuit fut également solitaire et pénible; il semblait à Ækatarina, que quelques heures devaient suffire pour achever la reconnaissance que faisait son mari lorsqu'elle se sépara de lui. Son cœur toujours si ferme se trouvait attendri. La matrone spartiate était sous la puissance d'un de ces pressentimens qui troublent l'ame d'une faible femme. Enfin, vers le matin, la nature fut vaincue. — Ækatarina s'endormit; mais non de ce repos réparateur qui recrée nos forces. C'était un cauchemar prolongé; un fièvreux sommeil, qui produit des rêves effrayans et ne laisse après lui qu'une triste fatigue. Au milieu de l'un des songes bizarres, qui se succédaient devant elle, Æka-

tarina crut apercevoir près de son lit la forme d'un être humain ; mais pâle, silencieuse, la figure semblait la regarder avec pitié.

C'était plus qu'une illusion. Ækatarina le sentit ; sa paupière apesantie se souleva avec effort.... Elle s'éveille..... un cri lui échappe.... C'est son fils qui est devant elle, son premier né..... George..... Mais couvert de sang.... pâle.... ayant en effet l'apparence d'un habitant de la tombe..... Il tremblait en regardant sa mère. Ækatarina ne tremblait pas, mais son cœur était serré par une main de fer.... elle ne pouvait parler, et dans un tel moment ce mutuel silence était effrayant.

— Où est ton père, dit-elle enfin?

— Il est mort.

— Et tes frères ?

— Morts tous trois.

— Et Panoria ?

— Morte aussi... Morte s'écria le jeune Grec!... et il tomba sur la terre en laissant échapper un gémissement trop long-temps contenu.

— Et tu es ici, lâche!

Une légère rougeur passa sur le front pâle du jeune homme, et un sourire effrayant de ces lèvres blêmes, noircies par la cartouche, redonna pour un moment une vie terrible à cette physionomie qui paraissait frappée de mort.

— Je n'ai pas voulu être seul pour la vengeance, ma

mère. Je sais où trouver du sang turc..... Il nous faut un digne Holocauste.... et je suis venu vous chercher, ma mère. Pourrez-vous marcher ?

— Merci, mon fils, dit Ækatarina en pressant la main de son fils..... merci.... Oui je puis marcher !.... oui mon fils.... et puis tu me porteras. De quel côté!

— Janitza, répondit George.

—Allons !

Ækatarina, prit ses armes, et toute faible qu'elle était encore, elle se mit en route pour Janitza, appuyée sur le bras de son fils et suivie par quatorze de ses serviteurs.

Les deux infortunés marchaient en silence. Il semblait qu'un seul mot prononcé aurait fait éclater cette immense douleur qui les étouffait. Par fois, la mère entendait le bruit aigu des dents de son fils, se rapprochant convulsivement. — Alors, et toujours sans parler, elle lui jetait un de ces regards de femme, un de ces regards de mère, qui sont doux même dans la mort.

Ils arrivèrent enfin dans le haut d'un vallon couronné par des lauriers et d'épais thérébintes; là, George arrêta sa mère, mit un doigt sur sa bouche; puis, écartant les branches, il lui fit signe de regarder au-dessous d'elle.

Le lieu de la scène était une de ces petites vallées délicieuses, bordant latéralement le long défilé de Janitza. La nature, alors dans toute sa pompe, sem-

blait avoir rassemblé ses magnificences dans ce lieu retiré : des bosquets de mûriers, de cytises, d'acacias, des massifs de rosiers en fleurs, de bois-gentil, de lauriers roses, bordaient un bois de chênes vigoureux qui, comme une ceinture, entourait la vallée. Sur une herbe courte et épaisse, on voyait, par touffes, la menthe, l'anémone, le narcisse, et toute cette abondance de fleurs dont cette partie du Magne est douée et privilégiée par la nature. Sur ce tapis vert et fleuri deux ruisseaux coulaient comme deux rubans d'argent. Des platanes, un noyer et quelques figuiers formaient un ombrage plus épais autour d'un bassin dans lequel tombait le plus fort des deux ruisseaux.

Pourquoi la vue d'un tel Eden n'eut-elle pas le pouvoir de calmer la violence de la tempête qui grondait dans le sein de la mère et de la veuve? C'est qu'il est une nature qui lui parlait aussi. Une nature dont la voix était plus puissante que celle qui était *là* avec sa robe diaprée et sa couronne de fleurs..... — Leur parfum n'était pas plus fort que l'odeur du sang.

Sur cette pelouse et si verte et si fraîche, on voyait des armes brisées, de larges mares de sang.... On s'était battu dans ce lieu. — Plus loin, à l'extrémité de la prairie, étaient des cadavres mutilés..... des têtes sur des javelines..... une femme massacrée!.... Les Turcs avaient été vainqueurs.

On voyait, en effet, un groupe de spahis et d'Alba-

nais couchés près de la source. Quelques-uns dormaient, d'autres mangeaient. — Ils étaient là avec cette insouciance qui leur donne l'air du courage, paraissant ignorer le danger auquel ils s'exposaient, et qu'ils avaient pourtant provoqué. — A quelque distance on voyait des chevaux richement harnachés..... Les nobles animaux baissaient leurs têtes et semblaient vouloir souiller leur crinière.... — Ækatarina les reconnut !.... A quelques pas, cinq têtes méconnaissables pour tout autre œil que celui d'une femme et d'une mère, étaient là sur des javelines..... La tête de Panoria se distinguait des autres par ses longues tresses dorées... — Un moment Ækatarina crut mourir avant la vengeance... — Elle devint froide et pâle comme les victimes. — Son cœur ne battait plus.

Es-tu prêt? dit-elle enfin à son fils, et George inclina la tête.

Eh bien! donc, dit la mère en baisant dévotieusement la croix du chapelet qu'elle portait à son cou, ainsi soit fait pour Dieu et la Panagia : que personne ne tire sans mon ordre, dit-elle à ses serviteurs. — Maintenant, mon fils!

Deux hommes furent abattus. Les Turcs, frappés par deux mains invisibles, mais sûres, allaient tomber comme en holocauste devant leurs victimes — Une seconde décharge doubla la vengeance... Les Turcs coururent à leurs armes; mais, avant qu'ils eussent atteint

le faisceau, la mère et le fils s'étaient précipités de leur retraite, suivis de leurs serviteurs : tous les ennemis furent tués. — Pas un seul n'échappa. — Ils étaient dix-sept.

De retour dans sa maison déserte, la veuve de Nicolaôs ne prit pas le deuil; elle remplaça Benoni dans le commandement de sa compagnie, et la femme devint une tigresse. — Elle n'accordait aucun quartier. Quelquefois on la voyait hésiter lorsqu'un ennemi vaincu lui demandait grâce... puis un souvenir semblait s'élever entre elle et lui comme un fantôme. — Alors sa main frappait avec rage. — A quelque temps de là, le fils qui lui restait fut tué à côté d'elle au siège de Coron. — La mort brisait, en l'abattant, le dernier lien qui attachait Ækatarina au monde; mais il fallait à tout ce qu'elle avait perdu d'éclatantes et de sanglantes funérailles, qu'elle seule pouvait célébrer. Elle demeura avec l'armée russe, se battant avec ce courage que donne le mépris de la vie, accomplissant une destinée héroïque, mais commettant par fois des actions d'une cruauté que son malheur peut seul faire comprendre... Grièvement blessée au siége de *Modon*, elle se fit transporter à la *Pandanessi*, où sa fille était religieuse. Elle y était depuis deux jours, lorsque le couvent fut entouré par les Albanais-Dulcignotes, les plus féroces soldats de l'armée turque. Malade et blessée, Ækatarina en les voyant attaquer la retraite de son dernier enfant, retrouva

toutes ses forces pour la défendre. — Enfin, voyant que les portes ne pourraient résister, elle mit elle-même le feu au couvent; et, lorsque les Dulcignotes, irrités de la longue résistance qu'ils avaient trouvée, se précipitèrent dans le saint asile pour y porter à la fois le déshonneur et la mort, ils ne trouvèrent que des cadavres et des cendres.

LA DUCHESSE D'ABRANTÈS.



DICTÉ

EN PRÉSENCE DU GLACIER DU RHÔNE.

Souvent, quand mon esprit riche en métamorphoses
Flotte et roule endormi sur l'océan des choses,
Dieu, foyer du vrai jour qui ne luit point aux yeux,
Mystérieux soleil dont l'ame est embrasée,
Le frappe d'un rayon, et, comme une rosée,
    Le ramasse et l'enlève aux cieux.

Alors, nuage errant, ma haute poésie
Vole capricieuse, et sans route choisie,
De l'occident au sud, du nord à l'orient;
Et regarde, du haut des radieuses voûtes,
Les cités de la terre, et, les dédaignant toutes,
    Leur jette son ombre en fuyant.

Puis, dans l'or du matin luisant comme une étoile,
Tantôt elle y découpe une frange à son voile,
Tantôt, comme un guerrier qui résonne en marchant,
Elle frappe d'éclairs la forêt qui murmure;
Et tantôt en passant rougit sa noire armure
Dans la fournaise du couchant.

Enfin sur un vieux mont, colosse à tête grise,
Sur des Alpes de neige un vent jaloux la brise.
Qu'importe! Suspendu sur l'abîme béant
Le nuage se change en un glacier sublime,
Et des mille fleurons qui hérissent sa cime.
Fait une couronne au géant!

Comme le haut cimier du mont inabordable,
Alors il dresse au loin sa crête formidable.
L'arc-en-ciel vacillant joue à son flanc d'acier;
Et, chaque soir, tandis que l'ombre en bas l'assiége,
Le soleil, ruisselant en lave sur sa neige,
Change en cratère le glacier.

Son front blanc dans la nuit semble une aube éternelle;
Le chamois effaré, dont le pied vaut une aile,
L'aigle même le craint, sombre et silencieux;
La tempête à ses pieds tourbillonne et se traîne,
L'œil ose à peine atteindre à sa face sereine,
Tant il est avant dans les cieux!

Et seul, à ces hauteurs, sans crainte et sans vertige
Mon esprit, de la terre oubliant le prestige,
Voit le jour étoilé, le ciel qui n'est plus bleu,
Et contemple de près ces splendeurs sidérales
Dont la nuit sème au loin ses sombres cathédrales,
Jusqu'à ce qu'un rayon de Dieu

Le frappe de nouveau, le précipite, et change
Les prismes du glacier en flots mêlés de fange;
Alors il croule, alors, éveillant mille échos,
Il retombe en torrent dans l'océan du monde,
Chaos aveugle et sourd, mer immense et profonde,
Où se ressemblent tous les flots!

Au gré du divin souffle ainsi vont mes pensées,
Dans un cercle éternel incessamment poussées.
Du terrestre océan dont les flots sont amers,
Comme sous un rayon monte une nue épaisse,
Elles montent toujours vers le ciel, et sans cesse
Redescendent des cieux aux mers.

VICTOR HUGO.





LAWRENCE.

Le célèbre sir Thomas Lawrence n'est pas un de ces artistes pour qui la renommée ne commence qu'après leur mort. Le siècle lui a, de son vivant, dispensé une gloire qui ne peut guère s'accroître, au moins dans sa patrie, où, depuis longues années, sa supériorité comme peintre passe pour incontestable. Ses ouvrages, comme tout ce qui a un grand mérite, ont excité parmi nous à leur apparition successive beaucoup de critiques et d'éloges C'est une espèce de concert qui ne saurait que flatter celui à qui il s'adresse. Où est la gloire qui a brillé tout d'un coup sans nuages et sans disputes? celle apparemment que le public ne donne pas, et qui se fait entre quelques complaisans qui s'enferment pour se louer.

Grâce à sir Th. Lawrence et encore à quelques peintres anglais dont les ouvrages ont paru avec éclat à nos expositions, le temps n'est plus où on demandait sé-

rieusement s'il y avait des peintres en Angleterre comme on demandait plus anciennement si on y avait un théâtre Quantité de personnes en France connaissent à peine le nom de Reynolds, pas plus qu'on n'avait ouï prononcer celui de Shakspeare il y a quatre-vingts ans. On sait à peine que, tandis que la pauvre peinture se mourait dans toute l'Europe, qu'elle se traînait énervée, déshonorée sur les traces de Vanloo et de quelques génies de même force, un vrai génie, Reynolds, continuait les grands maîtres en Angleterre, et il faut bien le dire, malgré un profond respect pour notre gloire nationale, il les continuait de manière à n'avoir point été surpassé par tout ce qui s'est fait depuis dans notre pays.

Lawrence a succédé à la réputation de Reynolds, son maître, et tout imbu de ses traditions, il n'est pas moins plein d'originalité. On trouve, dans son portrait de la marquise de Salisbury, autant que dans ses meilleurs ouvrages, ce talent particulier qu'il a eu seul peut-être à un si haut degré, celui de rendre d'une manière frappante l'âge, la complexion, toute l'habitude de ses modèles.

Par le grand nombre de ses productions capitales, Lawrence rappelle tout-à-fait ces anciens peintres dont la fécondité nous étonne, et que nous sommes convenus de nous figurer retirés dans leur atelier, soigneux de leur réputation seulement par de beaux ouvrages, peu hommes d'intrigue et de salons. Sir Thomas, qui,

par son immense talent, pouvait se passer de l'intrigue, n'était pas moins courtisan poli que grand peintre. Ses personnages en prenaient, sans doute, cet air noble et cette tournure distinguée qu'il savait donner à presque tous. Son talent se sent d'habitudes élevées et du commerce de l'aristocratie. Ce qu'on demande avec le plus de surprise, c'est comment il a pu suffire à tant de choses; car, malgré l'apparente facilité de sa manière, rien n'est plus consciencieux que son travail. Arrivé à un âge où on songe plutôt à vivre sur sa gloire passée qu'à en chercher de nouvelle, il semblait un jeune homme plein d'ardeur, qui aurait sa fortune et sa réputation à faire. Ses tableaux, qu'on prendrait pour autan d'improvisations, tant sa touche a de vivacité, sont étudiés avec un soin qu'il porte jusqu'au scrupule, dans l'imitation de certains traits caractéristiques: et c'est là véritablement où il excelle, et où personne ne l'a sans doute égalé.

Les artistes anciens avaient craint d'animer leurs portraits des mouvemens rapides des passions, et rien de plus sage que cette retenue. Ils peignent des figures sérieuses dans des attitudes simples et tranquilles. Pas plus de ces airs d'inspirés insupportables, que de ces sourires qui vous poursuivent dans des portraits ridicules, dont les vénérables originaux sont couchés dans leurs tombeaux depuis des siècles, *et fort sérieux,* je pense, comme dit Mercutio.

Avec un rare bonheur, Lawrence évite la roideur de certains maîtres, sans tomber dans les grâces minaudières d'une époque plus récente. Ses personnages vivent réellement; ils pourraient marcher, se mouvoir. Il saisit sur les traits la nuance la plus délicate de mélancolie ou de gaîté; et ce n'est encore qu'une partie de son talent. L'effet le plus pittoresque ajoute un admirable relief à ces têtes déjà si pleines de vie. On peut le blâmer de pousser quelquefois jusqu'à l'affectation quelques recherches de contrastes piquans et inattendus; mais au milieu de ses caprices les plus bizarres, il vous captive encore : l'œil est forcé de le chercher, de venir à lui. Son tableau est une espèce de diamant qui brille tout seul là où il se trouve, et qui éteint tout autour de lui; par des moyens exagérés : d'accord; par une extrême coquetterie dans le choix de ses tons; passe; mais il frappe, il éblouit, et non pas aux dépens de la finesse et de la vérité de son dessin, qui, dans les têtes, est incomparable. Sa couleur pleine d'éclat vous fixe devant sa toile; il vous enferme dans un cercle magique pour forcer votre attention et la concentrer tout entière sur l'objet principal, sur la figure dont les yeux semblent vous suivre et vous communiquer une émotion véritable.

Rien de plus répandu que cette sotte opinion que le portrait est un genre secondaire. Qu'y a-t-il pourtant de plus intéressant que les traits d'un homme célèbre

ou que la naïve représentation d'une jeune et belle personne, à moins que vous ne préfériez à des yeux brillans de santé, à des lèvres fraîches et vermeilles, et à tout ce que la jeunesse peut répandre de charmes sur un visage, ces figures insipides qui se tordent et se démènent dans de grands tableaux où on ne sent que l'effort, et qui vous laissent de glace?

Le peintre de portraits n'a qu'à copier, dites-vous? le modèle est devant lui; qu'il le saisisse. Mais avec les traits qui forment la physionomie, vous voulez une ame qui les échauffe et qui y respire. Le peintre qui crée un tableau, le voit ou croit le voir dans son imagination; mais qui le contraint de suivre telle ou telle donnée, et quand il en vient à l'exécution, qui me prouve qu'il ait retrouvé sur la toile seulement une ombre effacée de ce qu'il avait conçu?

Il n'est point d'artiste, point d'écrivain qui n'ait mille fois composé avec le désir de rendre précisément ce qui lui vient dans l'esprit. Je suppose la volonté la plus ferme, la tête la plus active à poursuivre ses pensées, ne lui échappent-elles pas souvent à mesure qu'elles lui viennent? On n'en donne alors que la moitié, que le quart; quelquefois l'une vous mène à l'autre de telle sorte, que vous oubliez la première. La fantaisie, un hasard heureux, peuvent faire prendre à vos idées une tournure indifférente. Soit, au contraire, un portrait, Napoléon par exemple, dont il faut saisir les

traits, un homme que tout le monde pourra voir afin de comparer la copie au modèle : il s'agit de le faire revivre, de lui donner le mouvement et la saillie sur cette surface muette, et de montrer pourtant tout ce qui l'entoure, de peindre jusqu'aux moindres détails sans distraire l'attention que demandent les traits du visage. Voilà, et j'en demande pardon à tant de peintres soi-disant d'histoire, qui, à vrai dire, ne peignent pas mieux l'histoire que la fable, voilà ce qu'on peut aussi regarder comme des difficultés.

J'entends parler de la dignité du genre : de toutes les dignités, celle-ci est, à mon avis, la plus mince. La véritable est celle que l'homme imprime à son ouvrage ; un genre digne, c'est celui qui est porté à la perfection.

Quant à Lawrence, il est avec ses beautés et ses défauts, ou si l'on aime mieux, avec son genre inférieur, un homme du premier rang. Il n'a point eu de rivaux dans la peinture des femmes et des enfans. Le portrait du pape, qui fournit l'exemple d'une autre espèce de mérite, prouverait la mobilité comme l'élévation de son talent, si rien de tout cela avait besoin d'être prouvé.

Quelques personnes ont prétendu que tout remplis de beautés que pouvaient être ses ouvrages, ils risquaient de corrompre le goût.

On peut dire à cela qu'un grand artiste n'a jamais

été considéré comme devant répondre de toutes les sottises qui peuvent se faire à propos de ses écrits ou de ses peintures. On aurait le plus grand tort d'en vouloir à l'illustre Goëthe, par exemple, pour tous les Allemands doués d'une sensibilité trop vive, que la lecture de Werther a fait se jeter à la rivière ou se pendre.

Quand même encore il serait démontré qu'un bon ouvrage peut perdre le goût, il resterait à décider jus qu'à quel point il est convenable de préférer le bon goût aux bons ouvrages.

Eug. Delacroix.



A Mademoiselle Delphine Gay.

Saint-Point, 29 Juillet 1829.

Celui qui voit briller ces Alpes, d'où l'aurore,
Comme un aigle qui prend son vol du haut des monts,
D'une aile étincelante ouvre les cieux et dore
Les neiges de leurs fronts;

Celui-là, l'œil frappé de ces hauteurs sublimes,
Croit que ces monts glacés qu'il admire et qu'il fuit
Ne sont qu'affreux déserts, rochers, torrens, abîmes,
Foudres, tempête et bruit!

Mesurons-les de loin, dit-il; mais si sa route
Le conduit jusqu'aux flancs d'où pendent leurs forêts,
S'il pénètre au vain bruit de leurs eaux qu'il écoute
Dans leurs vallons secrets,

Il y trouve, ravi, des solitudes vertes
Dont l'agneau broute en paix le tapis velouté,
Des vergers pleins de dons, des chaumières ouvertes,
A l'hospitalité;

Des sources sous le hêtre ainsi que dans la plaine,
De frais ruisseaux dont l'œil aime à suivre les bonds,
De l'ombre, des rayons, des brises dont l'haleine
Plie à peine les joncs;

Des coteaux aux flancs d'or, de limpides vallées,
Et des lacs étoilés des feux du firmament,
Dont les vagues d'azur et de saphir mêlées
Se bercent doucement;

Il entend ces doux bruits de voix qui se répondent,
De murmures du soir qui montent des hameaux,
De cloches des troupeaux, de chants qui se confondent
Aux sons des chalumeaux;

Marchant sur des tapis d'herbe en fleurs et de mousses,
Ah! dit-il, que ces lieux me gardent à jamais!
La nature a caché ses grâces les plus douces
Sous les plus hauts sommets.

Ainsi ces noms qu'au ciel la renommée élève,
De leur éclat lointain semblent nous consumer
Jalouse de ses dons, la gloire leur enlève
Tout ce qui laisse aimer!

Ainsi quand je te vis, jeune et belle victime,
Qu'un génie éclatant choisit pour ton malheur,
Je cherchai sur ton front le rayon qui t'anime,
Et je fermai mon cœur;

Mais un jour, c'était l'heure où le soin du ménage
Retient lá jeune fille à son foyer pieux,
Où l'on n'a pas encor composé son visage
Pour l'œil des envieux;

J'entrai comme un ami qui vient avec l'aurore
Solliciter sans bruit la porte d'un ami,
Qui l'entr'ouvre, et du seuil que son pied touche encore,
Demande : A-t-il dormi?

Les meubles dispersés dans la salle nocturne,
La lampe qui fumait, oubliée au soleil,
Étalaient ce désordre, emblème taciturne
D'une nuit sans sommeil.

Des harpes et des chants, souvenirs d'une fête,
Des livres échappés à des doigts assoupis,
Et des feuilles de fleurs qui couronnaient ta tête
Y jonchaient les tapis;

La veille avait flétri de ta blanche parure
Les longs plis qu'à ton sein le nœud pressait encor,
Et tes cheveux cendrés jusques à ta ceinture
Roulaient leurs ondes d'or;

Ton visage était pâle, une sombre pensée
De ton front incliné lentement s'effaçait,
Et dans ta froide main ta main entrelacée
        Sur tes genoux glissait.

Aux bords de tes yeux bleus tremblaient deux larmes pures;
La pervenche à ses fleurs ainsi voit s'étancher
Deux perles de la nuit que des feuilles obscures
        Empêchent de sécher!

Sur tes lèvres collé ton doigt disait : Silence!
Car l'enfant de ta sœur dormait dans son berceau,
Et ton pied suspendu le berçait en cadence
        Sous son mobile arceau.

La mort avait jeté son ombre passagère
Sur cette jeune couche; et dans ton œil troublé,
Dans ton sein virginal, tout le cœur d'une mère
        D'avance avait parlé :

Et tu pleurais de joie, et tu tremblais de crainte,
Et quand un seul soupir trahissait le réveil,
Tu chantais au berceau l'amoureuse complainte
        Qui le force au sommeil !

Ah! qu'un autre te voie enfant de l'harmonie,
Trouvant que sur les cœurs un empire est trop peu,
Lancer d'un seul regard l'amour et le génie,
        La lumière et le feu!

Qu'il t'écoute chanter comme un autre respire,
Comme le vent murmure en s'exhalant des bois,
Harpe! écho de nos chœurs! et dont chaque vent tire
Une seconde voix!

Pour moi, quand la mémoire évoque ton image,
Je te vois l'œil éteint par la veille et les pleurs,
Sans couronne et sans lyre, et penchant ton visage
Sur un lit de douleurs!

Je t'entends murmurer ces simples mots de l'ame
Que la douleur enseigne à ce qui sait sentir!
Et ces chants enfantins que la plus humble femme
Fait le mieux retentir!

Et je dis en moi-même : Ah! périsse la lyre!
De la gloire à son cœur le calice est amer!
Le génie est une ame : on l'oublie, on l'admire;
Elle savait aimer!

L'étoile de la gloire, astre de sombre augure,
Semblable à l'insensé qui secoue un flambleau
Éblouissant nos jours, les pousse à l'aventure
Vers un brillant tombeau.

L'étoile de la femme est la pâle lumière
Qui se cache le jour dans l'azur etoilé,
Monde mystérieux que seule à la paupière
La nuit à révélé.

Sur le front qui l'admire elle luit en silence,
Elle illumine à peine un point du firmament,
Et de ses doux rayons l'amoureuse influence
N'enivre qu'un amant!

ALPHONSE DE LAMARTINE.



CORINNE AIMÉE. *

Il m'aime ! ô jour de gloire ! ô triomphe, ô délire !
Tout mon cœur se réveille et je reprends ma lyre,
Je suis poète encore et veux que l'univers
Devine mon bonheur à l'éclat de mes vers ;
Je veux, pour le chanter, m'enivrant d'harmonie,
Au feu de son amour allumer mon génie :
Oui, je veux, dans la lice atteignant mes rivaux,
Justifier son choix par des succès nouveaux,
Et digne de le suivre, en sa noble carrière
Suspendre à ses lauriers, ma couronne de lière.

Par d'amères douleurs si long-temps éprouvé,
Mon cœur trouve en un jour tout ce qu'il a rêvé ;

* L'auteur suppose Corinne aimée par un héros.

Lui seul pouvait me plaindre et comprendre mon ame;
Lui seul pouvait aimer la gloire d'une femme :
Le riche, dans le temple, assis avec orgueil,
Permet à l'indigent de prier sur le seuil;
Le monarque adore que le pouvoir enchante
Se montre-t-il jaloux de la voix qui le chante?
Non, et celui qui règne au milieu des combats,
Qui d'un mot peut changer le destin des états;
Qui bravant les autans qui grondent sur sa tête,
A guider son vaisseau fait servir la tempête,
Et calme, aux astres seuls demande son chemin;
Qui pénètre les cœurs d'un regard plus qu'humain,
Évoque la pensée, et traduit la parole,
Héros, de ses soldats la terreur et l'idole,
Qui vers un noble but chaque jour s'élevant
Est pour la jeune muse un poème vivant;
Celui qui s'illustra par des succès sans nombre,
D'un regard protecteur, verra grandir à l'ombre
Le modeste laurier qu'arrosent tant de pleurs,
Et dont une humble main ne choisit que les fleurs.
Des vers à sa compagne il permettra l'ivresse,
Car l'inspiration redouble la tendresse;
C'est à lui qu'elle parle en son enchantement,
Chacun de ses accords est un noble serment;
Cette voix que les vers rendent grave et sonore
Pour lui n'est qu'un soupir, un accent qui l'implore;
Cette main sur le luth habile à moduler,
Est la main qu'en la sienne il a senti trembler;

Ce regard inspiré que le vulgaire admire
N'est qu'un tendre regard qui le cherche et l'attire,
Dans la gloire pour elle il ne voit qu'un danger,
Et quand chacun l'envie, il court la protéger.

Ah! ce sont d'autres cœurs que la gloire sépare!
Mais dans ces vains désirs d'où vient que je m'égare?
Pourquoi les souhaiter ces triomphes d'un jour!
Est-il donc un succès plus beau que son amour!
L'orgueil de l'enchaîner suffit à ma mémoire,
C'en est fait...., son bonheur sera toute ma gloire.
Embelli d'un reflet, mon front brillera mieux:
Le lac de nos vallons éblouit plus les yeux,
Quand le disque du jour en ses flots vient se peindre
Que le phare des mers qu'un souffle peut éteindre;
L'écho qui de la lyre ose imiter les chants
A de plus nobles sons que la flûte des champs;
La brise qui se joue au front des lis superbes
A de plus doux parfums que le bluet des gerbes,
Ainsi pour mieux briller je m'efface aujourd'hui;
Gloire, succès, bonheur, je tiendrai tout de lui,
Et mon ambition pour seule renommée
Est que l'on dise un jour: Corinne en fut aimée!

Il m'aime! avec ce mot pour moi tout est changé,
Du poids de ses regrets mon cœur est soulagé;

Il n'est plus ce tourment dont j'étais poursuivie,
Un horizon d'espoir environne ma vie.
D'un constant souvenir j'aime à subir la loi,
C'est un secret brûlant que je porte avec moi;
Ce bonheur dont je suis doucement oppressée,
Comme un parfum céleste enivre ma pensée;
Tout m'enchante à présent, le silence, le bruit,
L'éclat d'un jour serein, les ombres de la nuit;
Je brave la retraite et sa langueur profonde;
Je supporte l'ennui des vains plaisirs du monde;
Pour celle qu'un doux rêve accompagne en tous lieux
Il n'est plus d'importuns, il n'est plus d'ennuyeux;
Un long récit me plaît, sans effroi je l'endure,
Et je rêve à ce bruit comme au plus doux murmure,
Je subis des pédans, les fatiguans débats,
Je ris de leurs bons mots que je n'écoute pas,
C'est l'innocent moyen que mon adresse emploie,
Ah! le rire souvent sert à cacher la joie.

Et cependant promise au plus bel avenir,
Mon front est pâle encor d'un triste souvenir;
Les traces de mes pleurs ne sont pas effacées;
Mon cœur palpite encor de mes craintes passées;
On a peine à sourire après de longs malheurs,
Et tout dit que ma joie est née au sein des pleurs;
Tel l'indocile enfant que pardonne une mère,
Oublie en sa gaîté sa douleur éphémère,

Il joue; et cependant son visage enfantin
Est pâle encor le soir des troubles du matin :
Son maintien moins hardi reste empreint de tristesse
Ses chants ont moins d'éclat, ses pas moins de vitesse;
Et, des pleurs essuyés, ses yeux encor brûlans,
Son rire, entrecoupé par des soupirs tremblans,
Sa voix émue encor des lointaines alarmes,
Tout dans ses jeux trahit un jour entier de larmes.

O combien j'ai souffert avant ces doux momens !
Que de nuits sans sommeil, d'affreux pressentimens,
Que de dépits cachés sous une gaîté feinte,
Que de soupçons jaloux, quelle affreuse contrainte,
Pour un mot mal compris, un regard attendu !
Que d'amers souvenirs pour un adieu perdu !
Mais aujourd'hui, mon cœur chérit ces craintes vaines,
En le voyant sourire au récit de mes peines :
L'obstacle est un rempart sitôt qu'on le franchit,
De tous les maux passés le bonheur s'enrichit;
Ainsi le vieux soldat rentré dans sa patrie,
Contemple avec amour sa blessure guérie,
La montre à ses enfans comme un noble trésor,
D'un reste de douleur aime à souffrir encor;
Des jours de grands combats il raconte l'histoire,
Et chaque cicatrice a son nom de victoire;
De ses fils avec joie il excite les pleurs;
Et lorsqu'un ciel changeant ramène ses douleurs,

« Oh ! dit-il, en riant d'un facile courage,
« Ma balle d'Austerlitz nous annonce 'orage ! »
Ainsi mon cœur joyeux aime à se rappeler
Les chagrins dont un mot a su le consoler,
Et dans ce souvenir trouvant de tristes charmes,
Ose croire au bonheur payé par tant de larmes.

Mme ÉMILE DE GIRARDIN (DELPHINE GAY).



LE SOIR.

Vous savez si l'inspiration qui se tait devant l'éclat du jour, si les aveux que midi effraie osent s'élever à cette heure de recueillement, de silence et d'amour. Ils montent du cœur comme là-bas la rosée blanche et légère du pied de ces colines. L'esprit de toutes les fleurs s'éveille; et la jeune fille d'Athènes, qui a frissonné d'une joie et d'une terreur inconnues, laisse, au gré d'un livre, errer sa rêverie.

Une page, une seule a touché la sympathie de cette ame qui n'était pas éclose hier. Qu'importe que la pourpre et l'or et les lilas teignent à l'occident le vieux Parthénon? Elle lit, et sans distraction étudie ardemment une langue étrangère. Autrefois, quand elle n'était qu'une enfant encore, elle a entendu à son oreille



murmurer quatre mots de son pays : ces mots elle les retrouve sur la page magique.

Mais, le voyageur qui les a prononcés, où est-il? C'était un Lord, disait l'Aga : son large front était pensif; un manteau de couleur triste enveloppait sa taille à cette heure du jour où la poésie commence. La fille d'Athènes avait seule rencontré la douceur dans les regards de l'inconnu; et l'accent étranger avait prêté du charme à son aveu : *Zoé, mou sas agapo*. Ce sont-là de bien simples paroles.

Que le riche émir de Stamboul, que le puissant armateur de Corynthe eussent essayé aux genoux d'Ida ces mots qui signifient : *Mon ame, je t'aime,* Ida eût détourné avec dédain sa blonde tête. Échappés à la bouche du voyageur, un doux étonnement, une vague bienveillance rattache cet aveu au souvenir d'Ida.

Et maintenant, elle dévore des paroles devenues muettes. Tout leur sens est compris par son cœur. C'est pour y répondre qu'elle soupire. Elle pleure en les répétant.

« Fille d'Athènes, entends mes vœux avant que je « parte. Par les boucles de ces cheveux où viennent se « jouer les vents de la mer Égée; par ces paupières dont « les franges noires caressent l'incarnat de tes joues; « par ces yeux sauvages comme la gazelle;

« Par ces lèvres dont je voudrais approcher les mien- « nes et cette taille emprisonnée dans une si étroite

« ceinture, et les fleurs qui disent ce que les mots ne peu-
« vent exprimer; par les larmes et les soupirs de l'a-
« mour, *Zoé, mou sas agapo.*

« Fille d'Athènes, je suis parti; pense à moi quand
« tu seras seule. Je fuis vers la ville du prophète et les
« vains délices de Péra; mais Athènes retient mon cœur
« et mon ame. »

Eh bien! l'inconnu qu'Ida eût aimé, cette ame arrivée trop tôt près d'elle pour créer une seconde fois la sienne, où le retrouver dans ce monde? Le monde est un jour. Jeune fille, le voyageur a défendu la patrie de tes pères, et avec lui sont descendus sous la pierre l'humanité, l'amour et les secrets de la poésie. Prends son livre mouillé de tes larmes, les tresses coupées de tes cheveux, ta couronne de cyprès et de roses, et va sous les ronces de Missolonghi chercher cette pierre où il est écrit : LORD BYRON.

H. DE LATOUCHE.



Le Mancenillier.

C'ÉTAIT au sein des mers, sur ce lointain rivage,
Où sous un ciel plus pur on voit les fleurs s'ouvrir,
Où le mancenillier étend son noir feuillage
Et son ombre qui fait mourir.

Les derniers feux du jour s'égaraient sur la rive,
Lorsqu'elle y vint errer jeune, belle et plaintive :
Là croissait l'appias et le vanillier,
Elle passa près d'eux et vint s'asseoir pensive
Sous l'ombre du mancenillier.

On entendait au loin des chants... des chants de fête,
Et ces chants fatiguaient son oreille et son cœur,
Car pour le malheureux la joie est indiscrète,
La joie est importune, et la douleur muette
Y voit je ne sais quoi d'amer et de moqueur;

Mais sa tête bientôt de ses deux mains pressée
S'inclina sous le poids d'une amère pensée,
Ses cheveux sur son front roulèrent en anneaux,
Ainsi le manglier, saule de ce rivage
Pour dérober sa tige aux fureurs de l'orage
Se voile de ses longs rameaux,

Comme on voit au matin les gouttes de rosée
Couler entre les fleurs d'une plante épuisée,
Ses pleurs entre ses doigts roulèrent lentement.
Et nul ne vit ses pleurs; quittant des jeux frivoles,
Nul ne vint derrière elle écouter ces paroles
Qu'elle murmurait doucement:

« Tu me pardonneras, ma mère, disait-elle,
« D'être venue ainsi sous un mancenillier;
« Mais pourquoi m'as-tu dit que son ombre est mortelle,
« Et qu'avant d'y mourir on revoit l'infidèle
« Que le cœur ne peut oublier?

« Mais pourquoi m'as-tu dit que de rians mensonges
« Précèdent un sommeil qui n'aura plus de songes?
« Qu'on y sent par degrés s'endormir la douleur?
« Que sous un doux poison lentement on succombe,
« Et que l'ame tremblante au-dessus de la tombe
« Rêve encor des jours de bonheur.

« Des froids climats du nord j'ai connu l'inconstance,

« L'amour comme les fleurs n'y dure qu'un été;
« Sous notre ciel de feu l'amour, c'est l'existence,
« L'amour, c'est le malheur ou la félicité,

« L'amour, il vint à moi, paré de tous ses charmes,
« Avec ses douces nuits et ses brûlantes larmes,
« Alors que l'étranger parut en ce séjour,
« Qu'il me dit à mes pieds que j'étais la plus belle,
« Qu'il redit dans mes bras qu'il me serait fidèle,
« Et qu'il ne s'endormit qu'au jour.

« Si j'avais pu savoir son rapide passage,
« Du moins j'aurais tâché de l'aimer davantage;
« Je le quittai parfois, pendant qu'à ses genoux,
« Du matin à la nuit, de la nuit à l'aurore,
« Mon seul soin eût été de l'enivrer encore
« De plaisirs plus brûlans et de baisers plus doux.

« Mais pourquoi d'inconstance accuser sa tendresse,
« Sans doute il aura craint d'accabler ma faiblesse
« Hélas! la veille encor de ce départ fatal,
« A l'égal de sa sœur il me disait chérie,
« Il disait mon ciel pur, il disait ma patrie
« Aussi doux à son cœur que le pays natal;

« Peut-être il aura cru que sur une autre plage
« Mon cœur d'un vœu de mort poursuivrait son voyage;
« Mon cœur! qu'avait-il fait pour ainsi l'outrager?

« Ah! que plutôt ses jours aux rives de la France
« Se lèvent couronnés d'amour et d'espérance,
« Et que le temps lui soit léger. »

Elle disait ainsi, quand ses sens se troublèrent;
Elle eût de doux pensers, et des voix lui parlèrent.
Vers un être invisible elle étendit les bras:
D'un sommeil enivrant ses regards se voilèrent,
Elle ferma les yeux et ses lèvres tremblèrent
Quelques mots qu'on n'entendit pas.

C'était au sein des mers, sur ce lointain rivage,
Où sous un ciel plus pur on voit les fleurs s'ouvrir,
Où le mancenillier étend son noir feuillage
Et son ombre qui fait mourir.

Alexandre Dumas.



JÉRUSALEM.

Ce 3 février.

« Ma chère amie,

« Je t'ai écrit mon itinéraire de Smirne à l'île de Cos, patrie d'Hypocrate ; je n'ai pas eu le temps de faire une courte relation de mon voyage à Rhodes, à Chypre sur les côtes de la Caramanie et de la Syrie ; nous voilà à Jérusalem : je vais te dire en peu de mots comment nous y sommes arrivés et ce que nous avons vu.

Nous sommes partis le 8 février de Caïpha, près de Saint-Jean d'Acre, et nous avons passé par la route de Jaffa et de Ramla. Comme le pays est troublé par la guerre civile, et que les Arabes ne respectent guère les voyageurs et les pélerins, le pacha de Saint-Jean-d'Acre nous avait donné cinq de ses gardes ; nous étions de plus armés de fusils et de pistolets : heureusement que

nous n'avons pas fait de mauvaise rencontre ; et l'épée de l'académie, que je portais avec moi, est restée dans le fourreau.

« Le pays que nous avons traversé rappelle beaucoup de noms célébrés par l'histoire et par l'écriture. Je devais d'abord une visite au château des Pélerins, bâti par les Templiers; il ne reste que des débris dont la vue sert encore à diriger la route des navigateurs. Nous avons couché, la première nuit, à Teutrera dont l'histoire remonte à Josué, et qui présente à peine quelques pierres entassées sur la côte; non loin des ruines, se trouve un village, ou plutôt des huttes bâties de boue, qu'habitent des Arabes. Le cheik nous reçut dans sa maison, et nous céda un hangar où il avait coutume de loger les moutons, les vaches et les chevaux. Nous fûmes témoins, à Teutrera, des cérémonies d'un mariage. Un jeune homme de trente ans, d'une figure assez commune, paraissait monté sur un cheval, fumant sa pipe ; devant lui, s'avançaient vingt ou trente jeunes gens du pays, marchant sur un seul rang, pressés les uns contre les autres, et chantant à tue-tête, dans leur langue, *le beau épouse la belle* et *la belle épouse le beau*. Des femmes et des enfans, qui suivaient le marié, répétaient les mêmes paroles; on tirait, de temps à autre, quelques coups de fusils au milieu de la foule. Ce cortége grotesque a fait le tour du village; puis le futur est descendu de cheval ; il s'est assis sur une natte étendue à

terre, toujours la pipe à la bouche et gardant le silence. Au bout de quelques minutes, on a rapporté un énorme pilau, qui a été distribué aux assistans; vers le soir, on a conduit le *beau chez la belle*. Nous sommes partis sans en savoir davantage. »

MICHAUD.



A Lucretia Davidson,

JEUNE AMÉRICAINE MORTE A DIX-SEPT ANS.

« Je relus ces chants avec quelque chose de l'émotion que donnent l'écrit d'une main chérie et les affections les plus près de notre cœur. Il est si beau de mourir jeune. »

H. DE LATOUCHE.

MUSE à la voix d'enfant! quelle route épineuse
Déchira tes pieds d'ange égarés loin des cieux?
Quels épis indigens, fugitive glaneuse,
Nourrissent tes destins frêles et précieux.

Fleur étrangère! en vain l'eau roule entre ta rive
Et mon rivage; un flot m'attire aux malheureux :

Je suis leur écho triste, et leur plainte m'arrive;
Près de moi, loin de moi, j'ai des larmes pour eux!

O que d'êtres charmans, étonnés de la terre,
Ne sachant où porter leur ame solitaire,
Malades de la vie, altérés d'en guérir,
Au milieu de leurs jours s'arrêtent pour mourir!

Tu pleurais de l'entrave attachée à tes ailes;
Toi! la nuit suppliante en regardant les cieux,
Sur ton astre tremblant aux pâles étincelles,
D'un sommeil envolé tu consolais tes yeux?

Eh bien! ton front poète est éteint sous l'argile;
Ton ame est échappée à sa prison fragile;
Un tissu délicat se brise sans effort :
Ainsi l'œuf au soleil éclate après l'orage,
L'ange qu'il enfermait a ressaisi l'essor,
Et ton dernier soupir fut un cri de courage!
Ne demandais-tu pas ce repos virginal?
Sur ta tombe attirante un oiseau matinal
Ne va-t-il pas verser quelque suave plainte,
Douce comme ta voix! ta douce voix éteinte!
La rosée en tombant de ton jeune cyprès
Ne baigne-t-elle pas ton sommeil calme et frais?

Dis ! ne souris-tu pas quand ta rêveuse étoile,
Le soir dans ses rayons humides et flottans,
Glisse un chaste baiser sous la pudique toile
Où le ciel qui t'aimait plongea tes beaux printemps?

Non ! tu ne voudrais plus cueillir ces fleurs avares
Dont les âcres parfums tourmentaient ta raison ;
De nos rangs consternés, libre, tu te sépares,
Et tu ne bois plus l'air où roule le poison.
Le monde t'a fait peur ! à ses cris alarmée,
Tu te penchas soumise et vierge sous la mort,
　　Et tu t'envolas, fleur fermée,
T'épanouir aux feux qui n'ont pas de remord !
Et tu laissas tomber tes larmes poétiques,
Comme un cygne qui meurt ses sons mélodieux ;
Prestige ! ils font vibrer les feuilles prophétiques
Où s'épanchaient tout bas tes précoces adieux.

Tu ne vins pas, d'un jour prolongeant ton voyage,
Tenter de nos climats l'air tiède et transparent ;
Sous le voile d'encens où brûle leur bel âge
　　Regarder tes sœurs en mourant :
Delphine ! dont le vol annonça ta naissance,
(Car vos ames peut-être ont eu la même fleur),
Sur son front couronné de gloire et d'innocence,
Tu n'as pu, doux martyr ! appuyer ta douleur !

Elle est douce à qui l'aime, et tu l'aurais aimée !
Belle comme sa renommée,
Ta divine pâleur eût ému ses beaux jours :
Je l'ai vue une fois, et je l'aime toujours.

De celle dont le cœur s'enferme et bat si vite *,
Toi ! tu pouvais prétendre à rencontrer la main ;
L'ange blessé l'attire au bord de son chemin,
Et sa grâce peut-être eût enchaîné ta fuite.
A ta souffrance pure elle eût jeté ses fleurs,
De sa lyre voilée elle eût touché ta lyre ;
Et dans ses vers brillans, que de loin j'ose lire,
Ton nom jeune eût vécu baptisé de ses pleurs !

Mais ta lampe fuyait. Ton oreille enfantine
Doucement rappelée au mouvement des flots,
N'aura pas entendu rouler la brigantine
D'une exilée aussi qui chante ses sanglots **.

Non ! tu tremblais de vivre, et tu cherchais ta tombe
Seule, sous un rameau qui n'a pas vu l'hiver ;

* Madame Tastu.

** Madame Duchambge.

D'une vie effleurée, inquiète colombe,
    Tu laissas le livre entr'ouvert.

Que de chants étouffés! Que de pages perdues!
Que d'hymnes au silence avec toi descendues!
Tu sortais d'être enfant, Lucretia... tu meurs!
Et tu le voulus bien! Pardonne à nos clameurs.

Non! je n'ose pleurer dans ma pensée amère,
Non! je ne te plains pas... mais que je plains ta mère!

MARCELINE VALMORE.



LUCRETIA DAVIDSON.

(Extrait d'une notice anglaise.)

LUCRETIA-MARIA Davidson naquit le 27 septembre 1808, à Plattsburgh, sur le lac Champlain ; elle était la seconde fille du docteur Olivier Davidson et de Marguerite, sa femme. Ses parens étant dans la gêne, elle fut obligée de prendre part de bonne heure aux occupations domestiques. Elle y portait cet empressement qui accompagne toujours la bonne volonté ; mais, quand sa tâche était finie, elle se retirait pour goûter ces plaisirs de l'intelligence et de l'imagination qui avaient seuls du charme pour elle. On dit que, dès l'âge de quatre ans, Lucretia montra cet amour de l'étude. Au lieu de jouer avec ses petites compagnes, elle allait se cache dans quelque chambre à l'écart, avec ses livres d'école,

une plume, de l'encre et du papier, dont elle faisait une telle consommation, que ses parens furent curieux de savoir à quoi elle l'employait. Mais si quelqu'un venait pour la surprendre, elle faisait disparaître ou brûlait à la hâte la feuille qui l'occupait, ne répondant que par des larmes aux questions de son père et de sa mère. Enfin, sa mère, cherchant un jour quelque chose dans une armoire obscure qu'on ouvrait rarement, y trouva un gros paquet de cahiers dont toutes les pages étaient remplies de dessins irréguliers, avec des caractères étranges et en apparence illisibles, qu'on reconnut bientôt pour être l'ouvrage de cette enfant. Mieux examinés, les caractères se trouvèrent être les lettres de l'alphabet, tracées les unes de côté, les autres retournées et sans espace entre les mots. Ces hiéroglyphes, de l'invention d'une petite fille, furent déchiffrés, non sans de grandes difficultés; c'étaient des vers réguliers composés généralement pour expliquer le dessin tracé sur la page opposée. En voyant ses trésors découverts, la petite Lucretia fut péniblement affectée, et ne retrouva sa gaîté que lorsqu'ils lui eurent été rendus; mais elle saisit la première occasion pour les brûler secrètement: car, si elle avait caché ses compositions d'enfance, ce n'était pas de peur que ses parens ne prétendissent la décourager ou l'empêcher de continuer, mais c'est qu'il y a dans le vrai génie une susceptibilité délicate qui lui fait aimer le secret comme par instinct. Là où man-

que l'indice de cette modestie intellectuelle, on doit craindre aussi l'absence du sens moral, dont elle est la compagne habituelle.

Les cahiers de Lucretia Davidson ayant été détruits, tout ce qui reste de ses premiers vers est une épitaphe composée, à l'âge de neuf ans, sur un rouge-gorge qu'elle avait voulu apprivoiser. L'éditeur de ses poésies n'a pas jugé à propos de l'imprimer : de tels vers sont des *reliques* inappréciables pour ceux qui connaissaient ou aiment le poète ; mais la curiosité du public réclame des compositions d'un intérêt plus général. Lucretia n'avait que onze ans, lorsque son père la mena voir les décorations d'une salle où devait être célébré l'anniversaire de la naissance de Washington : ni la nouveauté, ni l'air de fête de tout ce qu'elle voyait n'attirèrent son attention ; elle ne pensa qu'à Washington, dont elle avait lu la vie, et pour qui elle éprouvait les sentimens d'une patriote Américaine ; aussitôt qu'elle fut retournée à la maison paternelle, la jeune fille prit une feuille de papier, y dessina une urne funéraire, et écrivit audessous des stances qui furent montrées aux amis de la famille. Quelque commun que soit le talent de versifier, toute manifestation précoce de ce don naturel sera toujours regardée comme extraordinaire par ceux qui ne le possèdent pas. Ces vers, quoique d'ailleurs peu remarquables, furent jugés si surprenans de la part d'un enfant de cet âge, qu'une de ses tantes ne put

croire qu'ils fussent d'elle, et insinua qu'ils pouvaient bien avoir été copiés. A ce soupçon, l'enfant se mit à pleurer ; mais dès qu'elle fut revenue de son accès d'indignation, elle improvisa à sa tante une remontrance en vers qui dissipa son incrédulité.

Fiers d'une fille qui donnait de telles espérances, ses parens ne cherchèrent jamais à arrêter ses études ; tout le temps qu'elle pouvait épargner sur les soins du ménage était consacré à la lecture. Avant l'âge de douze ans, elle avait lu la plupart des principaux poètes anglais ; — terme vague qui exclut sans doute de la liste maint poète de mérite et qui en admet plusieurs de très-médiocres, mais qui comprend une masse prodigieuse de lecture pour une si jeune intelligence. Elle avait lu aussi beaucoup d'historiens sacrés et profanes ; les œuvres de Shakspeare, de Kotzebue, de Goldsmith » (noms singulièrement rapprochés), et un grand nombre des romans du jour ; mais en fait de romans, elle rejetait au premier coup d'œil tout ce qui lui semblait indigne d'être lu. On parle de *diriger le goût* d'un génie naissant, c'est risquer de lui nuire plutôt que de lui être utile. Il est heureux pour une jeune imagination comme celle de Lucretia, d'être abandonnée à elle-même, libre comme l'abeille, d'extraire le miel de toute espèce de fleurs. Une intelligence forte comme un estomac robuste peut diriger les alimens les plus grossiers. La jeune Américaine observait tout, on la voyait quel-

quefois contempler pendant des heures entières l'orage, les nuages chassés par le vent, l'arc-en-ciel et le soleil couchant.

On ne s'attend guère à entendre parler d'indigence et de misère dans cette Amérique qu'on nous représente comme une terre promise, où il y a de la place pour tous, et pour tous aussi une aisance assurée. Cependant il paraît qu'en Amérique, comme ailleurs, l'homme est sujet à tous les maux légués par Adam à sa postérité. La mère de Lucretia tomba malade et garda pendant plusieurs mois la chambre. Lucretia eut désormais à suppléer sa mère dans tous les travaux du ménage et à la soigner elle-même dans son lit. Elle avait douze ans, et s'acquitta en fille tendre de ses nouveaux devoirs. A cette époque, un inconnu, qui avait ouï parler de ses vers, voulut en voir, et en fut si content, qu'il lui envoya une lettre de félicitation contenant un billet de banque de vingt dollars. La première pensée de la jeune fille fut qu'elle avait enfin le moyen d'acheter des livres; elle ne put s'empêcher de le dire, mais en tournant la tête du côté du lit de sa mère, les larmes lui vinrent aux yeux, et, mettant les billets dans les mains de son père, « Prenez, mon père, dit-elle, » voilà de quoi soigner ma mère, je puis me passer de » livres. »

C'est là une preuve de sensibilité trop naturelle pour qu'on puisse s'en étonner. Cette sensibilité fait ici partie

du génie même; mais on juge combien devait être aimée une pareille fille, dont la figure était d'ailleurs aussi belle que son ame. Quelques amis de sa famille, ou qui se disaient tels, blâmèrent l'éducation qu'elle recevait, et conseillèrent de la priver de livres, de papier, d'encre et de plumes, pour la réduire rigoureusement aux occupations domestiques. Ses parens se gardèrent de suivre ces conseils et surtout d'en parler à Lucretia, de peur qu'elle n'en conçût quelque aversion contre les personnes qui les avaient donnés; mais le hasard l'en instruisit, et au lieu d'en éprouver aucun ressentiment, elle se rendit aux raisons de prudence que ces amis avaient fait valoir, et par une heureuse abnégation de ses goûts, elle renonça sans rien dire à sa plume et à ses livres. Ce sacrifice était au-dessus de ses forces : au bout de quelques mois, elle maigrit; et, abattue de corps et d'esprit, elle ne pouvait retenir ni cacher ses larmes. Sa mère s'en aperçut : « Lucretia, lui dit-elle enfin, il y a long-temps que vous n'avez rien écrit. » Lucretia fondit en larmes, et répondit : « Ma « mère, j'y ai renoncé depuis long-temps ; » et sa mère lui demandant pourquoi, elle ajouta avec une vive émotion : « Je suis convaincue que nos amis ont eu raison « de me blâmer, j'ai eu tort de ne pas voir que les circonstances exigent les efforts réunis de tous les membres de la famille; vous avez perdu ma sœur aînée, c'est « mon devoir de tout faire pour soulager mes parens. »

Mistress Davidson se conduisit avec autant de sagesse que de tendresse ; elle lui dit de ne pas abandonner l'étude, mais de ne pas non plus s'y livrer exclusivement. « Elle reprit donc sa plume chérie , dit son biographe, et sembla comparativement heureuse.

Qu'on se garde de désirer un enfant d'un génie si précoce, et que ceux à qui le ciel en a fait don ne s'en réjouissent qu'en tremblant. Les grandes faveurs de la nature ou de la fortune ont avec elles leur balance de tentations et de dangers, et peut-être les faveurs de la fortune sont-elles d'autant plus à craindre, qu'il y a plus à perdre avec elles. Il semblerait que les germes de la perfection morale et intellectuelle ne sont pas destinés à porter des fruits sur la terre, mais qu'ils ne naissent et ne croissent ici - bas que pour être transplantés dans un monde où rien ne pourra les corrompre ni arrêter leurs progrès dans le bien. Cette considération doit préparer le cœur des parens ou les consoler. Telle fut Lucretia Davidson. Cette jeune plante n'était point faite pour parvenir à sa maturité. Une fièvre intellectuelle accompagnait son rapide développement, et tout semble avoir conspiré pour l'entretenir, les privations et les obstacles d'une part, l'indulgence et l'encouragement d'une autre; indulgence qu'on ne saurait blâmer, qu'il faut excuser du moins, car c'était la seule qu'on pût lui montrer. Tandis que les uns auraient voulu lui défendre tout travail intellectuel, et faire descendre

son esprit et ses espérances au niveau de sa situation dans la vie, les autres l'admirant comme un prodige, l'excitaient à la culture des poésies.

Excepté Chatterton et Kirke-White, la littérature anglaise ne saurait citer aucun exemple d'une intelligence aussi précoce et aussi fatale. Lucretia composait aussi vite que d'autres copient; plusieurs fois elle a composé, le même jour, quatre ou cinq pièces de trois ou quatre stances chacune, sur différens sujets. Quand elle *était en veine,* elle écrivait debout, et n'entendait ni ne voyait les personnes présentes : mais, si elle composait une pièce de quelque étendue, elle désirait être seule; elle s'enfermait dans sa chambre, n'y laissait pénétrer qu'un faible jour, et dans l'été, plaçait à la fenêtre sa harpe éolienne, nourrisant ainsi par des secours artificiels la flamme qui la dévorait. Elle gardait le secret sur les pièces qui lui coûtaient quelque travail de plus, et si, par hasard, elles étaient découvertes encore inachevées, elle les complétait rarement, et le plus souvent les jetait au feu. Elle s'inquiétait peu de ses ouvrages quand ils étaient finis; elle en gardait bien quelques-uns pour les corriger un jour, mais elle détruisait le plus grand nombre. Plusieurs de ceux qui ont été conservés furent arrachés aux flammes par sa mère : tel est un poëme intitulé *Bodri,* qu'elle avait composé à treize ans, dont il ne reste qu'un chant et la moitié d'un autre, sur cinq.

Quand elle sortait, elle risquait souvent d'être écrasée par les voitures à cause de sa distraction. Quand elle était occupée d'un poème de longue haleine, elle oubliait maintefois ses repas. Elle alla un matin voir une voisine, promettant d'être de retour à l'heure du dîner; la voisine étant absente, elle demanda d'être conduite dans sa bibliothèque, et là elle fut tellement absorbée par le livre qu'elle ouvrit sans s'asseoir, que la nuit tombante vint seule l'avertir qu'elle avait oublié le dîner et passé tout le jour à lire.

Lucretia était particulièrement sensible à la musique. Elle avait une chanson favorite : c'était l'*Adieu de Moore à sa harpe;* mais elle n'aimait à l'entendre que le soir (par suite de ce goût dangereux d'excitation artificielle, qui lui faisait placer sa harpe éolienne à sa fenêtre pendant qu'elle composait), cherchant ainsi à accroître l'effet que cette chanson produisait sur des nerfs déjà trop impressionnables; car on dit que chaque fois qu'elle entendait cette chanson, elle devenait pâle, frissonnait et perdait presque connaissance. C'était, néanmoins, sa chanson favorite; elle lui inspira les vers suivans, qu'elle adressa, dans sa quinzième année, à sa sœur.

A MA SOEUR.

» Quand le soir étend ses ombres autour de nous, et que les ténèbres remplissent la voûte du ciel; quand

aucun murmure, aucun son ne vient troubler l'imagination charmée de ses rêves;

« Quand le vaste flambeau des cieux est pur et jette au loin les réseaux d'or de sa lumière; quand la nature plus calme semble se livrer à un repos solennel;

« Quand nos pensées s'élancent au-delà de ce monde et de tout ce qui lui appartient, alors, ô ma sœur, chante-moi la chanson que j'aime, reçois en retour des larmes de reconnaissance.

« Cette chanson fait vibrer tous les fibres de mon cœur; cette chanson qui m'agite d'une demi-terreur, et qui ne fut pas faite pour des oreilles mortelles; chante-la-moi, ma sœur, chante-la-moi encore une fois!

« Ce serait presqu'un sacrilége de chanter ces sons si purs au milieu du jour, ces sons qui nous ont été portés sur les ailes des anges et accompagnés de leur douce haleine!

» Lorsque je sommeillerai dans ma couche couverte de gazon, si tu vis encore dans ce monde, ne viendras-

tu pas, ô ma sœur, t'agenouiller auprès de ma tête, et chanter la chanson que j'aime? »

La plus belle récompense d'un auteur est de savoir que ses écrits ont fortifié le faible, rassuré celui qui chancelle, consolé l'affligé, et obtenu l'approbation de la sa sagesse et de la vertu; mais avoir procuré un plaisir si pur à un cœur innocent et simple, c'est déjà une satisfaction bien douce. On peut espérer que lorsque M. Moore saura combien cette *mélodie* de sa muse a ému ce jeune ange sur la terre, il ne lui refusera pas

The meed of some melodious tear.

« le don d'une larme mélodieuse. »

L'extrême susceptibilité des organes de Lucretia aurait pu éveiller ses craintes, quand cela ne l'aurait pas irritée elle-même par ses propres habitudes, quand elle n'en aurait pas été avertie par les attentions dont elle se voyait l'objet continuel.

Plus d'une fois aussi ses vers expriment une foule de désirs ou de pressentimens de la mort :

STANCES A UNE ÉTOILE,

COMPOSÉES A L'AGE DE QUINZE ANS.

» Etoile du soir, astre brillant, diamant de la cou

ronne du ciel, ah! si mon ame frémissante était libre, comme elle prendrait l'essor vers toi!

» Que tu es calme et belle, semblable à la clarté pure d'une lampe allumée sur l'autel de la vertu! Ah! sans doute, le monde brillant que tu es fier de contenir ne fut jamais perdu ni racheté.

« Là, des êtres purs comme l'air des cieux mêlent en commun leurs espérances et leur félicité, pendant que des anges font vibrer leurs lyres, et que les séraphins forment un dais avec leurs ailes étendues.

« Là des jours sans nuages, des nuits brillantes sont éclairés par le reflet des clartés célestes; là se succèdent rapidement les saisons et les années, inaperçues, et sans laisser de regrets à l'ame.

« Petite étoile étincelante du soir, diamant posé sur le bandeau bleu du ciel, avec quelle vitesse je volerai vers toi, dès que cette ame prisonnière sera libre! »

La soif de la science était une passion, ou plutôt une maladie pour Lucretia. « J'ai seize ans, disait-elle, et que sais-je? — Rien, rien, si je le compare à ce que j'ai encore à apprendre. Le temps passe, le temps ordinairement employé à l'instruction de la

jeunesse; quelle sombre perspective pour ce désir favori de mon cœur! » Une autre fois elle disait encore: « Combien il me reste à apprendre! si je pouvais m'en emparer d'un seul coup! »

En octobre 1824, comme elle entrait dans sa dix-septième année, un étranger, qui était venu passer quelques jours à Plattsburgh, ayant lu quelques-uns de ses vers, connut son plus ardent désir et les circonstances de sa position. Il résolut de lui procurer tous les avantages qu'elle pourrait trouver dans les meilleurs pensionnats de l'Amérique. Nous regrettons que la modestie du bienfaiteur nous prive de savoir et de citer son nom. Quelle fut la joie de Lucretia, quand elle apprit ce qu'il prétendait faire pour elle! Aussitôt que les préparatifs indispensables furent achevés, elle partit pour le pensionnat de Troy, tenu par mistress Willard. Là, au comble de ses vœux, elle put contenter ses goûts avec une fatale avidité. Son application était continuelle; sa susceptibilité nerveuse ne fit que s'en accroître. Ses lettres de cette époque expriment singulièrement deux sensations opposées: l'esprit le plus enivrant de l'avenir, les pressentimens les plus sombres. Elle écrit à sa mère:

« J'espère que vous n'éprouvez aucune inquiétude sur ma santé ou mon bonheur; car, excepté le souvenir de ma mère et de sa solitude, excepté l'idée que mon père chéri se consume et use sa vie pour nourrir sa famille;

excepté ces idées (qui, je vous l'assure, ma mère, m'occupent souvent), je suis heureuse. Ah! si j'avais seulement pour revenu la moitié de la somme que je dépense ici, et si je pouvais la partager avec ma mère, combien je serais heureuse! Consolez-vous, ayez bon courage. »

Dans une autre lettre, elle dit : « Ah! je suis si heureuse, si contente, que tout mouvement inaccoutumé me fait tressaillir. J'ai la peur continuelle que quelque chose ne vienne troubler tout ce bonheur. » Elle écrit encore : « J'espère que l'attente de nos amis ne sera pas déçue; mais j'ai peur que vous ne comptiez *sur trop*. Je ne le voudrais pas, car je ne suis pas capable de beaucoup. J'étudie, je travaille ; mais je crains de ne pouvoir remplir toutes les espérances qu'on a, dites-vous, conçues. » C'est ainsi que l'exemple de Kirke-White est perdu. On prodigue des stimulans à des intelligences qui sont déjà dévorées d'une fièvre d'excitation ; on met dans des serres chaudes des plantes qui ne peuvent acquérir de la force qu'à l'ombre.

Il est à regretter que l'éditeur américain des œuvres de Lucretia, n'ait pas inséré un plus grand nombre de ses lettres. Pendant les vacances, la jeune Américaine retourna auprès de ses parens, et y fut atteinte d'une maladie sérieuse qui la laissa plus faible et plus impressionnable que jamais. Quand elle fut guérie, elle entra dans

le pensionnat de miss Gilbert, à Albany, où une maladie plus alarmante la mit au bord du tombeau. Avant qu'elle eût abusé de l'étude à Troy, ses vers prouvent qu'elle avait une santé déjà très-délicate, qu'elle s'apercevait du déclin de ses forces. Elle adressa ces stances à une amie qui ne l'avait pas vue depuis son bas âge :

« Toi qui as compté aux jours de mon enfance les battemens impétueux de mon cœur, lorsque fraîche comme la fleur naissante du printemps, je jouais libre et heureuse;

« Ah! dis-moi, ces yeux n'étaient-ils pas plus brillans? Ces lèvres n'étaient-elles pas plus souvent entr'ouvertes par le sourire? il me semble alors que mon cœur était plus gai, il me semble que j'étais alors un enfant insouciant et folâtre.

« Tu te souviens, n'est-ce pas? de mes joyeux ébats, de mon ignorance de tout souci, de ce rire si franc, qui est l'âme des simples plaisirs de l'enfance, et des fêtes de l'homme sur la terre.

» Tu m'as vu alors que tout était neuf pour moi dans la vie, quand les plaisirs caressaient de leurs ailes la fleur de mon jeune âge, et que l'espérance la peignait de ses magiques couleurs.

« Ce temps est évanoui, — ce temps n'est plus; je continue dans les ténèbres le pélerinage de la vie, me dirigeant vers ce lit solitaire qu'on nomme le tombeau, dernier asile de tout ce qui vit ici-bas. »

Les jeunes poètes affectent souvent un ton de mélancolie, et plus que personne celui-là adopte une poésie sentimentale, qui jouit de tout le bonheur que peut donner la plus complète indifférence pour les autres; mais dans ces stances le *sentiment* était sincère et tristement prophétique. La jeune Américaine recouvra tout juste assez de force à Albany pour pouvoir revenir à Plattsburg recevoir les derniers soins de sa pauvre mère. Ses joues, dont une légère teinte rose ne servait qu'à faire ressortir la pâleur, disaient assez qu'une maladie fatale s'était emparée de son tempérament et devait triompher de la vie. Mais Lucretia redoutait quelque chose pire que la mort. Pendant qu'elle était dans son lit de souffrance, elle composa ces vers inachevés, les derniers que traça sa main, et qui expriment la peur qu'elle avait de perdre la raison.

» Il est une crainte qui me poursuit, une crainte sombre, effrayante, qui se glisse vers moi d'un pas traînant, qui passe rapidement sur les ailes d'un fatal génie.

« Cette pensée vient peser sur moi aux heures où je suis triste ou plus souffrante, ce n'est pas la peur de la mort, — c'est pire....., c'est la peur de la démence.

« Que ces pulsations, précipitées par la fièvre, s'arrêtent à jamais; que ce cerveau brûlant, qui me dévore et que je sens bouillonner comme une lave dévorante, se glace tout à coup.

« Qu'on me descende immobile dans la couche du cercueil; mais que jamais un funeste délire . . . . . .
. . . . »

Les stances à Kirke-White qui terminent le fragment du poème de la *Christiade* sont moins tristes que celles-là. Si cette idée n'eût pas été passagère toutefois, elle eût produit le malheur tant redouté. Il est probable que la mort de Lucretia fut un bienfait de la miséricorde divine, et vint la préserver de la plus cruelle des afflictions humaines. Cette même Providence qui l'appelait à un monde meilleur, fit succéder à ses terreurs des espérances d'une guérison qui, quelque vaines qu'elles fussent, adoucirent quelques-uns de ses derniers jours. Quand on lui défendit de lire, c'était un plaisir pour elle de toucher de ses mains les livres de sa petite bibliothèque qu'elle aimait si tendrement. Elle les prenait, elle les approchait de ses lèvres, enfin elle les fit

placer au pied de son lit, où elle pouvait constamment les voir, et dans sa vaine espérance de jouir de nouveau un jour du plaisir de les relire, elle disait souvent à sa mère : « Quelle fête ce sera pour moi ! » Combien ces mots devaient déchirer le cœur de cette pauvre mère, qui ne savait que trop que sa fille était là sur son lit de mort !

Quand Lucretia sentit enfin elle-même sa fin prochaine, elle l'envisagea sans allarme, non-seulement avec cette sécurité qui est le prix de l'innocence, mais encore avec la confiance d'une piété sincère. Le dernier nom qu'elle prononça fut celui de l'homme qui avait été son bienfaiteur. S'affaissant peu à peu sous le poids de la maladie, elle expira le 27 août 1825, avant d'avoir accompli sa dix-septième année.

Lucretia-Maria Davidson était d'une rare beauté ; elle avait le front haut et ouvert, des yeux noirs et doux, des traits réguliers, le teint blanc et d'abondans cheveux noirs. L'expression habituelle de son visage était la mélancolie. Sa beauté, aussi bien que la réputation de son esprit, la rendait l'objet de l'attention générale ; mais elle fuyait tout curieux regard, et souvent elle se retirait timidement quand elle se voyait trop observée.

« On a peine à croire, dit l'éditeur de ses poésies, qu'elle ait pu tant écrire. » Ses œuvres qu'on a recueillies s'élèvent à deux cent soixante-dix-huit pièces di-

verses, plus ou moins étendues, et dans le nombre au moins sont cinq poèmes réguliers en plusieurs chants. Elle a laissé en outre vingt-quatre compositions de pensionnat, trois romans non achevés, une tragédie faite à l'âge de treize ans, et environ quarante lettres écrites à sa mère seule en quelques mois. Il faut ajouter qu'un tiers de ses compositions avait été détruit par elle-même.

Quant au caractère de ses écrits, ses défauts sont ceux de son âge et de l'inexpérience; mais que n'était-il pas permis d'augurer pour l'avenir, quand on voit combien son imagination était inventive, avec quel bonheur elle savait exciter l'intérêt et enchaîner l'attention jusqu'à la fin du récit, et avec quel art elle passait d'un rythme à un autre pour adapter le mètre aux tons divers du sujet! Que d'espérances ensevelies dans la tombe de cette Corinne de dix-sept ans.

Amédée Pichot.



CHANT.

Rarely, rarely, comest thou
Spirit of delight!
SHELLEY.

CHARME puissant, qui nous maîtrises,
    Esprit léger,
Pareil au duvet que les brises
    Font voltiger;
Pauvre de tes douceurs absentes,
Que j'ai passé de nuits pesantes,
    Que de longs jours!
De ces jours dont la lente suite,
Sans rien laisser d'eux que leur fuite
    Passe toujours!

Oh ! par quelle ruse nouvelle
Te ressaisir,
Démon capricieux, fidèle
Au seul plaisir ?
Importuné d'un pli de rose,
Tu fuis la tristesse que cause
Ton abandon,
Ami, que la plainte effarouche,
Et qui craindrais de notre bouche
Même un pardon !

Si l'humble lézard, du bois sombre,
Hôte furtif,
D'une feuille voit trembler l'ombre
Il fuit craintif !
De même à la pénible haleine
D'un sein, par l'attente ou la peine
Trop agité,
Ton aile soudain se déploie,
Ingrat, qui ne cherches que joie
Et liberté !

D'où vient, dis-moi, que tu t'empresses,
D'un plus doux soin,
Vers ceux-là, qui de tes carresses
N'ont pas besoin ?

Reviens à moi ; ma plainte amère,
Sous une mesure légère
Se courbera :
Ici, moins serviteur que maître,
Reviens, et la pitié peut-être
Te retiendra !

Tout ce que ton amour préfère,
Je l'aime, esprit !
La verte saison où la terre,
S'habille et rit ;
Le crépuscule et ses longs voiles ;
La nuit et son manteau d'étoiles ;
Le gai matin,
Qui, les pieds mouillés de rosée,
Pare de sa robe rosée
Le mont lointain.

J'aime les neiges radieuses
De nos climats,
Et les formes mystérieuses
Des blancs frimas ;
J'aime les mobiles nuages,
Les vagues, les vents, les orages,
Le bleu des mers ;
Toute chose enfin, qu'on me nomme

Libre des misères de l'homme,
Dans l'univers.

J'aime une calme solitude,
Pour m'apaiser;
Puis encor j'aime, après l'étude,
Un doux causer:
J'aime, fût-elle mensongère,
Une émotion passagère,
Mais non sans toi :
Sans toi mon cœur les goûte à peine,
Et seul, ton pouvoir les ramène
Autour de moi.

MADAME AMABLE TASTU.



LA TOUR DE LONDRES.

J'AI tristement parcouru l'Italie, et particulièrement les plages mélancoliques du patrimoine de Saint-Pierre. Ce ciel, qui depuis deux mille ans, a vu de si grandes choses, n'a pas perdu de sa magnificence vantée : on ne peut en dire autant de la civilisation du sol. Il est jonché de débris. Si ces débris sont géans, le reste n'est rien ; l'homme y manque. Là vous trouvez de riches alignemens de palais, cicatrisés par les invasions, et dégradés par la misère. Tout dépérit. Sur des murs lezardés s'effeuille un chef-d'œuvre : les fresques tombent, et l'imagination de l'artiste peut seule recréer les proportions de l'élégance dans ces fastueuses masures. Quelquefois l'extérieur a survécu avec son hardi portail, ses hautes colonnes, ses architraves. L'idée de la force et de la puissance arrête au seuil le voyageur étonné. Des



fascinations historiques s'emparent de lui ; mais à peine a-t-il franchi ces vestibules, déshonorés par l'oubli, que l'humidité, le désordre et les décombres succèdent. Les plafonds tremblent à l'écho des pas : les dorures sont noires : d'inutiles cristaux sont brisés dans la poussière ; et, par les charpentes vermoulues, le soleil plonge ses rayons dans ces solitudes larges et désolées, car les toitures plombées ont été ravies. De Parme à Viterbe, j'ai visité bien des tombeaux, car ce sont, à dire vrai, des tombeaux que ces richesses éteintes et ces désolations monumentales. Des artistes m'ont désigné du doigt les derniers vestiges de quelques peintures des grands maîtres ; et, lorsque des hauteurs de mon enthousiasme pour ces hyéroglyphes décrépits, j'ai rabaissé mes yeux sur la population maigre et chétive qui végète à l'intempérie et sous les ruines, je l'avoue, l'Évangile qui n'a pas civilisé, l'art qui n'a pu clouer son immortalité sur cette terre de prédilection, ont perdu quelque chose de leur grandeur dans ma pensée. Jamais Dieu ne leur donnera de climat plus magique. C'est en Italie que le christianisme devait laisser d'impérissables merveilles, et les beaux-arts des pages de marbre pour l'avenir, car tous les peuples du monde ont mis du fanatisme à lui donner de la gloire, et les tributs les plus généreux lui sont venus de toutes parts. Il manque à cette Péninsule le ressort de la liberté moderne : l'Italie ne revivra pas sous le sabre du caporal autrichien.

Frappé du veuvage de Florence et de l'aspect de tant de cités orphelines, j'avais perdu quelque peu de ma frénésie pour les voyages à l'étranger. Je me disais que, à cela près de quelques accidens plus ou moins colorés du firmament et de la végétation, rien ne ressemble à un site comme un autre site. Dans mon esprit il faut le concert, l'union intime du bonheur social, avec la richesse artiste, pour que je consente à me mettre en frais d'admiration. Je n'aime pas les cimetières; et, si je dois tout dire, la littérature de gibet, qui vient de signaler nos dernières années, n'a fait que fortifier l'horreur naturelle que j'ai pour le néant et la mort.

Ce n'était pas à Londres où je me rendais tout récemment pour affaires purement mercantiles, que je pensais être ému, comme je n'avais pu l'être une seule fois de Crémone à Terracine. Celui qui me l'aurait prédit, m'eût scandalisé. Toutefois, après une traversée de nuit, de Dunkerque à la capitale anglaise, lorsqu'à l'horizon, parmi les mâts confus et les banderolles à mille couleurs d'un grand concours de navires arrivés là de toutes les mers connues, sous un ciel capricieusement chargé de fumée, grandirent devant moi les quatre massifs quadrangulaires de la tour de Londres, vers laquelle notre paquebot se dirigeait avec la rapidité d'une hirondelle; aux explosions de la forteresse; aux frémissemens de la foule sur le rivage; à ces bruits, à ces cris, à ces chants, dont on ne se fait de juste idée

que dans le port d'une cité marchande; surtout à cette physionomie de bien-être et de civilisation populaire, que je préfère à tout, et qui, ce me semble, ont également leur poésie; je compris que l'Italie, si maigre avec son embonpoint de monumens déserts, avait détourné, mais n'avait pas tari la source des émotions que je m'étais promises dans un stérile et premier voyage. Je me trouvais enfin dans l'élément vital qui convenait plus particulièrement à ma trempe. C'est qu'en fait de magnificence, moi, pauvre enfant d'une famille suisse, je me suis bien convaincu que les efforts de l'homme n'atteindraient pas au spectacle imposant de nos glaciers. Les obélisques de Cléopâtre feraient rire auprès de nos aiguilles des Alpes. Les Pyramides sont des œuvres de pigmées; mais j'entendais mugir autour de nous, sur les flots de la Tamise, cette industrie à millions de bras, et qui procède annuellement par milliards. Londres se dressait devant moi comme un colosse de civilisation, et je voyais le plus riche bazar commercial, dont un fils d'Adam put être fier auprès du créateur, car c'est aussi une création.

Je ne sais pas au juste ce qui restera des beautés de l'Italie dans quelques siècles, même comme souvenir; mais je comprends à merveille la direction toute positive que le génie investigateur de l'Angleterre imprimera successivement à tous les peuples pour la prospérité matérielle du genre humain. La sublimité des landes me

touche peu. J'ai vu des plantes vénéneuses croître dans les moisissures de la ville éternelle. Homme, je préfère, à ces dévastations, les lieux où les hommes vivent.

Aussi j'admirais les masses de verdure et les plantations fécondes du comté de Middlesex, qui nous croisait en fuyant avec ses rives pleines, ses routes régulières et cependant pittoresques, son pêle-mêle de vaisseaux à l'ancre ou cinglant à pleines voiles. C'est un détail immense et qui éblouit. A distance, chaque flot semble rouler une chaloupe. Tous les pavillons sont amis. Courbés avec effort sur la rame qui ploie, des bateliers en foule voguent à fleur d'eau. Ils se jouent des difficultés et des résistances de la Tamise. C'est une terreur, c'est un plaisir de toutes les minutes de les voir passer témérairement entre deux énormes navires qui paraissent lancés l'un contre l'autre. De larges panaches de fumée sifflent et tourbillonnent au vent sur les colonnes en fonte des bâtimens à vapeur. A l'acajou des balustrades, qui bordent les belvédères à toit de coutil de ces célérifères maritimes, s'appuient des femmes frêles et parées, de si bonne heure familiarisées à cette effervescence qui les entoure, que leur calme nonchalant rassure contre tout péril. On dirait que d'un balcon immobile elles considèrent, avec le sang-froid des fées, le mobile panorama qui tourne comme une fronde devant les regards, en faisant disparaître tour à tour des maisons couchées dans le demi-cercle d'un golfe ;

des habitations de plaisance étalées avec leurs symétriques pelouses entre deux bouquets de bois, ou de rapides segmens de grands chemins, unis et bien arrosés, couvert de diligences et de charriots de transport. Dans cet espace, livré au mouvement et au bruit, la vie surabonde, et ce sentiment devient plus énergique quand la vue s'étend sur le riche damier des perspectives où tout est travail, culture, industrie, richesse et puissance.

Car c'est l'entrepôt du globe, et la nature ne l'avait destiné, par sa position géographique, qu'à rester le cul de sac de l'univers. Tous les chefs-d'œuvre ne sont rien près de celui dont les Anglais sont venus à bout. Ils ont vaincu leur isolement : les parias du globe en sont devenus les chefs. Placée plus avantageusement sur la mappemonde, l'Italie a résolu le problême contraire. Elle a gaspillé la faveur du ciel.

Comme la terre de Romulus, Londres a ses archives de pierre et ses médailles architecturales. Sa tour, pour ne pas remonter dans les nuages d'une cosmogonie fabuleuse, et bien qu'elle date tout simplement de Guillaume-le-Bâtard, excita vivement ma curiosité. Son aspect sollicita mes souvenirs. Chacune de ses dalles est teinte de sang et d'histoire. C'était-là, me disais-je, que le roi Jean, faux monnoyeur et fils de Philippe de Valois, esclave de son impéritie plus encore que de sa parole, commit la faute énorme de démembrer son royaume, pour revoir

un instant les Parisiens qui le méprisaient : déplacement inutile comme son sacrifice, puisqu'il y revint mourir célèbre d'un bon mot, démenti par sa vie entière et ridicule d'une passion de jeune homme à l'âge de près de soixante années. Le meurtre, dans ces larges salles, a, dit-on, pris toutes les formes. Le duc de Glocester, qui depuis fut Richard III, y préluda-t-il, au maniement du sceptre à coups de poignards sur la personne de Henri VI? Le léger duc de Clarence s'y noya-t-il dans une tonne de malvoisie? et, contre l'opinion philosophique de Walpoole qui révoque le fait en doute, un artiste Français, M. Delaroche, a-t-il eu raison de nous donner son dernier et magnifique tableau comme la préface du double meurtre commis par Richard III et l'infâme Tirrel, sur les tristes enfans d'Edouard IV ? Les historiens critiques répugnent à ces traditions populaires; mais le peuple croit volontiers aux crimes de ses maîtres : c'est l'usage de prêter aux riches. Après tout, de si formidables enceintes furent sans doute un laboratoire où la politique pût dénouer, au tranchant du fer, le nœud des résistances et le problême de l'usurpation. Des bizarreries s'y sont vues, où de misérables raisonneurs ont signalé le doigt de la providence. Ainsi, Thomas Morus, railleur spirituel jusque sur l'échafaud, rougit de son propre sang, à moins d'un an de date, la même plate-forme qu'il avait déjà fait ensanglanter par la torture d'un luthérien qui lui donna le premier l'exemple du fanatisme

et du courage. Assurément, Dieu ne fut pas plus dans la sottise de la victime que dans la chute du bourreau. Henri VIII ne devint pas l'instrument du ciel pour venger l'assassinat d'un fou sur son grand chancelier. Une si haute intervention ne saurait être invoquée pour de si honteuses misères. Ces crédulités sont des blasphêmes : assez de barbaries s'accomplissent sur terre, dont on ne pourrait citer les revanches. Il n'y a que la justice éphémère des hommes qui soit impatiente : Dieu n'a rien de commun avec la Grève.

C'est une élévation, c'est une catastrophe inouie que celle d'Anne de Boleyn. Un nœud de ruban sur une jolie tête coûta quelques-uns des plus beaux fleurons à la couronne papale : un sourire lutta contre les seize siècles du catholicisme; puis un jour cette tête, hâve et flétrie, pendit par les cheveux au poignet de l'exécuteur des hautes œuvres. Le burlesque et l'infâme luttent ici d'invraisemblance : cependant rien n'est plus notoire.

Je m'arrête. On peut retrouver sous la poussière qui noircit les lambris de la tour de Londres et sa gigantesque façade, le millésime sanglant d'une infinité dautres faits de ce genre... La même hache a servi pour en graver plusieurs coup sur coup à l'endroit où l'on trancha judiciairement la première tête de reine. Il n'y a pas que les républicains qui se sont donnés de ces délassemens.

Ce fut près d'une arche de pont, qui se réflétait dans

la Tamise, que je m'élançai du paquebot sur une longue barque, avec d'autres passagers. Six rameurs vigoureux nous rapprochèrent du canal qui conduit au pied de la forteresse. Elle grandissait à vue d'œil avec ses paratonnerres, ses dômes à flèches, ses crénaux, ses fenêtres disséminées, et au-delà, ce bizarre déploiement d'édifices, éclairés par un soleil oblique, tandis que le front de la ville s'enveloppait incessamment des vapeurs du charbon de terre. En passant près des poupes sculptées de tant de navires, en nous précipitant comme un trait sous l'arche de pierre, sonore et sombre, j'appris d'un marinier que cette prison si mélancolique avait été pendant cinq siècles une royale demeure et que la chevalerie avait déployé ses bannières d'amour, son luxe chevaleresque, dans ces cours fréquemment arrosées par le tranchant du glaive. Le matin on nétoyait la trace avec du sable. Henri VIII s'est peut-être agenouillé pour Catherine Howard, sur la dalle où la malheureuse Anne de Boleyn laissa tomber sa tête. Catherine Howard eut son tour.

C'est par une porte abaissée en cintre, et que la vague du fleuve bat lourdement, que nous atteignîmes le seuil de la citadelle. Plus d'une fois, lorsque lord Wellington était au ministère, et que, au sortir des tavernes le radicalisme déployait cette fougue de turbulence dont on use dans le royaume avec tout l'apparat d'un privilége, les torys ont cherché leur refuge contre les saturnales de la ville, dans cet arsenal rempli d'ar-

mes. Souvent aussi, lorsqu'on avait à craindre que le peuple arrachât des mains de l'autorité quelque hardi déclamateur, ou quelque favori d'une secte fanatique, saisi parmi les siens à la veille d'un complot, on attendait que la nuit voilât de ses ombres la largeur de la Tamise : alors une silencieuse chaloupe amenait furtivement le prisonnier. Plus d'un, à l'occasion de ce vaste silence du soir, entre les mains de ses adversaires naturels, isolé dans sa faiblesse et dans sa terreur aux mains des agens subalternes du gouvernement, a dû penser sans doute, en mesurant du regard l'espace, les crenaux et le fleuve, aux mornes lagunes de Venise et à ces juridictions mystérieuses où le martyr est accompli sans gloire, car on disparaît de la scène politique sans avoir la consolation de faire du bruit. La pensée d'un supplice dépouillé d'éclat ferait pâlir les hommes forts, capables de monter cavalièrement sur l'échafaud. Quand on n'a plus d'espérance, on se réfugie encore dans l'orgueil.

Enfin l'on pénètre sous une voie étouffée que pave une pierre humide et glissante; par de lourds escaliers en spirale cette voie débouche sur des cours démesurées. Ici tout est spacieux, triste, monumental. On a froid entre ces grandes murailles, entre ces espaces uniformes et nus. Des hommes attendent le voyageur curieux et s'en emparent. Ce sont les *cicerone* de l'établissement : chacun a sa spécialité sur laquelle aucun autre n'usurpe. La

collecte obligée n'en est que meilleure. Ils ont un art infini pour escamoter les schellings : c'est la moindre monnaie qui ait cours envers ces mendians privilégiés; et les cent curiosités de fort peu d'intérêt qu'on tire des différens reliquaires sont ainsi tarifiées. On reçoit plus : moins serait un affront. Leur costume est solennel; ils ont le bouquet au chapeau rond à larges bords avec des flots de rubans, l'habit rouge aux basques carrées et cette longue épée massive des vieux âges dont on pourrait à peine se servir à deux mains. La vanité d'écrire, comme d'illustres visiteurs, son nom sur un registre fort gras qui reste aux archives de messieurs les gardiens, les met à même de vous produire je ne sais quelle charte, du temps d'Arthur, j'imagine, par laquelle vous êtes forcément redevable d'une demi-couronne, sauf à ne pas sortir de leurs mains jusqu'à ce que votre philosophie ait satisfait leur avarice. C'est le plus court : vous êtes leur captif, ils en profitent. Il faut donc solder de bonne grâce et visiter la tour du Lion, dont les divers étages sont un abrégé de l'arche; à celui-ci vous trouvez des tigres; plus haut des perroquets; à celui-là des singes de tous les pays; enfin des lions amenés de l'Inde, faciles à la main qui leur fait une aumône, deshonorés dans leur regard, tristes enfin sous leurs épais barreaux et par cet esclavage sous un ciel qui n'est pas le leur.

Mais la salle la plus intéressante à parcourir est celle où se trouve cet amas de fusils dont on a récemment

distrait quelques chargemens pour approvisionner la France. Les colonnes d'un immense parallélogramme en sont littéralement lambrissées, et trois rangs circulaires sont échelonnés l'un sur l'autre jusqu'à la voûte; de sorte qu'en supputant le nombre d'armes qui forment un cercle, le chiffre des superpositions et la quantité des colonnes, on vérifie en deux minutes leur total en apparence exhorbitant. Notre révolution de juillet a profité aux fabriques de Birmingham. On va remplir les vides avec de bonnes armes et les ateliers anglais s'enrichiront de ce que nos armuriers de Saint-Étienne eussent si volontiers fourni. Au-dessus du chapiteau des colonnes, les sabres forment des archivoltes : des rosaces de pistolets s'épanouissent sur les plafonds ; les tubes sont réunis vers le centre ; les pommeaux divergent en dehors. Cet ordre est à la fois éblouissant et merveilleux. On trouvera sans doute la clef de l'écrin qui renferme le diadème royal si vous êtes doué d'une intelligence généreuse. Modestie à part, cela est plus riche qu'attrayant. Mais, après avoir jeté un regard prompt sur les reliques de la *Granda armada*, vanité anglaise dont on fait parade aux dépens de la vanité espagnole, considérez surtout la magnifique collection d'armes antiques, si belle et si bien conservée qu'il n'en est pas une seule en Europe où la chronologie compte moins de lacunes. C'est une revue qui remonte jusqu'aux jours de la domination saxonne ; et ces chevaux couverts de housses,

de mailles, de portraits, sont des effigies historiques ainsi que les raides cavaliers armés de toutes pièces qui les montent. L'imagination de nos races suffit à peine pour soulever tant de fer : la comparaison chagrine. On croit un moment à la dégénération de l'espèce. Un avis est bon en passant: pour être à l'abri des bévues sur cette longue filière de héros, approvisionnez-vous de dates et de faits, car les savans obligés du lieu récitent leur chapelet sur ce point avec une gravité d'anachronisme à déconcerter le plus rude antiquaire, et, sur la moindre question qui dérange leur mécanisme numérique de mémoire, passent tout droit, de la fin de l'heptarchie saxonne, au prédécesseur immédiat de la race normande. Ils débitent ce qu'ils ont appris ; mais ils ne le savent pas.

Je franchis de menus détails dont les gens minutieux se repaissent à satiété. Rien ne pèse, à mon gré, comme ces promenades infinies dans tous les recoins, où les noms de rois fatiguent d'un monotone écho. On a des nausées de grandeur; tant de célébrité assomme. On dormirait dans ce sépulcre, où John Bull, prolixe en parenthèses, aime à délayer des minuties imperturbables comme celles de Dangeau. D'ailleurs, on se lasse de grands parquets, d'escaliers sonores, de hauts plafonds, de battans de portes qui laisseraient entrer des éléphans, et où tant de bassesses ont rampé. Si l'on a hâte de se purifier d'une atmosphère infectée de puis-

sance, il est raisonnable de gravir la grande plate-forme et de planer sur la ville entière, pour discerner dans les ondulations du brouillard que le vent soulève parfois comme un pesant rideau, son enceinte de huit lieues géographiques, son haut monument dédié à l'incendie, ses ponts, ses rues libres à faciles trottoirs, sa monotonie d'aisance et de luxe : spectacle qui ravive, surtout après avoir appris que l'échafaud a terminé presque tous les drames de l'âge historique et mis son cachet de siècle en siècle, de famille en famille, de progrès en progrès. Soyons justes : l'échafaud a péri, le progrès est resté. C'est tout le contraire en Italie : le progrès est mort et le cadavre de Menotti se dessèche au gibet de Modène.

Raymond Brucker.



EXÉCUTION DE LÉONORE GALIGAY,

Maréchale d'Ancre.

SCÈNE HISTORIQUE. (1617.)

(La place de Grève ; un échafaud ; deux bûchers ; foule de peuple.)

PREMIER BOURGEOIS.

Eh bien ! la Galigay se fait long-temps attendre :
Il doit se faire tard ?

SECOND BOURGEOIS.

Eh ! vous venez d'entendre
Sept heures qui sonnaient à l'Hôtel-de-Ville.

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Oui,
Ventredieu ! je m'étais d'avance réjoui

De voir en feu bien clair griller la chère dame,
Et Satan son patron emporter sa laide ame.

PREMIER PAYSAN.

Moi, j'arrive d'Amiens tout exprès... Que de mal
Nous fit de son vivant ce damné maréchal !

DEUXIÈME PAYSAN.

Moins que dans notre haute et basse Normandie,
A Quillebœuf surtout !

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Compère, à l'étourdie
C'est bien parler cela ! Concini, ce païen
A fait du mal partout, et nulle part du bien.

PREMIER PAYSAN.

Voulait-il pas aussi par magie infernale
Occire pour régner la famille royale?

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

Sa femme était cent fois plus méchante que lui !

UN ÉCOLIER.

L'exécution donc n'a pas lieu cejourd'hui?
Messire le bourreau déjà perd patience.
Ces gens de Parlement n'ont pas de conscience
De faire ainsi camus les Bourgeois de Paris.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

On dit qu'elle obtiendra sa grâce.....

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

Par saint Pris!
Il faudra tôt ou tard que son sort s'accomplisse!
Nous pourrons épargner les frais de son supplice;
Le bourreau n'aura plus rien à faire après nous.

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

A quoi bon deux bûchers?

PREMIER BOURGEOIS.

Comment, ignorez-vous
Qu'on doit aussi ce soir, la fête sera belle!
Brûler l'empoisonneuse et sorcière Isabelle?

(L'écolier monte sur une croix de pierre.)

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Vous qui voyez là haut, l'ami, qu'est-ce cela?

PREMIER BOURGEOIS.

Pourquoi cette rumeur? où court-on?

L'ÉCOLIER.

La voilà
Qui sort de la prison!

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Est-ce la condamnée?

L'ÉCOLIER.

Oui, de prévôts, d'archers, de peuple environnée...
La charrette s'avance avec grande lenteur...
J'aperçois la Conchine! oui, c'est elle!... un docteur
Debout à ses côtés lui parle.....

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

A cette impie?

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Eh! ne voulez pas qu'en mourant elle expie
Ses crimes et péchés par un bon repentir!

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

Bah! laissons faire au feu qui la doit convertir...
En cendre.....

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Ainsi soit-il.

L'ÉCOLIER.

D'où vient que la charrette
Au couvent Saint-Denis de la Chartre s'arrête?
La Conchine en descend; tiens, elle va prier!

Tout à l'heure un chacun s'enrouait à crier,
Maintenant tout se tait. Sur les quais, dans la place
Quelle foule pourtant !

(Des archers font reculer le peuple.)

LES ARCHERS.

Arrière ! place ! place !

PREMIÈRE FEMME DU PEUPLE.

Comme elle a revêtu ses plus riches atours !

DEUXIÈME FEMME DU PEUPLE.

On paierait dix écus l'aune de ce velours.

PREMIER PAYSAN.

Cette sorcière là comme bonne chretienne
Dit ses heures tout bas.

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

Ou plutôt quelque antienne
A monseigneur Satan pour lui faire assavoir
Qu'en un beau feu de joie elle le va revoir.

PREMIER BOURGEOIS.

Calme et fière, on dirait qu'elle n'a rien à craindre.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Je n'étais pas venu cependant pour la plaindre.

(Entrent la maréchale et le docteur.)

LE DOCTEUR.

Du courage, madame, encore quelques pas.
Au prix du paradis qu'est-ce que le trépas !

LA MARÉCHALE.

Mon ame est déjà loin de la terre où nous sommes:
Oui, monsieur, cette mort qui fait trembler les hommes
Me trouve sans effroi, sans trouble, ni souci,
Car j'espère que Dieu m'accordera merci.

LE DOCTEUR.

Bien, ma fille. Ce Dieu par mes mains va remettre
Les fautes qu'ici bas vous avez pu commettre.

LE GRAND PRÉVÔT, à la maréchale.

Ne vous arrêtez pas, madame.

LA MARÉCHALE.

Il a raison;
Je vais sur l'échafaud me mettre en oraison.

(Elle monte avec le docteur sur l'échafaud.)

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Avez-vous entendu ce qu'elle vient de dire?
Elle bénit le ciel au lieu de le maudire.

PREMIER BOURGEOIS.

Mais n'est-ce point mensonge ou raillerie?

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Enfin
Voyons de tout ceci quelle sera la fin !

L'ÉCOLIER.

Voici l'autre sorcière ! ah ! sans lui faire injure
Nous pouvons l'appeler sorcière, je vous jure :
Elle porte ce nom écrit sur tous ses traits.

(Entre Isabelle enchaînée.)

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

C'est la d'Ancre ! entre cent je la reconnaîtrais.

ISABELLE.

Enfans : écoutez-moi : Votre beau duc de Luine
S'en va de notre France achever la ruine.
Il fera pis encor que d'Ancre et Galigay,
A moins qu'avant ce temps le destin fatigué
De servir les projets de ce tyran habile
Ne mette un terme...

UN ARCHER, la poussant.

Allons, marche, vieille sibylle,
Tu prophétiseras demain. .

ISABELLE.

Tais-toi, vieux fou,

Le chanvre est déjà mur qui doit serrer ton cou.
(à Galigay qui s'est mise à genoux.)
Si j'arrive après toi, nous partirons ensemble;
Eh ! mes prédictions, Galigay, que t'en semble?
Le jour vient où ton sort tombe au-dessous du mien.
Regarde: mon bûcher est plus haut que le tien.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Comme à tous ses discours l'injure encor se mêle !

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Efforce-toi plutôt de prier Dieu comme elle !

ISABELLE.

Es-tu contente, dis, ma compagne! à défaut
D'un trône, le destin t'octroye un échafaud;
Tu n'en descendras plus; va, crois-en cet oracle;
Tes prières n'ont pas don de faire un miracle.

L'ÉCOLIER.

Au feu la Pythonisse !

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

Au feu l'impie !

LE PEUPLE.

Au feu !

ISABELLE.

Toi, tu me rejoindras en enfer; sans adieu!

Quant au courage, on dit que l'innocence en donne;
Meurs de ton mieux. Ma haine à présent te pardonne!

(On l'entraîne à son bûcher.)

L'ÉCOLIER.

Le carrosse du roi traverse le Pont-Neuf.

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Bon; le roi ne revient à Paris que le neuf.
Il chasse à Saint-Germain.

PREMIÈRE FEMME.

Qu'est-ce donc qui se passe?

PREMIER HOMME DU PEUPLE, regardant l'échafaud.

J'ai le temps d'y courir avant qu'elle trépasse.

LA MARÉCHALE, à part.

C'est Marie, ô mon Dieu! qui s'en retourne à Blois!
Je sens mon cœur faillir pour la première fois.
Les monstres! de quel crime ils m'avaient accusée...
Et je meurs sans l'avoir au moins désabusée!

PREMIER PAYSAN.

Elle pleure, on dirait?

DEUXIÈME PAYSAN.

Dame! est-il donc si gai
De mourir...

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

Ayez donc pitié de Galigay !
Si vous aviez ouï comme moi sa sentence !...

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Pourquoi ne vouloir pas croire à sa repentance ?

PREMIER HOMME DU PEUPLE, revenant.

C'était la reine-mère.

PREMIER BOURGEOIS.

A Paris ?

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Pour un jour ;
Elle repart pour Blois.

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE.

Que ce soit sans retour !

PREMIER HOMME DU PEUPLE montrant un gentilhomme.

Tenez : ce gentilhomme appartient à sa suite.

LA MARÉCHALE.

Don Alvar ! Don Alvar ! ne prenez pas la fuite.
Approchez, s'il vous plaît. Vous irez de ma part

Dire à sa majesté que j'ai vu son départ,
Que je lui sais bon gré, connaissant son envie,
Des efforts qu'elle a faits pour me sauver la vie;
Que je ne pense pas qu'elle ait ajouté foi
Aux bruits calomnieux élevés contre moi,
Que je meurs innocente, et pour qu'elle s'abstienne
De me venger un jour, que je meurs en chrétienne;
Car j'ai dû pardonner à tous mes ennemis;
Mes derniers vœux seront pour elle et mes amis.
(Don Alvar salue et se retire.)

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Diable! elle me paraît maintenant moins coupable!

PREMIER PAYSAN.

Grâce à ces beaux semblans, je ne suis plus capable
De tout voir d'un œil sec...

LA MARÉCHALE au grand prévôt.

Un seul instant encor.

(Elle s'avance sur le devant de l'échafaud.)

Avant que vers son Dieu mon âme ait prit l'essor,
En face de la mort la feinte est impuissante!
Je vous jure, messieurs, que je suis innocente.

LE DOCTEUR au peuple.

Moi, gardien des secrets de la confession;
Son innocence fait ma consolation.

PREMIER BOURGEOIS.

S'il disait vrai !

PREMIER HOMME DU PEUPLE.

Toujours l'innocence succombe !

DEUXIÈME BOURGEOIS.

Que tout son sang alors sur ses juges retombe !
(On met le feu au bûcher d'Isabelle.)

L'ÉCOLIER.

L'autre flambe déjà. Fille de Lucifer,
Ce feu là brûle moins que celui de l'enfer !

ISABELLE.

A ton tour, Galigay !

LA MARÉCHALE au grand prévôt.

Maintenant je suis prête.

ISABELLE au milieu des flammes.

Je ne veux pas mourir sans voir tomber sa tête !

LA MARÉCHALE au docteur.

Souvenez-vous d'apprendre à la reine le nom
De mon père...

LE DOCTEUR.

Avez-vous d'autre volonté?

LA MARÉCHALE.

Non.

LE GRAND PRÉVÔT.

Ne desirez-vous pas, madame, être voilée?..

LA MARÉCHALE.

En regardant le ciel, je mourrai consolée.

(Elle se met à genoux.)

LE DOCTEUR.

On meurt tranquillement quand on est sans remords.
(Au peuple.)
Vous pouvez commencer les prières des morts.

(Le bourreau lève sa hâche; le peuple est à genoux; on entend le bruit du coup et un cri d'effroi et d'horreur.)

PAUL LACROIX.



A mon ami Barthélemy,

PRISONNIER A SAINTE-PÉLAGIE.

Toulon, ce 6 avril 1832.

PENDANT qu'un guichetier torture ta franchise
Dans le cachot royal qui porte un nom d'église,
Je t'écris de Toulon, près du rivage, assis
Parmi les peupliers qui bordent le glacis,
Et contemple, baigné de pleurs involontaires,
Ce vivant muséum de tableaux militaires;
Que ne puis-je, d'un trait de magique pinceau
Les porter, en mes vers, au faubourg Saint-Marceau,
Et dérouler, devant ta nébuleuse grille,
Ma scintillante mer sous mon soleil qui brille!
Pour peindre tant d'objets, c'est trop peu d'un matin:
Ainsi, quand sous tes yeux, un brick napolitain
Passe comme un oiseau, crois-tu chose facile
De blazonner au vol l'écusson de Sicile?

Et puis, la poésie, harmonieux trésor,
Transfuge de mon cœur pour moi n'a plus d'essor;
Je souffre, et je n'ai pas de ces peines légères
Que l'homme heureux raconte en rimes mensongères,
Ces douleurs, qu'un poète éploré qui s'éteint
Exhale, sans flétrir les roses de son teint,
Quand des banquets du soir aux nocturnes orgies,
Il passe en nous jettant un recueil d'élégies.
Le grand deuil paternel a voilé mon flambeau!
Qui me rendra ces jours d'un automne si beau,
Où près de toi, peignant de poétiques scènes,
Je chantais Aboukir sous les bois de Vincennes,
Lorsque, dans les élans d'un suave entretien,
Mon vers oriental naissait avec le tien?..

Méry.



RÉPONSE A MON AMI MÉRY.

Sainte-Pélagie, 11 avril 1830.

Ta lettre maritime entretien de mes nuits,
De trois mois de prison abrége les ennuis;
Sous les sombres parois du donjon politique
J'ai vu de Fontainieu l'image fantastique: *
J'ai retrouvé les soirs de l'automne dernier;
Quand sous le calme abri du pâle maronnier
Entr'ouvrant du salon la verte jalousie,
nous allions tous les deux rêver de poésie.
Notre mer descendant de l'horizon vermeil
Roulait dans son azur des rayons de soleil;

* Fontainieu, château à deux lieues de Marseille, appartenant à M. le comte de Castellane. C'est dans cette délicieuse retraite que nous avons passé l'automne de 1830.

L'astre pur colorait d'un mol éclat d'automne,
Nos rivages de pins que la vague festonne,
Nos toits italiens dans le vallon épars,
Et le phare lointain debout sur les remparts.
Et nous disions : heureux le philosophe sage
Qui s'asseoit et jouit devant ce paysage!
C'est alors que souvent un air froid et soudain
Glisse des hauts tilleuls aux pavots du jardin,
Et nous fait tressaillir : un nuage se pose,
Lugubre et crevassé sur l'horizon de rose;
La mer, pâle, écumante avec d'horribles sons,
Semble un fleuve, de loin, charriant des glaçons;
Les îles sont en deuil; plus de teinte dorée,
Plus de pins lumineux sur la rive adorée,
Et signalant d'un cri le nuage de mort,
Les Alcyons en vol retournent dans le port.

BARTHÉLEMY.



A MADAME N.

Oh ! plaignez-moi, je crains de vous entendre.....
J'aimais ; le ciel la ressaisit un jour ;
Elle mourut... Son cœur était si tendre !..
    Elle mourut de trop d'amour...
Depuis ce temps, l'ennui brise mon ame ;
    Je vivrai seul, je m'y soumets....
Elle charmait comme vous, jeune femme....
Oh ! plaignez-moi, je n'aimerai jamais.

Oh ! plaignez-moi, de ce siècle où nous sommes
J'ai mesuré les tristes profondeurs ;
Desabusé, je dédaigne les hommes
    Esclaves ardens des grandeurs ;

La liberté vainement les réclame,
A son nom, moi, je m'enflammais....
Pour m'endormir que n'ai-je un cœur de femme !...
Oh ! plaignez-moi, je n'aimerai jamais.

Oh ! plaignez-moi, vous êtes pâle et belle,
Votre œil invite à des rêves si doux !
Il pense, il rit, il pleure, il étincelle,
A faire incliner les genoux ;
Votre parler est un brillant prestige...
Vous fuir !... Allons ! je le promets...
Mais votre adieu jette un tendre vertige....
Oh ! plaignez-moi, je n'aimerai jamais.

Oh ! plaignez-moi, votre voix est touchante,
Au piano je reste frémissant,
Dès qu'en sons purs votre ame coule et chante ;
La fièvre s'attache à mon sang ;
De votre main, part un feu qui dévore,
Il faut vous fuir, je m'y soumets...
Le souvenir ; c'est de l'amour encore....
Oh ! plaignez-moi, je n'aimerai jamais.

Gustave Drouineau.

A une jeune Artiste.

Jeune artiste au front brun, à la beauté puissante,
Qui forte d'une ardeur sans cesse renaissante,
Vers votre but allez;
Ah! vous avez bien pris comme il le faut la vie;
La route est belle, ainsi que vous l'avez suivie:
Travaillez... travaillez...

Qu'une autre mieux que vous brille au sein de nos fêtes;
Qu'elle mette à blesser d'amour de jeunes têtes,
Son art vil et moqueur;
Mais dans ces femmes-là Dieu n'oublia qu'une ame,
Et ce que vous voyez, dans leurs regards de flamme
Ne leur vient pas du cœur.

Mais, vous, qu'un feu sacré réveille dès l'aurore,
En qui de chaque instant pour l'étude il implore
Quelques nouveaux secrets;
Vous, dont la nuit retrouve en son retour fidèle,
Une même pensée, immobile, éternelle,
Illuminant les traits.

Votre art ne jaillit point en vous par lueurs vaines,
Non, il vous bat au cœur, il vous circule aux veines,
Il vit lui-même en vous!
Il n'est rien qu'à vos yeux son doigt sacré ne touche...
Et vous poursuit partout et jusqu'en votre couche,
Comme un maître, un époux!...

Travaillez!... le talent rend les ames meilleures,
Rien ne fait mieux tomber des célestes demeures
La bénédiction!...
De l'escalier du ciel c'est la marche dernière!...
C'est le plus noble encens, la plus belle prière,
La prière action!...

Travaillez!... la mémoire un jour pour ses annales
Osera dévoiler vos œuvres virginales
De leur obscurité.
Votre gloire timide, au rang qui la réclame,

Rougira, car la gloire embarrasse une femme
Comme une nudité!...

Travaillez, hâtez-vous!... car on ne sait!... peut-être
Le bonheur vous viendrait, le bonheur, autre maître
De la gloire jaloux.
Bientôt peut-être, au gré de l'amour, dont les flammes
Savent tout pénétrer, cœurs brûlans, froides ames,
Changeriez-vous d'époux!...

Oui, l'amour des baisers de sa bouche altérée
Vous tuerait sur le front l'ambition sacrée;
Sortis de leurs berceaux
Vos enfans de leur mère, autre gloire chérie,
Viendraient fouler aux pieds la palette flétrie
Et briser vos pinceaux!

PAUL FOUCHER.



LE VIEUX DUNCAN.

J'ai connu le héros de mon anecdote; c'était un vieillard nommé Duncan, un de ces Écossais fidèles au souvenir des Stuarts, et qui, en 1745, était accouru avec son clan sous la bannière du jeune prétendant. Aucun de ses compagnons ne l'avait surpassé alors en bravoure, et son caractère fier, hardi et entreprenant, survécut à la défaite de Culloden. Long-temps encore après la pacification de nos montagnes, il avait fait parler de lui par des actes d'audace, dignes d'une meilleure cause: aussi son nom était cité chaque fois qu'on voulait prouver que le sang des anciens montagnards coulait toujours dans les veines de leurs descendans. Mais quand je le connus l'âge avait dompté ce courage intrépide. Quoiqu'il y eût dans son regard et dans tous ses traits quelque chose qui ne démentait pas sa renommée de chasseur

téméraire et de brave soldat, une partie seulement de ses membres avait conservé ce reste d'activité dont jouit une verte vieillesse; d'un côté de son corps, Duncan n'était plus qu'un malheureux paralytique ayant à peine la force de franchir un ruisseau. Cette infirmité, la pire de toutes pour un montagnard, excita ma curiosité. Je voulus savoir par quel accident cet homme avait été condamné à traîner ainsi l'inutile moitié de lui même, morte avant l'autre. Voici ce qui me fut raconté :

Il y avait de cela plus de vingt ans : Duncan aidait ses frères dans l'exploitation d'une ferme à pâturage des montagnes. Cette ferme renfermait une vaste étendue de rochers, de bois, de marais, de lacs, de précipices. Une brebis ou une chèvre manqua un jour au troupeau, et Duncan, ayant envoyé ses brebis dans une direction, alla lui-même, dans une autre, à la recherche de la fugitive.

Duncan rencontra sur son chemin un sentier étroit, qui conduisait au sommet d'une montagne, le long d'un effrayant précipice. Ce sentier devenait de plus en plus dangereux : à peine s'il offrait une surface suffisante pour poser les deux pieds, et si raboteuse, si escarpée, si terrible, qu'il eût été impraticable pour tout autre qu'un montagnard à la marche légère, à l'œil sûr, le précipice s'élevait à droite comme un mur perpendiculaire, et à gauche il descendait à une profondeur qu'on ne pouvait mesurer du regard sans vertiges; mais Duncan mon-

tait toujours gaîment, tantôt sifflant un air guerrier, tantôt prenant garde à ses pas, lorsque les difficultés du sentier exigaient cette précaution.

Il était arrivé de cette manière à mi-chemin de la montagne, lorsque tout à coup, à l'endroit le plus escarpé, et pour ainsi dire suspendu au milieu des airs, il aperçut un daim qui descendait vers lui dans le même sentier et parti dans la direction opposée. Si Duncan avait eu son fusil, aucune rencontre n'aurait pu lui être plus agréable ; mais, comme il n'avait pas cet avantage sur l'habitant des déserts, il ne put se défendre de quelque inquiétude. Ni l'homme, ni l'animal, ne pouvaient battre en retraite, car le daim n'avait pas assez d'espace pour tourner sur lui-même dans le sentier ; et si Duncan avait rebroussé chemin et montré le dos, il connaissait trop les habitudes du daim pour n'être pas sûr qu'il fondrait sur lui dès qu'il le verrait engagé dans les difficultés de son retour en arrière. Ils restèrent donc tous deux complétement immobiles, et se regardèrent quelque temps avec le même embarras.

Enfin le daim, qui était de la plus grosse espèce, commença à baisser son formidable front, comme le font les daims lorsqu'ils sont aux abois, et qu'ils se préparent à s'élancer sur le chasseur et la meute. Duncan comprit le danger d'une lutte dans laquelle il aurait eu probablement le dessous, et, comme dernière ressource, il s'étendit sur l'étroite bordure du rocher qu'il occu-

pait, attendant la résolution que prendrait son antagoniste, et ne faisant pas le moindre mouvement, de peur d'alarmer le sauvage et soupçonneux animal. Ils demeurèrent dans cette position respective pendant trois ou quatre heures, au milieu du sentier d'une montagne qui eût inspiré le pinceau de Salvator. Enfin le daim sembla résolu à franchir l'obstacle qui s'opposait à son passage ; et, dans ce but, il s'approcha de Duncan très-lentement et avec une extrême précaution. Quand il toucha presque le montagnard, il courba la tête, comme pour l'examiner de plus près ; mais en ce moment quelque démon peut-être, ou cette insurmontable passion des chasseurs, particulière au pays, bannit peu à peu les craintes de Duncan. Voyant le daim le regarder d'un air si pacifique, il oublia non-seulement le péril de sa position, mais encore le compromis implicite qui, certes, devait résulter d'une circonstance si extraordinaire. D'une main Duncan saisit le daim par un de ses bois, et de l'autre il tira son couteau de chasse ; mais au même instant le daim fit un bond, et emporta le montagnard avec lui dans le précipice. Ils roulèrent ainsi à une profondeur de plus de cent pieds, et furent trouvés le lendemain matin à l'endroit même de leur chute. Le hasard, qui n'est pas toujours juste dans le partage des accidens, voulut que le daim tombât sous l'homme et mourût sur la place, tandis que Duncan eut la vie sauve, mais avec la fracture d'une jambe, d'un bras et de trois côtes.

Ce fut dans cet état qu'il fut trouvé sur le cadavre du daim. Ses blessures le laissèrent estropié de tout un côté de son corps jusqu'à la fin de sa vie, ainsi que je l'ai décrit.

Je ne saurais, sous le point de vue moral, approuver la conduite de Duncan envers le daim, (quoique, ainsi que le dit un personnage de comédie, Duncan fût mon ami); mais la tentation d'un gibier qui venait comme de lui même offrir sa gorge au couteau était bien assez forte pour triompher de la vertu de presque tous les chasseurs de daims.

WALTER SCOTT.



LE PASSÉ.

Oui, l'homme est ainsi fait que toujours plein de charmes
Dans son cœur attendri reparaît le passé;
Et toujours le vieillard retrouve quelques larmes
Pour un souvenir retracé.

J'aime des jours en fuite à renouer la trame,
Mes plaisirs d'autrefois me reviennent plus beaux;
Car le temps, c'est la tombe où se repose l'ame
Et de la vie et de ses maux.

Quand le ciel est d'azur, que tout chante au bocage,
Que d'un parfum plus doux la fleur embaume l'air,
Le laboureur joyeux songe-t-il à l'orage
Qui le faisait trembler hier?

Dans le passé la peine est comme ensevelie ;
Se fiant à l'espoir d'un meilleur lendemain,
Sous un ombrage frais le pèlerin oublie
La poussière du grand chemin.

De ces heures d'amour où mon ame impuissante
N'avait plus que des pleurs pour d'enivrans plaisirs,
La pensée en mon sein chaque jour renaissante
Suffit presque à tous mes désirs.

Alors ressuscitant une amante adorée,
Je me prends à rêver mes rêves d'autrefois,
Je la revois encor de son amour parée,
Et dans mon cœur j'entends sa voix.

Sa voix ! elle faisait naître à son gré mes larmes
Comme un dernier adieu de ceux qu'on a perdus ;
Elle avait pour calmer de secrètes alarmes
Des mots de moi seul entendus.

Sa voix, pour mon oreille, était la voix de l'ange
Qui de son chant vous touche et vous laisse interdit ;
Et son nom même encore est comme un air qui change
Toutes les fois qu'on me le dit.

Ses yeux, c'était la source où je puisais ma vie ;
C'était comme un ciel pur qui reflétait son cœur,

Et son regard une ame où mon ame ravie
S'oubliait avec le bonheur.

De l'amour aujourd'hui le bandeau se soulève,
Alors que je voudrais le fixer sur mes yeux ;
Ce bandeau séduisant, quand l'âge nous l'enlève,
Fait pencher nos fronts soucieux.

Souvenir, seul ami qu'on garde en son automne,
Qui seul sait alléger le fardeau des vieux jours,
De mon front jeune encor ravive la couronne,
Fais-y renaître mes amours.

LÉON BOITEL, DE LYON.



SOLITUDE.

Au fond d'un bois bien sombre,
Endormi dans son ombre,
Rêvez à vos amours,
A vos beaux jours.

Là, tout est harmonie,
Silence et rêverie,
Le soleil est couché
Ou bien caché.

Oubliez cette vie,
Son dégoût et sa lie,
Plus d'amer souvenir,
Plus d'avenir!

Au ruisseau qui s'écoule,
A la feuille qui roule,
Jetez un nom charmant
  Tout en dormant.

Et si le bruit du monde
Comme un torrent qui gronde
Vient mugir sous vos pas,
  N'écoutez pas;

Allez, allez encore
Au couchant, à l'aurore,
Sans en prendre de soin
  Allez plus loin.

Cherchez un coin sauvage
A l'abri de l'orage,
Le repos, le beau temps,
  Cherchez long-temps.

La fraîcheur, le mystère,
La paix et la prière,
Un oiseau qui chantait
  Et qui se tait.

Un peu d'eau sur les branches,
Un tapis de pervenches
Qui fait sur le gazon
  Votre horizon.

Là votre ame est en fête,
O jeune homme! ô poète!
Tout dort dans votre cœur,
  C'est le bonheur.

MARIE NODIER-MENNESSIER.



ABRI CONTRE LA TEMPÊTE.

Il est des époques fatales
Où la Discorde a des autels,
Où mille sectes infernales
S'arrachent les pauvres mortels,
Où cherchant l'unité perdue,
Tous les peuples, foule éperdue,
Courent par cent chemins divers,
Pareils aux flots, quand la tourmente
Les bat de son aile puissante
Et soulève à grand bruit les mers.

Le monde, alors, est un problème,
Tout champ est un champ de combat,
Et la majesté de Dieu même
Ne le met pas hors du débat !

Dans ces jours de vaste anarchie,
L'humanité, reine affranchie
Du joug de ses anciennes lois,
Bouillonne, comme une fournaise,
Où mêlés à l'ardente braise,
Cent métaux fondent à la fois.

Un jour, de l'arène enflammée,
Quand l'alliage est retrouvé,
Elle sort enfin transformée,
Fière de son œuvre achevé,
Elle sort plus forte et plus belle,
Et, saluant l'ère nouvelle,
Elle essuie en riant ses pleurs,
Comme une flotte avanturière,
Dans une rade hospitalière,
Joyeuse, orne ses mats de fleurs.

Mais jusque-là, que de tempêtes!
Que de maux, prix d'un noble effort!
Combien, lassés voilent leurs têtes
Et meurent, sans toucher le port!
Dans les grandes crises humaines;
Quel cœur n'a son fardeau de haines,
Sa part de combats haletans?
Qui ne sent parfois qu'il succombe,
S'il n'avait pas, avant la tombe,
Quelque abri loin des combattans?

Heureux, au foyer domestique,
Qui déride un front soucieux,
Et de la tourmente publique,
Là du moins détourne les yeux!
Heureux le père de famille,
Le soir, près du feu qui pétille,
Entouré d'un peuple enfantin,
Oubliant, ne fût-ce qu'une heure,
Quels vents ébranlent sa demeure,
Et quel soleil luira demain!

Heureux au pays des chimères,
Qui loin des hommes s'est enfui,
Et de héros imaginaires
Peuple un monde qui n'est qu'à lui!
Ah! beaux fantômes, sur vos ailes,
Loin de nos sinistres querelles
Ravissez mon ame bien haut;
Dussé-je, victime choisie,
De mes rêves de poésie
Me réveiller sur l'échafaud!!!

Plus heureux, qui, dans la tempête,
Jetant ses rêves et son luth,
Et vers le ciel levant la tête,
De Dieu, seul attend son salut!
Mon Dieu, ce cœur plein de tristesse
Et las d'un monde où tout le blesse,

Vers vous se tourne avec effort,
Pourquoi n'est-ce pas avec joie?
Seigneur, n'êtes-vous pas la voie?
Seigneur, n'êtes-vous pas le port?
Quand la colombe messagère
Eut volé sur les grandes eaux
Qui submergeaient toute la terre
Pour trouver un lieu de repos,
Elle revint, lasse et plaintive,
Chercher, à défaut d'une rive,
L'arche paisible du Seigneur;
Ainsi d'une aile sans courage,
Je m'en vais à travers l'orage
Cherchant l'abri d'un Dieu sauveur.

A. S. Saint-Valry.





LE SOUPER.

Ce jour-là nous fûmes souper dans le bosquet, et une de ces dames raconta ensuite l'histoire suivante :

C'était un soir, — il y avait bal chez le comte de Montalte, un bal éblouissant, animé, gracieux, comme sont les bals en France, et le jeune comte avait passé plusieurs années dans ce pays. De folles prodigalités y avaient englouti sa fortune et un jour il s'était trouvé n'avoir pour toute ressource que son livre de généalogie, inutile débris du patrimoine de ses pères, sur lequel un juif de Venise ou un banquier de Paris n'auraient pas prêté *la valeur d'un dîner*. C'était à cette époque qu'il avait épousé la jolie marquise de Ceroni, restée veuve à trente-deux ans avec une jeune fille de treize, vive, agaçante et rieuse, dont on prévoyait déjà que la beauté dépasserait celle de sa mère. Il y avait de

cela trois ans ; c'était le premier bal auquel assistait la jeune fille, mais pourquoi soucieuse et pensive ; pourquoi fuyant la danse et par fois cherchant visiblement à cacher sous des sourires une émotion pénible qui dévorait son jeune cœur?... Pourquoi? Déjà de l'amour!... Seize ans! c'est l'âge, et puis les Italiennes sont précoces!

Arthur de Montalte, qu'une pensée ardente semblait également préoccuper, avait fui comme elle ce bruit de fête, et seul, appuyé sur la rampe de pierre d'un balcon, promenait son regard mélancolique du ciel où brillaient les étoiles, aux arbres verts du jardin, où se jouait le zéphir d'automne ; il méditait. Le matin même, on lui avait jeté brutalement à la tête une proposition de mariage pour sa jeune belle-fille, et il n'avait répondu à cette proposition que par une sorte d'étonnement vague et de colère indéfinissable dont il cherchait vainement à deviner la cause. Que se passait-il dans son cœur? Ce mot de mariage appliqué à cette enfant l'avait remué puissamment, et comme une voix qui roule d'échos en échos, il avait frappé tour à tour toutes les fibres de son imagination. C'était une tempête, il le sentait bien ; c'était une tempête que ce mot avait soulevée en lui ; Ce qu'il éprouvait, c'était comme une lâve qui fermente aux entrailles de la terre et qui va sortir tout à coup en déchirant la surface du volcan, mais la cause... la cause lui échappait sans cesse.

C'était un de ces hommes, au cœur desquels a été mis le germe de la fatalité. Plus jeune, et surtout pendant son séjour en France, il avait eu beaucoup de ces aventures qui datent du hasard, avec lesquelles on joue pendant huit jours, mais qui, complétement étrangères au domaine des passions, laissent toujours le cœur libre. Pourtant il avait aimé madame de Ceroni et ce n'était pas uniquement par spéculation qu'il l'avait associée à sa destinée. Il l'avait aimée, mais de cet amour calme et raisonnable qui, baisse la tête volontiers, pour entrer par la porte d'un salon et se plie à toutes les formes que le monde exige de lui, afin qu'il soit à ses yeux chose légale et sensée. C'est de l'amour si l'on veut. Donc, cette puissance de sensibilité qui lui avait été donnée, dormait encore dans l'ame d'Arthur. Beaucoup de femmes l'avaient effleurée en passant, nulle ne l'avait remuée assez fort, et, comme un feu qui couve sous la cendre, ce germe funeste fermentait en silence.

Je vous ai dit qu'il méditait.— Rosine survint. —Oh! c'était bien la fleur qui vient d'éclore, fleur au parfum qui enivre, aux ravissantes couleurs! C'était bien comme un jeune ange qui a déserté le ciel pour essayer de la vie, et le ciel se réflétait dans l'azur de ses yeux, dans son sourire, dans sa voix si douce et si mélodieuse. Elle vint.— Ils se parlèrent long-temps; puis il se fit un long silence. La lune qui avait brillé jusque-là de tout son éclat, avait disparu derrière les ruines d'un vieux

temple romain ; il ne restait plus que la clarté pâle et mystérieuse des étoiles ; puis les sons du bal arrivaient confusément à leur oreille et le vent du soir caressait les blonds cheveux de la jeune fille. Ils ne se disaient rien, mais je ne sais quoi les rapprochait et faisait que sans parler ils se comprenaient. Cependant ni l'un ni l'autre n'aurait osé s'expliquer à lui-même son trouble et sa pensée. — Quelque chose les entraînait, malgré eux peut-être ; quelque chose de fort et d'irrésistible, et la fatalité commençait à s'accomplir. — Que voulez-vous? Le papillon ne va-t-il pas brûler son aile d'or à la flamme?... Tout à coup on entendit un léger bruit, c'était le bruit d'un baiser.

A ce moment, madame de Ceroni vint à passer. Elle avait entendu et la pauvre femme ne s'y trompa point. C'était un baiser d'amour ; la fatalité s'était accomplie.

Trois mois après, madame de Ceroni était morte, Rosine faisait son noviciat aux Carmélites, et le comte Arthur de Montalte devenu membre de la compagnie de Jésus, s'embarquait pour le Mexique, où il allait porter la parole de Dieu!

Vous avez vu quelquefois, dans les plus beaux soirs du mois de juin, se lever à l'horizon un de ces nuages aux formes colossales, qui montent, avec une majesté sinistre, et, pendant une demi-heure, vous dérobent les magnificences du ciel; sans doute, vous avez vu

cela quelquefois. Ce soir-là, si vous vous promeniez ayant l'esprit léger, devisant insoucieusement de choses et d'autres, avec un ami heureux comme vous de respirer les douces émanations des champs, à l'aspect du nuage qui allait détruire le charme de votre promenade, vous avez éprouvé, n'est-ce pas, une sorte de serrement de cœur, et votre imagination est devenue soudainement sérieuse et mélancolique. Il en fut de cette petite histoire, lancée à l'improviste pour ainsi dire, au milieu d'un souper bruyant, comme de ce nuage qui jette en passant une teinte plus sombre sur tous les objets; nous devînmes rêveurs et soucieux. Qu'importe? J'aime assez qu'une pensée grave se mêle tout à coup aux rires du festin; c'est un sentiment indicible de douce mélancolie qui résulte de ce brusque mélange des sensations; et à mon avis cela vaut mieux que le délire d'une orgie. D'ailleurs tout se lie, tout se rencontre, dans notre existence. J'ai vu hier une noce brillante et joyeuse heurter, sur les marches de l'église, l'humble convoi d'un pauvre employé, que ses deux fils allaient conduire en pleurant jusqu'à la fosse commune.

Léon Buquet.

A une Dame,

EN LUI ENVOYANT UN BOUQUET.

FORGET ME NOT!

REGARDEZ ce Bouquet, et *ne m'oubliez pas*
Au milieu de ce bal où, déployant vos charmes,
Vous allez voir bientôt s'attacher à vos pas
Un flot d'adorateurs... cause de mes alarmes!
Ne prêtez point l'oreille à leurs propos flatteurs.
Sans doute, ils vanteront ce regard doux et tendre,
Cet abandon charmant qui captive les cœurs,
Cet esprit séduisant... car je crois les entendre!
Au nom du ciel alors, contemplez un moment
Ces fleurs dont le parfum vaut bien un froid hommage!
Ces fleurs, vous le savez, ont aussi leur langage,
Langage que l'amour emprunta d'Orient!
Puisse leur douce odeur aller jusqu'à votre ame...
Et pendant qu'un *Dandy* (milliflore Judas)
Vous dira... ce qu'il dit le soir à chaque femme,
Regardez mon bouquet... et *ne m'oubliez pas!*

PAULIN.

A FANNY ESSLER.

Première danseuse du théâtre de Karthnerthor,

A VIENNE.

Ainsi la Sylphide légère,
Que chantaient nos vieux romanciers,
Quittant l'abri d'une fougère,
Se suspend aux fleurs des rosiers.
Les vents de leurs tièdes haleines
Balancent au-dessus des plaines
Son corps qu'ils craignent de froisser.
Ce poids charmant à peine plie
L'épi que sa jambe assouplie
Repousse en voulant s'élancer.

Des Sylphides brillante élève,
Comme tes sœurs aux ailes d'or,
Vers le ciel où ton vol s'élève,
Tu sembles chercher ton essor.

Ici tu penches en arrière
Ton front inondé de lumière ;
Ton œil noir comme un soleil luit;
Ici te cachant sous ton voile
Tu fuis comme fuit une étoile
Sur le vaste sein de la nuit.

Enfant aux formes ravissantes
Un jour, Fanny, pour toi viendra
Où sur ses ailes caressantes
La gloire en jouant te prendra.
La gloire!... sais-tu, jeune fille,
Comme est amer ce fruit qui brille
Demande au poète, au guerrier,
Demande aux heureux de la terre,
Demande au cyprès solitaire
Ce que peut peser un laurier.

N'importe ! il te faut, belle fée,
Subir ton destin immortel,
Il te faut un digne trophée,
Un encens digne de l'autel.
Aux bords que le Danube arrose
Comme les feuilles d'une rose
Tes jours s'envolent dans l'oubli.
Le monde entier doit te connaître ;
Faut-il au lieu qui l'a vu naître
Que l'or pur reste enseveli ?

O viens ! la Tamise et la Seine
Rediront long-temps tes succès.
De son impériale scène
Pétersbourg t'ouvre les accès.
Milan t'offre ses fiers portiques,
Venise en ses palais gothiques
T'appelle du haut d'un balcon.
Si tu refuses sa gondole,
Fanny ! va droit au Capitole,
Où Corinne inscrivit son nom.

Si tu veux un ciel sans nuage
Comme l'azur de tes beaux yeux,
Si tu te plais sur un rivage
Que baigne un flot délicieux,
Parthénope à tes pieds étale
Son golfe pur ; et le dédale
De son bord toujours enchanté ;
Mais Paris seul au talent donne
Cette précieuse couronne
Que tresse l'immortalité...

Alphonse Royer.

Vienne, 18 février 1831.

Promenade dans Rome.

AU CLAIR DE LUNE.

Du haut de la Trinité-du-Mont, les clochers et les édifices lointains paraissent comme les ébauches effacées d'un peintre, ou comme des côtes inégales vues de la mer, du bord d'un vaisseau à l'ancre.

Ombre de l'obélisque ; combien d'hommes ont regardé cette ombre en Égypte et à Rome?

Trinité-du-Mont, déserte ; un chien aboyant dans cette retraite des Français ; une petite lumière dans une chambre élevée de la Villa-Médicis.

Le cours : calme et blancheur des bâtimens ; profondeur des ombres transversales ; place Colonne : colonne Antonine à moitié éclairée.

Panthéon : sa beauté au clair de la lune.

Collisée : sa grandeur et son silence à cette même clarté.

Saint-Pierre : effet de la lune sur son dôme, sur le Vatican, sur l'obélisque, sur les deux fontaines, sur la colonnade circulaire.

Une jeune femme me demande l'aumône ; sa tête est enveloppée dans son jupon relevé ; la poverina ressemble à une madone : elle a bien choisi le temps et le lieu. Si j'étais Raphaël, je ferais un tableau. Le Romain demande parce qu'il meurt de faim ; il n'importune pas si on le refuse ; comme ses ancêtres, il ne fait rien pour vivre : il faut que son sénat ou son prince le nourrisse.

Rome sommeille au milieu de ces ruines. Cet astre de la nuit, ce globe que l'on suppose un monde fini et dépeuplé, promène ses pâles solitudes au-dessus des solitudes de Rome ; il éclaire des rues sans habitans, des enclos, des places, des jardins où il ne passe personne ; des monastères où l'on n'entend plus la voix des cénobites ; des cloîtres qui sont aussi déserts que les portiques du Collisée. Que se passait-il, il y a dix-huit siècles, à pareille heure et aux mêmes lieux ? Non-seulement l'ancienne Italie n'est plus, mais l'Italie du moyen âge a disparu. Toutefois la trace de ces deux Italies est encore bien marquée à Rome ; si la Rome moderne montre son Saint-Pierre et tous ses chefs-d'œuvre, la Rome ancienne lui oppose son Panthéon et tous ses

débris; si l'une fait descendre du Capitole ses consuls et ses empereurs, l'autre amène du Vatican la longue suite de ses pontifes.

Le Tibre sépare les deux gloires. Assises dans la même poussière, Rome païenne s'enfonce de plus en plus dans ses tombeaux, et Rome chrétienne redescend peu à peu dans les catacombes d'où elle est sortie.

J'ai dans la tête le sujet d'une vingtaine de lettres sur l'Italie, qui peut-être se feraient lire, si je parvenais à rendre mes idées telles que je les conçois; mais les jours s'en vont, et le repos me manque. Je me sens comme un voyageur qui, forcé de partir demain, a envoyé devant lui ses bagages : les bagages de l'homme, ce sont ses illusions et ses années; il en remet, à chaque minute, une partie à celui que l'Écriture appelle un courrier rapide : le temps.

CHATEAUBRIAND.



L'ANGE DES DERNIÈRES AMOURS.

Des rayons voilés de mystère
Glissent sur le front de la nuit ;
Elma se livre, solitaire,
A la douleur qui la conduit.
Une tombe fraîche et nouvelle
Tressaille, et gémit sous ses pas...
Elle s'arrête, elle chancelle,
En respirant l'air du trépas :

« Tends-moi la main, de l'autre rive,
« Où je te cherche sans effroi;
« Je viens, du monde fugitive,
« Me reposer auprès de toi;
« Douceur d'aimer me fut ravie,
« Le bonheur n'a qu'un premier jour :
« Qu'aurais-je à faire de la vie?
« Je ne la dois plus à l'amour. »

Les pleurs qui voilent sa paupière
Coulent doucement sur ses maux :
Une pâle et chaste lumière
Caresse l'ombre des tombeaux ;
Inclinant ses deux blanches ailes,
Et posant la main sur son cœur,
L'ange des amours éternelles
Flatte et console sa douleur :

« Il t'attendra sur l'autre rive,
« Où tu le cherches sans effroi :
« Prie ! et son ame fugitive
« Viendra planer auprès de toi.
« Douceur d'aimer n'est point ravie
« A qui doit pleurer plus d'un jour :
« Pleure !.. et laisse passer ta vie ;
« La douleur est encor l'amour ! »

NESTOR DE LAMARQUE.



LE COMBAT.

Fragment inédit du Pêcheur d'Ouessant.

21 OCTOBRE 1827.

Voici le jour, voici que le soleil commence à dorer de ses rayons les eaux si bleues, si fraîches, si transparentes de la Méditerranée, et c'est à travers une légère brume que se dessinent les hauts rochers de Sphactérie. Lève-toi, pauvre matelot, lève-toi; secoue tes membres engourdis, ploie ton hamac, et cours aux roulemens du tambour. On parle bien et beaucoup du tranquille sommeil de ses héros. Que de héros, mon dieu, dans ces longues batteries! car leurs ronflemens surmontent, je crois, le bruit de la caisse. On monte, on fait l'appel, et c'est plaisir que d'entendre ces voix mâles et sonores répondre à chaque nom, seulement. Chacun se dit en regardant ses voisins avec l'air du plus grand intérêt: — Ce soir, peut-être, ces rangs si pressés seront éclaircis, ces voix maintenant si retentissantes feront entendre des

râlemens sourds et étouffés, et ces bonnes figures brunies par le soleil seront pâles et sanglantes ; — mais après tout, comme il faut des morts et des blessés, autant que ce soit eux que moi ; c'est si naturel !

A dix heures, chacun reçut l'ordre de se rendre à son poste de combat, les armes furent montées sur le pont, et l'on ouvrit la soute aux poudres. Je descendis alors dans la batterie de trente-six ; c'était un admirable spectacle, le jour ne pénétrant que par les sabords éclairait toutes les figures en reflet, à la manière de Rembrandt, puis glissait sur les canons noirs et polis, et scintillait sur le brillant acier des platines, tandis que le milieu et l'avant de la batterie restaient dans l'ombre, seulement, par un caprice de la lumière, le fer des piques et des sabres qui garnissaient le cabestan luisaient par intervalle comme autant de vifs éclairs ; tous les matelots, vêtus seulement d'un pantalon et d'une chemise, serrés autour de leurs reins par une ceinture rouge, entouraient silencieusement leurs pièces. Les mèches brûlaient, et chaque pointeur, appuyé sur la culasse du canon, tenait la longue corde qui fait jouer la batterie, car, à bord, les canons font feu comme des fusils, au moyen d'un chien et d'un bassinet.

A l'arrière, le plus ancien lieutenant du vaisseau donnait ses ordres à un enseigne et à quelques aspirans, qui devaient surveiller et hâter la manœuvre ; puis, Bénard, le maître canonnier, allait, venait, tournait et

parlait, non à chaque homme, mais à chaque canon, tantôt avec des menaces, tantôt avec des encouragemens ou des flagorneries sans pareilles, selon son habitude.

Arrivé près de la cinquième pièce de tribord, il s'approcha, et, après un long et pénétrant coup-d'œil jeté sur son affut : Eh donc!.... c'est toi qui pointe ce canon-là, Guilbo? dit-il à un grand garçon qui jouait avec sa corne d'amorce.....

— Oui maître.

— Ah ça... tu connais son caractère... tu sais que c'est l'*Enragé*... qu'il porte dix toises de plus que les autres... mais qu'il a un fameux recul... ainsi veille à tes pates...

— Merci, maître...

— Eh donc! mes enfans, soyez attentifs; pour des novices, vous allez vous trouver à une fameuse danse. Surtout du calme, et n'ayez pas peur du sang, car, voyez-vous, quand une blessure saigne, c'est bon signe.....

A ce moment, Poirot sortit du faux-pont; son visage était radieux, et il tenait Georges par la main.

— Bonjour, matelot, dit-il à Bénard, en lui frappant joyeusement la tête avec sa longue-vue; eh donc! mon vieux, nous sommes bien gai ce matin... ah! tu sens la poudre... tu sens la poudre... D'abord... et puis... je suis sauvé; tu n'auras pas la scie d'épouser ma femme... et je verrai grandir Georges.

— Eh donc ! qui t'a dit cela.

— Tiens, Bénard, ce matin, je n'y ai pas tenu. J'ai été trouver le capitaine de frégate, qui est un bon, un ancien, et je lui ai dit : Capitaine, vous me connaissez, je ne suis pas poltron, et bien, au lieu d'être à la barre, sur le pont, laissez-moi gouverner à la barre de rechange. — Poirot, qui me dit, on ne peut rien refuser à un vieux comme toi ; vas-y et veille aux grains. — Tu vois, matelot, l'histoire de mon couteau me disait bien de craindre. Si j'avais été à mon poste, aussi c'est là que le boulet viendra pour me chercher ; mais il ne trouvera rien du tout... vieux... rien du tout... Sera-t-il vexé le boulet ! s'écria le bonhomme en embrassant son fils.

— Oui, compte là-dessus, dit Bénard en lui-même. Comme si celui qui de là-haut dirige les boulets qu'il nous envoie, comme si celui-là s'était jamais trompé... il nous avertit par des présages, c'est déjà beaucoup.

— Ainsi, à tantôt, dit Bénard ; mais avant, embrasse-moi toujours.

— Bah ! nous sommes parés toi et moi ; après à la bonne heure.

— Après ! murmura tristement Bénard ; puis, tendant sa main au timonier : — « C'est égal, mon vieux.... c'est une idée que j'ai comme ça.

— A la bonne heure, dit Poirot en se jetant dans les bras de son ami, qui le pressa plus fortement que

de coutume. Ils se séparèrent, et Bénard, en le voyant monter dans la batterie de 18, s'écria douloureusement : — « Ça me fait un ami de moins et une femme de plus. — Sacrebleu! qu'il vive, mon vieux matelot, et j'épouse dix femmes s'il le faut.! » Un roulement de tambour prolongé annonça que le commandant, inspectait les batteries; il descendit, et après un sûr et rapide examen des hommes et des pièces, il remonta sur le pont après avoir adressé à l'équipage quelques mots encourageans. Il était alors midi; on vira de bord afin de ranger la côte et de doubler la pointe qui cache les fortifications de Navarin et forme l'entrée de la baie.

Cette manœuvre était claire et significative; mais quand l'*Asia*, portant le pavillon amiral anglais, suivi du *Genoa* et de l'*Albion*, donna dans la passe, on ne conserva plus de doute sur l'issue de l'événement.

Après eux venait la *Syrène*, à une légère embardée que fit le *Breslaw*, on put la voir un instant, marchant avec grâce sans ses huniers et se dressant sous son pavillon.

Cette vue électrisa les matelots qui se penchèrent aux sabords.

— A-t-elle l'air fière! dit l'un.

— Eh donc… C'est qu'elle sait qui elle porte, mes garçons…. C'est comme un cheval, voyez-vous; ça connaît son maître.

Enfin, un bateau marchand, une bouée, une cassine

à calfats que monterait un amiral.... Ça se verrait tout de suite....

— Mais, maître Bénard, dit un autre; pourquoi donc que les Anglais passent avant nous?

— C'est pour essayer les canons du *Brahim*, mes enfans; quand il s'agira de mordre, nous serons sur la même ligne. Allez, c'est pas notre amiral qui se laissera mettre le cap sur lui. C'est là un malin! Oh! il n'y a pas moyen de voir ce qu'il a dans son bidon.... Il les a tous enfoncés avec ce qu'il appelle, je crois.... sa plomatie; maintenant il va recommencer avec ses canons, et soyez calmes, garçons, je l'ai vu exercer.... Il en joue drôlement du canon!

A ce moment, l'immense porte-voix qui correspondait du pont à la batterie basse, résonna et fit entendre ces mots : — « Canonniers, à vos pièces.... et surtout ne faites pas feu avant l'ordre!...

Le lieutenant, l'enseigne et les aspirans répétèrent cet avis. On doublait alors la pointe, et l'on put apercevoir la ville et les forts qui s'élevaient en amphithéâtre, et sur la côte l'escadre turco-égyptienne embossée en fer à cheval, ayant à droite trois vaisseaux de ligne, au fond vingt frégates de 60, et sur la gauche d'autres frégates d'un moindre calibre; puis des corvettes et des bricks qui pouvaient, par leurs feux croisés, soutenir les navires du premier rang.

Jamais, je crois, de mémoire de marin, on n'avait

vu un tel nombre de vaisseaux de guerre resserrés dans un aussi petit espace, dans une baie qui n'avait pas une lieue de profondeur. Le plus grand silence régnait parmi les matelots qui regardaient attentivement les vaisseaux anglais mouiller bord à bord des égyptiens, à une portée de pistolet.

—Bon, dit tout bas Bénard, voici notre amiral qui ne se gêne pas, la meilleure place... vergue à vergue avec l'amiral turc... Une frégate de 60 à babord, une autre à tribord sans compter les corvettes... Sacrebleu... quel beau mouillage..... Est-elle gourmande cette Syrène.... il lui en faut trois à combattre... Eh dame!.... voilà ce que c'est d'être montée par un amiral qui veut faire culotter son pavillon à cette fumée-là..... mais patience, notre commandant en mange aussi, et nous aurons notre part...

A l'entrée du port, à gauche, étaient mouillés deux goëlettes et trois sacolèves. Le commandant de la goëlette anglaise, le *Dearmouth*, envoya deux embarcations pour se saisir de ces bâtimens que l'on supposait être des brûlots, les Anglais furent accueillis à coups de fusils par les Égyptiens; et presqu'au même instant l'amiral de Rigny engagea le feu; les amiraux anglais et russes suivirent son exemple et le combat devint général. Au bout de dix minutes la brise qui soufflait avait entièrement cessé; neutralisée par les épouvantables détonnations de cent navires de guerre qui roulaient et

retentissaient encore dans les montagnes qui cernent la baie, un immense dais de fumée planait au-dessus du bassin dont l'eau était criblée par tant de milliers de projectiles, qu'elle semblait troublée par des gouttes de pluie.

On ne voyait autour du Breslaw, qui profitait du dernier souffle de vent, qu'une vapeur noirâtre, éclairée de temps en temps par des flammes rapides; enfin ce beau navire atteignit le fond de la ligne d'embossage et mouilla par le travers d'un vaisseau turc, qui, ayant pris l'amiral russe en poupe, faisait à son bord un ravage horrible par ses volées de bout en bout... cette effrayante canonnade colora tout à coup la batterie du Breslaw; les matelots restèrent silencieux et calmes... Seulement quelques jeunes gens pâlirent; l'immense porte-voix raisonna de nouveau et l'on entendit : feu, feu... tribord...

Ce commandement était à peine répété par les officiers, que la volée partit aux cris de vive le roi.

— Eh! donc, bravo mes garçons, s'écria Bénard, qui, penché sur un sabord avait suivi l'effet de la bordée, encore une pareille et le pavillon rouge verra que notre poudre est bonne.

— Prenez garde! prenez garde! cria-t-on sur le pont, à l'entrée du grand panneau, un blessé! dégagez l'entrée de la cale.

En effet, une espèce de fauteuil amarré avec des cor-

des s'affala peu à peu, et lorsque l'homme tout sanglant qui descendait, attaché sur cette machine, passa devant un petit mousse qui courait porter un boulet à la onzième pièce, on entendit une voix mourante s'écrier : d'un ton déchirant Georges!... C'était le vieux Poirot qni appelait son fils pour la dernière fois. On lâcha une seconde voleé ; la fumée remplissait alors la batterie, et les cris discordans des mousses qui, penchés à l'entrée de la soute aux poudres, demandaient des gargousses, se mêlaient aux commandemens des officiers et au bruit de l'artillerie.

Le combat était alors dans toute sa fureur, et la la chaise suffisait à peine pour descendre les blessés dont les plaintes s'étouffaient bientôt dans les profondeurs de la cale.

Tout à coup, un sifflement aigu et rapide traverse la batterie, et deux jets éclatans retentissent. C'était un boulet ramé qui, entré par un sabord d'arcasse, ricocha sur deux pièces, tua un homme, en blessa deux et se logea dans la préceinte. — Otez-ça, dit Bénard en montrant le cadavre sanglant, ça distrait.

Un cri perçant se fit entendre à la huitième pièce. — Quest-ce donc, Bénard, demanda l'officier qui, calme et froid, commandait le feu par un mouvement de son épée. Le maître y courut et vit un chargeur dont le poignet avait été écrasé par un boulet sur la gueule de sa pièce.

Eh donc! dit Bénard, quel est ce braillard! il crie comme une mouette.

— Maître, dit le pointeur, c'est Melon qui vient d'oublier sa main sur son canon et de laisser tomber le refouloir.

—Sainte Vierge! sainte Vierge! criait le pauvre novice breton qui voyait le feu pour la première fois, sainte Vierge, c'est un mauvais poste que celui de chargeur.

Eh donc! dit Bénard en le poussant dans la cale, va faire entortiller ton moignon; mais, sacredieu, tais-toi! si tu n'en mange plus, n'en dégoûte pas les autres... Allons, garçons, n'écoutez pas ce paroissien, c'est une bonne place à prendre que la sienne, car le même coup n'arrive jamais deux fois. — Ça, c'est sûr, aussi j'y vais, maître, dit le servant de droite; à moi le refouloir..... et comme il s'avançait pour charger, un biscayen lui fracassa l'épaule droite.

— Eh donc! c'est particulier. Ote-toi de là, mon garçon, va te faire panser, et voyons qui cédera de nous deux, dit Bénard en prenant la place du matelot blessé.

A cet instant, une des frégates turques que le *Breslaw* combattait coupa ses cables et se laissa porter sur ce navire afin de tenter l'abordage.

— Je la vois encore; à son avant était sculptée une espèce de chimère colossale peinte en rouge avec des yeux verts.... Au milieu de la vapeur bleuâtre de la poudre, elle s'avançait, s'avançait, et l'on distinguait

ses passes-avant couverts de nègres et d'Arabes presque nuds, armés de poignards et de haches. Puis, monté sur un porte-hauban de misaine, un officier égyptien, petit et assez jeune, vêtu de bleu avec un turban dont les plis en désordre flottaient sur son col. De sa main droite il semblait désigner le grand mât de notre vaisseau.

Tout à coup notre volée partit, comme le beaupré de cette frégate allait s'engager dans nos haubans d'artimon. On entendit un cri effroyable, immense, qui un instant domina le bruit infernal du combat, et quand la fumée fut dissipée, on ne vit de la frégate égyptienne que son avant qui resta quelques secondes à la surface de l'eau et disparut tout-à-fait en laissant une large traînée de nègres et d'Arabes qui tentèrent de gagner le rivage ou de s'accrocher aux manœuvres pendantes le long du bord.

A cette vue l'équipage poussa des cris d'une joie frénétique, qui augmentaient encore l'espèce d'ivresse causée par l'action du combat et l'odeur de la poudre.

Bientôt une rumeur sourde circula sur le pont, puis gagna les batteries et l'on apprit enfin que le commandant la Bretonnière venait d'être blessé sur son banc de quart. En effet, quelques minutes après, le fatal fauteuil s'abaissa portant le brave capitaine de vaisseau, qui s'arrêta et dit, oubliant ses douleurs : Bravo! nos amis, le onzième équipage se couvre de gloire, de cinq frégates que nous avions à combattre il n'en reste que

deux; le feu du vaisseau turc est éteint; nous avons sauvé l'amiral russe. Continuez mes amis... continuez.

Ces mots électrisent l'équipage. « Vengeons notre bon capitaine, s'écrièrent-ils; et malgré les cris des blessés et des mourans, malgré le vide que l'on apercevait à chaque pièce, les volées furent plus nourries que jamais. — « Pointez à fleur d'eau, criait Bénard, à fleur d'eau, mes enfans; voyez, cette turque-là est déjà démâtée de son grand mât... vingt boulets dans sa coque et c'est cuit. »

A peine achevait-il ces mots, qu'une effroyable détonnation se fit entendre; une immense colonne de fumée blanche et compacte, très-étroite à sa base, se déroulant à son sommet en forme de larges volutes, enveloppa la frégate que l'on allait canonner, et quand cette vapeur s'éleva un peu au-dessus de la surface de l'eau, on ne vit que l'arrière du navire turc, qui flamboyait au milieu de la mer. Le capitaine avait mis le feu aux poudres et s'était fait sauter.

« Le chien, dit Bénard, nous aura mordus en mourant, gare les débris et les éclats; j'aimerais mieux une franche bordée de 36. »

En effet, les voyages réitérés de la chaise annoncèrent que les prédictions de Bénard seraient réalisées, et que l'explosion de la frégate nous avait couverts de débris brûlans, et tué ou blessé beaucoup de monde.

A chaque instant les boulets se croisaient dans les

batteries, traversaient les œuvres vives, perçaient le pont; et c'est avec une singulière insouciance que les matelots les voyaient alors ricocher et bondir...

Il était cinq heures et demie; le roulement du canon s'affaiblissait; la fumée devenait moins intense, et l'on s'apercevait que le combat tirait à sa fin; à six heures, ce qu'on pouvait appeler comparativement du calme remplaça le tumulte de cette bataille meurtrière; la nuit s'approchait; la flotte égyptienne était totalement désemparée, et les Turcs se jetaient à la côte en incendiant leurs bâtimens de commerce : on fit alors prendre quelques momens de repos aux équipages, et on leur distribua des rafraîchissemens.

Alors seulement les officiers, que leur poste avait retenus dans les batteries, purent monter sur le pont. Ce fut-là une émotion impossible à décrire, et qu'on ne peut comprendre qu'après l'avoir éprouvé.

Nous nous revîmes tous, et il faut savoir avec quel plaisir on se retrouve, on se serre la main, après avoir lutté pendant cinq heures contre un péril imminent. Aussi ce fut du plus profond du cœur que chacun félicita son camarade de son bonheur d'avoir échappé à la mort.

Ce premier moment d'exaltation passé, on donna un coup d'œil au vaisseau et à la rade...

Quelle différence!... Ce matin, il fallait voir en agrès ces manœuvres soigneusement rangées, ce pont si blanc,

ces canons si luisans, ces drômes si étincelantes : tout cela ce soir est brisé, rompu, sanglant ; les manœuvres éparses encombrent le pont, les vergues percées, hâchées, pendent au travers des cordages ; les voiles sont à jour, et le pont est rougi d'un noble sang.

Et quelle nuit ! A chaque instant des explosions, à chaque instant des navires en feu, qui, sans direction, se croisaient en tous sens et menaçaient de nous incendier. Nous savions bien que nous avions l'avantage, mais nous ignorions nos pertes ; seulement un canot de l'amiral russe vint remercier le Breslaw de l'assistance que ce vaisseau lui avait prêtée.

On illumina les batteries ; les canonniers restèrent jusqu'au jour couchés près de leurs pièces, car on savait que les Turcs devaient, le lendemain, tenter un dernier effort, et engager de nouveau le combat avec une réserve qui n'avait pas donné pendant l'action.

Après avoir inspecté sa batterie, maître Bénard monta sur le pont, et s'avança vers la roue du gouvernail où se tenait alors un timonnier... Il s'aperçut en frémissant que la barre était ensanglantée. « Dis-moi, mon garçon, as-tu gouverné pendant l'affaire ?.... lui demanda-t-il.

— « Oui, maître Bénard, car c'est moi qui ai remplacé maître Poirot... »

Bénard frissonna.

— « Mais je croyais, ajouta-t-il après un moment

de silence, je croyais qu'il était à la barre de rechange dans la batterie de 18.

— Oui, maître Bénard, il allait y descendre; mais le voilier s'est mis à rire comme il passait, en disant : « Tiens, voilà un ancien qui s'affale en bas parce que » ça va chauffer... est-ce que les dents lui claquent? » En parlant par respect, maître Bénard, c'était une bêtise, parce que tout l'équipage savait que le maître timonnier était un bon, qui en avait vu des grises dans les temps de l'autre.

— Eh bien! achève...

— Alors, maître Bénard, l'ancien est remonté; il a pris la barre en disant au voilier : « Si j'en reviens, » ce sont tes dents qui claqueront... » Enfin, maître, à la première volée que le vaisseau turc nous a envoyée, j'étais là, tout près, j'ai fermé les yeux, et, en les rouvrant, j'ai vu maître Poirot couché par terre, la tête sur un habitacle... le boulet l'avait pris là... dit le jeune homme encore pâle à ce souvenir.... là; » et il montrait sa poitrine...

« C'est moi, maître, qui l'ai amarré sur la chaise, et je l'ai entendu qui disait bien bas : — « Je le savais... » Pauvre Georges! » — Et voilà tout ce que j'ai vu, maître Bénard. »

A ce moment on entendit les cris d'un enfant. — « Qu'est-ce que c'est? demanda Bénard

— Ah! maître, ce sont ces vermines de mousses qui

tourmentent ce pauvre Georges; je reconnais sa voix... tenez, ils sont là, sur l'avant, près la poulaine.

— Mille tonnerres! » dit Bénard en se glissant le long des bastinguages pour arriver inaperçu près le lieu de la scène. Le pauvre petit était attaché sur la drôme, et une douzaine de mousses l'entouraient; et un novice, surnommé le Parisien, présidait ces démons incarnés.

— « Il nous faut une brise d'est pour sortir d'ici, et rien n'est meilleur pour faire changer le temps que de fouetter un mousse : ainsi tais-toi, c'est l'affaire d'un moment.

— Pardon, pardon, Parisien! criait l'enfant.

— Tappe donc, Cartahut, dit le Parisien pour toute réponse.

— Eh bien! je le dirai à mon père, cria Georges au premier coup.

— Ah! oui, ton père... joliment... il est... »

La phrase du Parisien fut interrompue par le plus glorieux coup de poing qu'un homme ait jamais reçu, lequel coup de poing fut suivi d'une myriade de soufflets et de coups de pieds accompagnés de blasphêmes à faire foudroyer le vaisseau.

C'était Bénard qui vengeait Georges.—« Ah! gredins, hurlait le digne canonnier, eh donc! je vous prends encore; votre compte sera réglé demain. Quant à toi, Parisien, qui es le plus grand et qui les mets en train, je me charge de toi... et la sauce sera bonne. Mettez-moi

ce chien-là aux fers par les deux pates sur un parc à boulets, dit-il à deux matelots qui obéirent ponctuellement.

Toi, Georges, viens en bas, mon enfant...

— Voir mon père; maître Bénard?... Non, mon petit, non, demain... ou après... En attendant, couche-toi là, près de cet affût; en attendant, c'est moi qui serai ton père, entends-tu... je t'aimerai bien; mais sacredieu, n'aie pas peur.

Oui, maître Bénard, » dit Georges tout tremblant, et n'osant pleurer au souvenir du gros baiser que son père lui donnait tous les soirs.

Sacredieu... pensa Bénard, en s'enveloppant dans sa capote... hier, à cette heure-ci, mon vieux matelot était près de moi.... et aujourd'hui.... pauvre Poirot, va.....

Et il s'assit aux pieds de Georges en attendant le jour.

Eugène Sue.



ÉLÉGIE.

Pourquoi rougir? Ce trouble est l'aveu d'une crainte.
Si j'allais espérer ! Non pas, non. Pudeur sainte !
De son sexe innocent d'abord le protecteur,
Puis d'un trouble voilé l'interprète enchanteur,
Tu n'es plus qu'une grâce, un fard ; et, Valérie,
Le charme insidieux de ta coquetterie.
Tu t'épargnes un mot, un seul geste empressé ?
Plus coupable est cent fois ce long regard baissé.
Je te connais : le monde a dicté ta sagesse ;
Satisfaite de voir aux pieds de ta jeunesse
Ces amans, dont l'hymen est lui-même orgueilleux.
Tu crois à la vertu qui n'a pas fait d'heureux.

Et cependant, ton cœur, au bord du précipice,
Cherche une volupté dans chaque sacrifice ;

Tu te plais à sentir, à goûter chaque jour
En trompant tous ses vœux, le charme de l'amour.
Peut-être qu'à céder rien ne te peut réduire;
Mais fière de régner, heureuse de séduire,
Mon seul tourment suffit à ton fragile honneur;
Que t'es-tu refusé, si ce n'est mon bonheur?

Va, de l'amour de soi la prudence est peu rare,
Ton courage est facile et ta vertu barbare...
Profane! indifférente! et comment ferais-tu
Des glaces de ton cœur hommage à la vertu?
Ta pudeur hypocrite adore mon supplice:
D'un combat renaissant et vainqueur et complice,
Infidèle! ton front s'arme en vain de rigueur:
Le crime, sans profit, s'est commis dans ton cœur.

H. de Latouche.



Sonnet à Miss ***.

VAINEMENT vous voilez votre front gracieux,
Et vos longs cheveux blonds, sous la longue mantille;
De cet ardent climat, non, vous n'êtes pas fille,
Et votre ame est surtout étrangère en ces lieux.

L'œil noir de l'Espagnole est fier, audacieux;
Plus de flamme. Peut-être, en son regard pétille :
On voit, au fond du vôtre, une larme qui brille;
Le ciel est tout entier dans l'azur de vos yeux.

— Mais l'Espagne n'a pas vos grands bois d'Amérique;
Ici ne laissez pas aux souffles de l'Afrique
Le bouton se faner, si jeune et si vermeil!

Sur ce sol, où l'Amour tarit l'ame embrasée,
Gardez bien, dans le cœur, votre pure rosée,
Fleur du Nord, qui venez vous ouvrir au soleil.

A. FONTANEY.

Madrid, 18 février 1831.

LE CIMETIÈRE DE BRETEUIL.

Il est près de Breteuil, non loin d'un marécage,
Le long d'un grand chemin de peupliers bordé,
Un petit coin de terre, un funèbre bocage,
Qu'entoure un mur en brique et bas et lezardé.

C'est là, là, qu'elle dort celle qu'en mon jeune âge
J'aimais d'un amour vierge, à qui je disais : Sœur !
C'est là que je venais faire un pélerinage
Triste, religieux, mais non pas sans douceur.

Car depuis cinq longs ans, depuis que sa paupière
S'est fermée, et qu'un autre a reçu son adieu,
Je souffrais du besoin de venir sur sa pierre
Poser mes deux genoux, pleurer et prier Dieu ;

D'y venir, moi, soldat aux combats de la terre,
L'implorer, l'invoquer comme un ange des cieux,
Moi, dans le cœur duquel une voix de mystère
Avait dit : De sa tombe elle t'entendra mieux.

Et puis j'obéissais à cet instinct de flamme,
Qui, repoussant des jours mesurés au niveau,
Demande pour nos yeux, demande pour notre ame,
Une plage inconnue, un sentiment nouveau.

J'arrive au cimetière ; aussitôt je m'élance,
Je franchis d'un seul bond la muraille ; et, courant
Dans ce champ, dont la pluie interrompt le silence,
Je promène mon pas de tous côtés ; errant,

Incertain, ballotté par les stagnantes vagues
De l'Océan des morts ; comme les matelots
D'un pauvre bâtiment, qui, sur des routes vagues,
S'égare sans boussole et lutte avec les flots.

Mes yeux, sur chaque fosse où s'étale l'insigne
D'une pierre, en tremblant accourent s'arrêter,
Comme si j'avais craint de rencontrer le signe
D'une mort dont parfois j'aime encore à douter !

J'interroge les croix neuves, les croix brisées,
Dont mes doigts frémissans rassemblent chaque part ;
Mes recherches bientôt se bornent épuisées,
Et son nom, son doux nom ? Nulle part ! nulle part !

Ah ! celui dont le cœur, dit-on, t'avait choisie,
Dont je trouvais le sort si prospère, si beau,
Mon ange, mon amour, ma sœur, ma poésie,
T'a refusé les frais d'un granit de tombeau !

Le cimetière parle, et je rougis de croire !
Il ne t'aimait donc pas ! Non, Joséphine ! non !
Sans doute de son cœur s'efface ta mémoire,
Mais moi, je me souviens et je redis ton nom !

EDOUARD D'ANGLEMONT.



A UN VOYAGEUR.

Ami, vous revenez d'un de ces longs voyages
Qui nous font vieillir vite et nous changent en sages
Au sortir du berceau.
De tous les océans votre course a vu l'onde,
Hélas ! et vous feriez une ceinture au monde
Du sillon du vaisseau.

Le soleil de vingt cieux a mûri votre vie.
Partout où vous mena votre inconstante envie,
Jetant et ramassant,
Pareil au laboureur qui récolte et qui sème,
Vous avez pris des lieux et laissé de vous-même
Quelque chose en passant.

Tandis que votre ami, moins heureux et moins sage,
Attendait des saisons l'uniforme passage
Dans le même horizon ;

Et comme l'arbre vert qui de loin la dessine,
A sa porte effeuillant ses jours, prenait racine
Au seuil de sa maison!

Vous êtes fatigué tant vous avez vu d'hommes!
Enfin vous revenez, las de ce que nous sommes,
Vous reposer en Dieu.
Triste, vous me contez vos courses infécondes,
Et vos pieds ont mêlé la poudre de trois mondes
Aux cendres de mon feu.

Or, maintenant, le cœur plein de choses profondes,
Des enfans dans vos mains tenant les têtes blondes
Vous me parlez ici,
Et vous me demandez, sollicitude amère!
« — Où donc ton père? où donc ton fils? où donc ta mère? »
— Ils voyagent aussi!

Le voyage qu'ils font n'a ni soleil ni lune;
Nul homme n'y peut rien porter de sa fortune,
Tant le maître est jaloux!
Le voyage qu'ils font est profond et sans bornes;
On le fait à pas lents, parmi des faces mornes,
Et nous le ferons tous!

J'étais à leur départ comme j'étais au vôtre.
En diverses saisons, tous trois, l'un après l'autre,
Ils ont pris leur essor.

Hélas! j'ai mis en terre, à cette heure suprême,
Ces têtes que j'aimais. Avare, j'ai moi-même
Enfoui mon trésor.

Je les ai vu partir. J'ai, faible et plein d'alarmes,
Vu trois fois un drap noir semé de blanches larmes
Tendre ce corridor.
J'ai sur leurs froides mains pleuré comme une femme.
Mais, le cercueil fermé, mon ame a vu leur ame
Ouvrir deux ailes d'or!

Je les ai vu partir comme trois hirondelles
Qui vont chercher bien loin des printemps plus fidèles
Et des étés meilleurs.
Ma mère vit le ciel et partit la première,
Et son œil en mourant fut plein d'une lumière
Qu'on n'a point vue ailleurs.

Et puis mon premier-né la suivit, puis mon père,
Fier vétéran, âgé de quarante ans de guerre,
Tout chargé de chevrons.
Maintenant ils sont-là, tous trois dorment dans l'ombre,
Tandis que leurs esprits font le voyage sombre,
Et vont où nous irons!

Si vous voulez, à l'heure où la lune décline,
Nous monterons tous deux la nuit sur la colline
Où gisent nos aïeux.

Je vous dirai, montrant à votre vue amie
La ville morte auprès de la ville endormie :
        Laquelle dort le mieux ?

Venez ; muets tous deux et couchés contre terre,
Nous entendrons, tandis que Paris fera taire
        Son vivant tourbillon,
Ces millions de morts, moisson du fils de l'homme,
Sourdre confusément dans leurs sépulcres, comme
        Le grain dans le sillon !

Combien vivent joyeux, qui devaient, sœurs ou frères,
Faire un pleur éternel de quelques ombres chères !
        Pouvoir des ans vainqueurs !
Les morts durent bien peu : laissons-les sous la pierre !
Hélas ! dans le cercueil ils tombent en poussière
        Moins vite qu'en nos cœurs !

Voyageur ! voyageur ! Quelle est notre folie !
Qui sait combien de morts à chaque heure on oublie ?
        Des plus chers, des plus beaux ?
Qui peut savoir combien toute douleur s'émousse,
Et combien sur la terre un jour d'herbe qui pousse
        Efface de tombeaux !

VICTOR HUGO.

Sérénade.

OUVREZ, Marie, ouvrez votre croisée,
Voyez briller les pleurs que la rosée
Sur vos jasmins vient de semer.
Le jour a clos sa paupière vermeille,
Hors votre ami tout repose, sommeille.
Eveillez-vous, venez aimer.

Venez, le ciel est tout tendu de voiles,
Sous ses lambris vous verrez les étoiles
Comme des lampes s'allumer,
Puis sur des mers d'azur de blancs nuages
De l'horizon côtoyer les rivages.
Eveillez-vous, venez aimer.

Assez de fleurs qui, le matin, sont nées,
Le jour enfui, sur leur tige inclinées,
  Vont s'endormir et se fermer;
D'autres aussi pour la nuit vont éclore;
L'ombre du soir est pour elles l'aurore.
  Eveillez-vous, venez aimer.

Bien que la lune argente la clairière,
Vos yeux n'ont pas éclairé sa lumière;
  Dans les lilas pour s'embaumer,
Bien que la brise ait soufflé sur la plaine,
A ses parfums il manque votre haleine.
  Eveillez-vous, venez aimer.

A. FONTANEY.



Sérénade

Paroles de M.r A. Fontaney,

MUSIQUE

de Madame Marie Nodier Menessier

Mouvement de Bolero

PIANO

crescendo

Ou vrez Ma - ri - e ou -

vrez votre croi - sé - e vo - yez briller les

Pleurs que la ro sé - e sur vos jas mins vient

de se - mer le jour a clos sa pau-

pie - re ver-meil - le hors votre a - mi tout re-

po se som meil — le é veil lez vous

ve — nez ai - mer e — veil-lez

vous ve — nez ai - mer .



